John Carter Brown
Library
Brown University

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

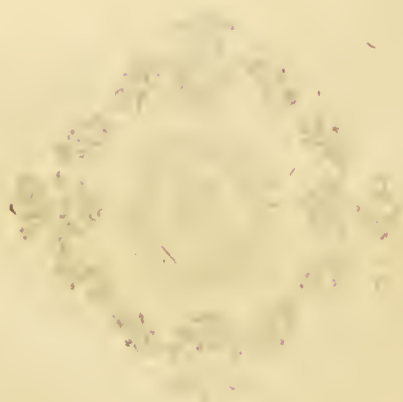
POLITIQUE,

Des Etabliſſemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXIII.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIXIEME.

LA partie du nord de l'Amérique qui s'étend depuis les 293 dégrés juſqu'aux 136 dégrés de longitude, préſente un archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'océan ait encore offert à la curioſité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les iſles qui le forment ſont connues depuis la découverte du nouveau monde ſous le nom d'Antilles. Les vents qui ſoufflent preſque toujours de la partie de l'eſt, ont fait appeller celles qui ſont plus à l'orient, iſles du vent, & les autres, iſles ſous le vent. Elles

compoſent une chaîne dont un bout ſemble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, & l'autre former l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne ſeroit-il pas téméraire de les regarder comme les ſommets des très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, & qui ſont devenues des iſles par une révolution arrivée dans le golfe, qui a ſubmergé tout le plat pays.

Des monumens certains atteſtent de plus grands changemens dans la nature. Le phyſicien attentif en voit par-tout des traces. Des coquillages de toutes les eſpeces, des coraux, des bancs d'huitres, des poiſſons de mer entiers ou mutilés entaſſés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles & ſur la ſuperficie des montagnes : l'inſtabilité du continent, qui, ſujet à toutes les viciſſitudes de l'océan dont il eſt perpétuellement battu, rongé, bouleverſé, tandis qu'il perd au loin peut-être des terres immenſes, découvre à nos yeux de nouveaux pays, de longues plaines de ſable autour des cités, qui furent autrefois des ports fameux : la ſituation horiſontale & parallele des couches de terre & des productions marines, aſſemblées alternativement de la même façon, compoſées des mêmes matieres régulierement cimentées par l'action conſtante & ſucceſſive de la même cauſe : la correſpondance entre les côtes ſéparées par quelque bras de la mer, où l'on voit d'un côté des angles ſaillans oppoſés à des angles rentrans de l'autre, à droite des lits du même ſable ou des mêmes pétrifications placés au niveau de ſemblables lits qui s'étendent à gauche : la direction des montagnes & des fleuves vers la mer comme à leur

ſource commune : la formation des collines & des vallons où ce vaſte fluide a pour ainſi dire laiſſé l'empreinte éternelle de ſes ondulations : tout nous dit que l'océan a franchi ſes bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'inſurmontables, & que diſpoſant du globe de la terre au gré de ſon inconſtance, il en a changé cent fois la conſtitution, ſoit intérieure, ſoit extérieure. Delà ces déluges ſucceſſifs & jamais univerſels, qui tour-à-tour ont couvert la face de la terre, ſans la dérober toute entiere à la fois : car les eaux agiſſant en même-temps dans les cavités & ſur la ſuperficie du globe ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit, ſans en diminuer les autres dimenſions, ni ſe déborder d'une part ſans tarir de l'autre ; & l'on ne ſauroit imaginer une altération dans la maſſe entiere qui fit tout à coup diſparoitre les montagnes, ou la mer s'élever par toute la terre au-deſſus des plus hautes. Quel changement ſubit d'organiſation paſſeroit tous les rochers & toutes les matieres ſolides au centre du globe pour exprimer de ſes flancs & de ſes veines tous les fluides qui lui donnent la vie, & noyant un élément dans l'autre ne feroit plus rouler dans les airs qu'une maſſe d'eaux & de germes perdus ? N'eſt-ce pas aſſez que chaque hémiſphere ſoit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer ? Ce ſont des aſſauts continuels qui nous ont ſans doute dérobé ſi long-temps le nouveau monde, & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit qu'ils n'avoient fait que ſéparer du nôtre.

Quelles que ſoient les cauſes ſecrettes de ces révolutions particulieres dont la cauſe générale eſt viſiblement dans les loix connues du mouvement univerſel, les effets en ſeront toujours ſenſibles

pour tout homme qui aura le courage & la ſagacité de les voir. Sans le ſecours des connoiſſances phyſiques, un ſouvenir confus de ces ſortes d'inondations s'étoit conſervé parmi les ſauvages qui habitoient les Antilles. Cet archipel comme celui des Indes orientales, ſitué preſque à la même hauteur, paroît formé par la même cauſe, le mouvement de la mer d'orient en occident, mouvement imprimé par celui qui pouſſe la terre d'occident en orient; mouvement plus violent à l'équateur où le globe plus élevé roule un cercle plus grand; une zone plus agitée, où la mer ſemble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppoſe, & s'ouvrant un cours ſans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, eſt à peu de choſe près nord, & nord-nord-oueſt. Cette direction ſe continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le nord-oueſt, & ſe termine à Antigoa. Ici la ligne ſe courbe tout d'un coup, & ſe prolongeant en ligne droite à l'oueſt, au nord-oueſt, rencontre ſucceſſivement Porto-rico, ſaint-Domingue, Cuba, connues ſous le nom d'iſles ſous le vent. Ces iſles ſont ſéparées par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont ſix lieues, d'autres quinze ou vingt; mais dans tous, on trouve le fond à cent, cent-vingt, cent cinquante braſſes. Il y a même entre la Grenade & ſaint-Vincent un petit archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'eſt pas à dix braſſes.

La direction des montagnes dont les Antilles ſont couvertes, ſuit celle que ces iſles gardent entr'elles. Cette direction eſt ſi réguliere qu'à ne conſidérer que les ſommets, ſans avoir égard

à leur baſe, on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent dont la Martinique feroit le promontoire le plus au nord-eſt.

Les ſources d'eau, qui aux iſles du vent ſe précipitent des montagnes, ont toutes leur cours dans la partie occidentale de ces iſles. Tout le côté oriental, c'eſt-à-dire celui qui ſelon nos conjectures a été mer dans tous les temps, eſt privé d'eau courante. Nulles ſources n'y coulent des hauteurs. Elles euſſent été perdues, parce qu'après avoir parcouru un eſpace fort court & très-rapide, elles ſe ſeroient jettées dans la mer.

Porto-rico, ſaint-Domingue, Cuba ont quelques rivieres dont l'embouchure eſt à la côte du nord, & la ſource dans les montagnes qui regnent de l'eſt à l'oueſt; c'eſt-à-dire dans toute la longueur de ces iſles. Ces rivieres arroſent un plat pays conſidérable qui n'a pas été ſans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes qui regarde vers le ſud où la mer bat plus furieuſement & imprime des traces de ſubmerſion, verſe dans les trois iſles pluſieurs belles rivieres, quelques-unes même aſſez conſidérables pour recevoir les plus grands vaiſſeaux.

Ces obſervations qui démontrent évidemment que la mer a détaché les Antilles du continent, ſont fortifiées par des obſervations d'un autre genre, mais auſſi déciſives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les iſles les plus voiſines de la terre ferme produiſent comme elle des arbres mous, du cacao ſauvage. Ces eſpeces ne ſe retrouvent plus, du moins en quantité, dans les iſles qui vont au nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba ſituée à l'autre extrêmité des Antilles produit

comme la Floride, dont elle eſt peut-être détachée, du cedre, du cyprès, l'un & l'autre très-propre pour la conſtruction des vaiſſeaux.

Le ſol des Antilles eſt en général une couche d'argille ou de tuf plus ou moins épaiſſe, ſur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf & cette argille ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là où l'argille moins humide & plus friable ſe mêle avec les feuilles & les débris des plantes, il ſe forme une couche de terre plus épaiſſe que celle qu'on trouve ſur des argilles graſſes. Le tuf a auſſi des propriétés ſuivant ſes différentes qualités. Là où il eſt moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties ſe détachent en forme de caiſſons toujours altérés, mais conſervant une fraîcheur utile aux plantes. C'eſt ce qu'on appelle en Amérique un ſol de pierre ponce. Par-tout où l'argille & le tuf ne comportent pas ces modifications, le ſol eſt ſtérile, auſſi-tôt que la couche, ſuite de la décompoſition des plantes originaires, eſt détruite par la néceſſité des ſarclages qui expoſent trop ſouvent les ſels aux rayons du ſoleil. Delà vient que la culture qui exige le moins de ſarclage & dont la plante couvre de ſes feuilles les ſels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorſque les Européens aborderent aux Antilles, ils les trouverent couvertes de grands arbres, liés pour ainſi dire les uns aux autres par des plantes rampantes qui s'élevant comme du lierre, embraſſoient toutes les branches & les déroboient à la vue. Cette eſpece paraſite croiſſoit en telle abondance qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois ſans la couper. On lui donna le nom de Lianne analogue à ſa flexibilité. Ces foréts auſſi anciennes que le monde avoient pluſieurs géné-

rations d'arbres qui par une ſinguliere prédilection de la nature étoient d'une grande élévation, très-droits, ſans excreſſence, ni défectuoſité. La chûte annuelle des feuilles, leur décompoſition, la deſtruction des troncs pourris par le temps, formoient ſur la ſurface de la terre un ſédiment gras, qui après le défrichement opéroit une végétation prodigieuſe dans les nouvelles plantations qu'on ſubſtituoit à ces arbres.

Dans quelque terrein qu'ils euſſent pouſſé, leurs racines avoient tout au plus deux pieds de profondeur, & communément beaucoup moins ; mais elles s'étendoient en ſuperficie en proportion du poids qu'elles avoient à ſoutenir. L'extrême ſéchereſſe de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénétrent jamais bien avant, parce que le ſoleil les repompe en peu de temps, & des roſées continuelles qui humectoient ſa ſurface, leur donnoient une direction horiſontale, au lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croiſſoient au ſommet des montagnes & dans des endroits eſcarpés étoient très-durs. Ils avoient l'écorce liſſe & collée ſur le bois. Le courbari, l'acajou, la machenité, le barata, le bois de fer & pluſieurs autres ſe laiſſoient à peine entamer par l'inſtrument le plus tranchant : pour les abattre ou pour les déraciner, il falloit les brûler. Lorſqu'ils étoient tombés, la ſcie ou la hache les façonnoient au gré de l'ouvrier. Le plus ſingulier de ces arbres étoit l'acoma qui mis en terre ſe pétrifie. On regardoit comme le plus utile le gommier dont le diametre ordinaire de cinq pieds, ſur une fléche de quarante-cinq à cinquante, ſervoit à former des canots d'une ſeule piece.

Les vallées toujours fertiliſées aux dépens des montagnes, étoient remplies de bois mous. Au pied de ces arbres croiſſoient indiſtinctement les plantes que la terre libérale produiſoit pour la nourriture des naturels du pays. Celles d'un uſage plus univerſel étoient le cauh-coulh, l'igname, le choux caraïbe & la patate. C'étoient des eſpeces de pommes de terre nées à la racine de plantes qui rampoient, mais forçoient tous les obſtacles dont elles ſembloient devoir être étouffées. La nature qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractere des peuples & les denrées deſtinées à leur ſubſiſtance, avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du ſoleil, qui ſe plaiſoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, & qui ſe reproduiſoient deux ou trois fois l'année. Les inſulaires ne traverſoient pas le travail libre & ſpontané de la nature, en détruiſant une production pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laiſſoient à la terre le ſoin de préparer les ſels de la végétation, ſans lui aſſigner le lieu & le temps de féconder. Cueillant au haſard & dans leur ſaiſon les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs beſoins, ils avoient obſervé ſans étude que la décompoſition de ce que nous appellons mauvaiſes herbes, étoit néceſſaire à la réproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais malſaines ; mais inſipides ſans préparations, elles avoient peu de goût même cuites, à moins qu'on ne les aſſaiſonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du Gingembre & le fruit acide d'une plante aſſez ſemblable à notre oſeille, elles donnoient une liqueur forte qui étoit l'unique

boiſſon compoſée des ſauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans de l'eau commune aux rayons du ſoleil brûlant.

Outre les racines, les iſles offroient à leurs habitans des fruits extrêmement variés. On y trouvoit des oranges, des citrons, des limons, des grénades. Il y en avoit qui ne s'éloignoient pas infiniment de nos pommes, de nos poires, de nos cériſes, de nos abricots, & nous n'avons rien dans nos climats qui puiſſe nous donner l'idée de la plupart des fruits des Antilles. Le plus utile étoit la banane. Elle croiſſoit dans des lieux frais ſur une fléche molle, ſpongieuſe & haute d'environ ſept pieds. Cette fléche périſſoit avec la maturité de ſon fruit; mais avant qu'elle tombât, on voyoit ſortir de ſa ſouche un rejetton, qui un an après donnoit ſon fruit, périſſoit à ſon tour & ſe régénéroit ſucceſſivement de la méme maniere.

Une ſingularité qui mérite d'être obſervée, c'eſt que tandis que la plante vorace que nous avons appellée lianne, embraſſoit tous les arbrés ſtériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient des fruits, quoique confuſément mêlés avec les premiers. Il ſembloit que la nature lui eût ordonné de reſpecter ce qu'elle deſtinoit à la nourriture des hommes.

Les iſles n'avoient pas été traitées auſſi favorablement en plantes potageres qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le creſſon formoient en ce genre toutes leurs richeſſes.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domeſtiques. Les quadrupedes tous bons à manger ſe réduiſoient à cinq eſpeces dont la plus groſſe ne ſurpaſſoit pas

nos lapins. Les oiſeaux plus brillans & moins variés que dans nos climats n'avoient guere d'autre mérite que leur parure : peu d'entr'eux rendoient de ces ſons touchans qui charment les ames tendres, & tous ou preſque tous extrêmement maigres avoient fort peu de goût. Le poiſſon y étoit à peu près auſſi commun que dans les autres mers, mais il y étoit ordinairement moins ſain & moins délicat.

On ne peut preſque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les iſles contre les infirmités peu communes de leurs habitans. Soit qu'on les appliquât extérieurement, ſoit qu'on les mangeât, ſoit qu'on en prît le ſuc par infuſion, elles produiſoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les uſurpateurs de ces lieux autrefois paiſibles ont adopté ces ſimples toujours verds, toujours dans leur force, & ils les ont préférés à tous les remedes que l'Aſie eſt en poſſeſſion de fournir au reſte de l'univers.

Pour le commun des hommes, il n'y a que deux ſaiſons aux iſles, celle de la ſéchereſſe & celle de la pluie. La nature qui travaille ſans ceſſe & qui cache ſes opérations ſecretes ſous une verdure continuelle, leur paroît toujours uniforme. Les obſervateurs qui étudient ſa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du temps & dans celles de la végétation, découvrent qu'elle ſuit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une maniere moins ſenſible.

Ces changemens preſque imperceptibles ne préſervent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement ſous la zone torride. Comme ces iſles

ſont toutes ſituées entre les Tropiques, on y eſt aſſujetti avec quelques différences qui naiſſent des poſitions & des qualités du terrein, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du ſoleil juſqu'à une heure après midi, mais qui diminue enſuite à meſure que cet aſtre baiſſe. Le thermometre atteſte qu'elle monte très-ſouvent à quarante-quatre degrés, même juſqu'à quarante-ſept & demi au-deſſus du terme de la glace. Rien n'eſt plus rare qu'un temps couvert propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel ſe voile de nuages une heure ou deux, mais on n'eſt pas quatre jours dans toute l'année ſans voir le ſoleil.

Les variations dans la température de l'air viennent moins des ſaiſons que du vent. Par-tout où il ne ſouffle pas, on brûle; & tous les vents ne rafraîchiſſent pas. Il n'y a que les vents de l'eſt qui tempérent la chaleur. Ceux qui tiennent du ſud ou de l'oueſt procurent peu de ſoulagement. Mais ils ſont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'eſt. Les arbres expoſés à ſon action, ſont forcés de porter leurs branches vers l'oueſt dans la direction que l'uniformité de ſon ſouffle conſtant ſemble leur donner. En revanche leurs racines ſont plus robuſtes & plus allongées ſous terre du côté de l'eſt, comme pour former un point d'appui dont la réſiſtance ſoit égale à la force du vent dominant. Auſſi remarque-t-on que lorſque le vent d'oueſt ſouffle avec quelque violence, les arbres ſont renverſés facilement; de ſorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne ſuffit pas de ſavoir combien d'arbres ſont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'eſt a deux cauſes permanentes dont

la vraiſemblance eſt frappante. La premiere eſt ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'occident en orient, & qui eſt néceſſairement plus rapide ſous la ligne équinoxiale que ſous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'eſpace à parcourir dans le méme temps. La ſeconde vient de la chaleur du ſoleil qui en paroiſſant ſur l'horiſon, raréfie l'air, & l'oblige à fluer vers l'occident, à meſure que la terre avance vers l'orient.

Auſſi le vent d'eſt, qui ne ſe fait guere ſentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente à meſure que le ſoleil monte ſur l'horiſon. Il diminue à meſure que cet aſtre baiſſe. Il tombe enfin tout-à-fait vers le ſoir; mais le long des côtes ſeulement, & non en pleine mer. Les raiſons de cette différence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du ſoleil, l'air de la terre qui demeure long-temps raréfié à cauſe des exhalaiſons qui ſortent continuellement du globe échauffé, reflue néceſſairement ſur celui de la mer: c'eſt ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il ſe fait ſentir la nuit, & continue juſqu'à ce que l'air de la mer raréfié par la chaleur du ſoleil reflue à ſon tour vers la terre où l'air s'eſt condenſé par la fraîcheur de la nuit. Enfin on obſerve que le vent d'eſt ſe trouve plus régulier, plus fort ſous la canicule que dans les autres temps; parce que le ſoleil agit alors plus vivement ſur l'air. Ainſi la nature fait ſervir les ardeurs même de cet aſtre au rafraîchiſſement des contrées qu'il embraſe. Tel dans les pompes à feu, l'air emploie cet élement à remplir ſans ceſſe de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuiſe continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue auſſi à tempérer le climat des iſles de l'Amérique; mais non également partout. Où rien ne fait obſtacle au vent d'eſt, il chaſſe les nuées à meſure qu'elles ſe forment, & les oblige d'aller créver dans les bois ou ſur les montagnes. Mais quand les orages ſont trop gros, ou que les vents variables & paſſagers du ſud & de l'oueſt viennent troubler l'empire du vent d'eſt, alors il pleut. Dans les autres poſitions des Antilles où ce vent ne domine pas, les pluies ſont ſi communes & ſi abondantes, ſur-tout durant l'hiver qui dure depuis la mi-juillet juſqu'à la moitié d'octobre, qu'elles donnent ſuivant les meilleures obſervations autant d'eau dans une ſemaine, qu'il en tombe en nos climats dans l'eſpace d'un an. Au lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce ſont des torrens dont on confondroit le bruit avec celui de la grêle ſi elle n'étoit pour ainſi dire inconnue ſous un ciel brûlant.

A la vérité ces pluies rafraîchiſſent l'air; mais elles cauſent une humidité dont les ſuites ſont également incommodes & funeſtes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conſerve au plus vingt-quatre heures. Les fruits ſe pourriſſent, ſoit qu'on les cueille mûrs ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biſcuit pour ne pas moiſir. Les vins ordinaires s'aigriſſent en fort peu de temps. Le fer ſe rouille du matin au ſoir. Ce n'eſt qu'avec des précautions continuelles qu'on conſerve les ſemences juſqu'à ce que la ſaiſon de les confier à la terre ſoit arrivée. Dans les premiers tems qui ſuivirent la découverte, le bled qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas ſe faire

à la nourriture des anciens habitans du pays, ſe gâtoit ſi vîte, qu'il fallut l'envoyer avec ſes épis. Cette précaution néceſſaire enchériſſoit ſi fort la denrée, que peu de gens étoient en état d'en acheter. On ſubſtitua la farine aux grains, ce qui diminuoit les frais, mais abrégeoit la conſervation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée & du bon marché, s'il purgeoit parfaitement la farine du ſon qui contribue à ſa fermentation. Il la fit blutter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, & la comprima couche par couche avec des pilons de fer, de maniere qu'elle formoit un corps dur preſqu'impénétrable à l'air. L'expérience confirma une phyſique ſi judicieuſe; & cet uſage généralement adopté s'eſt toujours perfectionné de plus en plus. Si une pareille pratique n'aſſure pas aux farines la durée qu'elles ont dans nos climats ſecs ou tempérés, elle les conſerve du moins ſix mois, un an & même davantage, ſelon qu'elles ont été préparées avec plus ou moins de ſoin. Cet intervalle doit ſuffire à des métropoles actives pour l'approviſionnement de leurs colonies.

Quelque fâcheux que ſoient ces effets naturels de la pluie, elle en occaſionne de plus redoutables encore: ce ſont des tremblemens de terre aſſez fréquens & quelquefois terribles dans les iſles. Comme ils ſe font ſentir le plus ſouvent dans le cours ou à la fin de la ſaiſon pluvieuſe, & dans les temps des grandes marées, d'habiles phyſiciens ont conjecturé que ce phénomene pouvoit provenir de ces deux cauſes.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent, creuſent & ravagent la terre de plus d'une maniere. L'Océan ſur-tout aſſaillit ce globe avec une fu-

reur

reur qu'on ne peut ni prévoir, ni éviter. Parmi les aſſauts que cet élement inquiet & turbulent ne ceſſe de lui livrer, il en eſt un connu aux Antilles ſous le nom de *Raz de marée*. On le voit infailliblement une, deux ou trois fois depuis juillet juſqu'en Octobre ; & c'eſt toujours ſur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'oueſt ou du ſud, ou même ſous leur influence. Les vagues qui de loin paroiſſent s'avancer tranquillement juſqu'à la portée de quatre ou cinq cens pas, s'élevent tout à coup près du rivage, comme ſi elles étoient preſſées obliquement par une force ſupérieure, & crêvent avec une violence extrême. Les vaiſſeaux qui ſe trouvent alors ſur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gâgner le large, ni ſe ſoutenir ſur leurs ancres, vont ſe briſer contre terre, ſans aucun eſpoir de ſalut pour les infortunés matelots qui ont vu approcher pendant pluſieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement ſi extraordinaire de la mer a été regardé juſqu'ici comme la ſuite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre ; & le raz de marée ſe fait ſentir dans une partie d'une iſle couverte par une autre iſle, qui elle-même ne l'éprouve pas. Cette obſervation a déterminé Monſieur Dutaſta, qui a vu l'Afrique & l'Amérique en phyſicien, en négociant & en homme d'état, à chercher une cauſe plus vraiſemblable de ce ſingulier phénomene. Il l'a trouvée avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une ſcience, s'il ſe détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraiſemblablement des lumieres plus sûres ſur les ouragans.

L'ouragan eſt un vent furieux, le plus ſou-

vent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblemens de terre, & toujours des circonſtances les plus terribles, les plus deſtructives que les vents puiſſent raſſembler. Tout à coup, au jour vif & brillant de la Zone torride ſuccede une nuit univerſelle & profonde ; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus triſtes hyvers. Des arbres auſſi anciens que le monde ſont déracinés & diſparoiſſent. Les plus ſolides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil ſe plaiſoit à regarder des côteaux riches & verdoyans, il ne voit plus que des plantations bouleverſées & des cavernes hideuſes. Des malheureux dépouillés de tout, pleurent ſur des cadavres ou cherchent leurs parens ſous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & ſe briſent contre les rochers ébranlés & fracaſſés, les cris & les hurlemens des hommes & des animaux pêle-mêle emportés dans un tourbillon de ſable, de pierres & de débris : tout ſemble annoncer les dernieres convulſions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amenent des récoltes plus abondantes & hâtent les reproductions de la terre. Soit que de ſi violentes agitations ne déchirent ſon ſein que pour le préparer à la fécondité, ſoit que l'ouragan charie un ſel propre à la végetation des plantes, on a remarqué que ce déſordre apparent & paſſager étoit non-ſeulement une ſuite de l'ordre conſtant, qui pourvoit à la régéneration par la deſtruction même, mais un moyen de conſerver ce tout, qui n'entretient ſa vie & ſa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitans des Antilles croyoient avoir de sûrs pronoſtics de ce phénomene effrayant. Lorſqu'il doit arriver, diſoient-ils, l'air eſt trouble, le ſoleil rouge, & cependant le temps calme & le ſommet des montagnes clair.

On entend ſous terre ou dans les citernes un bruit ſourd comme s'il y avoit des vents enfermés. Le diſque des étoiles paroît obſcurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le ciel eſt au nord-oueſt d'un ſombre menaçant. La mer rend une odeur forte, & ſe ſoulève même au milieu du calme. Le vent tourne ſubitement de l'eſt à l'oueſt, & ſouffle avec violence par des repriſes qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'oſe aſſurer la vérité de toutes ces obſervations, il ſemble cependant qu'il y a de l'imprudence ou trop peu de philoſophie à négliger les idées & même les préjugés des peuples ſauvages ſur les temps & ſur les ſaiſons. Leur déſœuvrement & l'habitude où ils ſont de vivre en plein champ, les met dans l'occaſion & la néceſſité d'obſerver les plus petits changemens qui ſe paſſent dans l'air, & d'acquérir ſur ce ſujet des connoiſſances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées & vouées à des travaux plus ſédentaires. Peut-être eſt-ce aux ſauvages à trouver les faits, aux peuples ſçavans à chercher les cauſes. Démêlons, s'il ſe peut, celle des ouragans, phénomene ſi commun en Amérique, qu'il auroit ſuffi ſeul pour la faire déſerter, ou la rendre inhabitable depuis des ſiecles.

Aucun ouragan ne vient de l'eſt, c'eſt-à-dire du plus grand eſpace de mer qu'on voie aux Antilles. Ce fait bien conſtaté nous fait pencher

à croire qu'ils ſe forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'oueſt qui regne conſtamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du Sud depuis juillet juſqu'en janvier, & le vent du nord qui ſouffle en même temps dans la partie ſeptentrionale, doivent, lorſqu'ils ſe rencontrent, ſe heurter avec une violence proportionnée à leur vélocité naturelle. Si ce choc arrive dans des gorges étroites & longues des montagnes, il en doit ſortir avec impétuoſité un courant d'air dont la portée s'étendra en raiſon combinée de ſa force motrice & du diamêtre de la gorge. Tout corps ſolide qui ſe trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impreſſion plus ou moins forte, ſelon qu'il lui oppoſera plus ou moins de ſurface; enſorte que ſi ſa poſition coupoit perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne ſait ce qui pourroit en réſulter pour la maſſe entiere. Heureuſement les divers giſſemens des iſles, leur forme ſphérique ou angulaire préſentent à ces effroyables torrens d'air des ſurfaces plus ou moins obliques qui détournent le courant, diviſent ſes forces ou les briſent par dégrés. L'expérience même autoriſe à dire que leur activité s'épuiſe à tel point que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en apperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs obſervateurs ont remarqué que tous les ouragans qui ſucceſſivement ont bouleverſé les iſles, venoient du nord-oueſt, & par conſéquent des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La diſtance où ſont quelques iſles de cette direction n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour faire rejetter ce ſentiment, parce que pluſieurs cauſes peuvent faire décliner vers le ſud ou vers

l'eſt un courant d'air. Ainſi nous croyons qu'on s'eſt mépris, quand on a penſé que la violence d'un ouragan agiſſoit ſous tous les romps de vent. Tels ſont les phénomenes deſtructeurs au prix deſquels la nature fait acheter les richeſſes du nouveau monde; mais quel obſtacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert.

Chriſtophe Colomb, après s'être établi à Saint-Domingue, une des grandes Antilles, reconnut les petites. Il n'y trouva pas des inſulaires auſſi foibles, auſſi timides que ceux qu'il avoit d'abord ſubjugués. Les Caraïbes qui ſe croyoient originaires de la Guyane & de la même nation que les Galibis, avoient la taille médiocre, renforcée & nerveuſe, telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hommes très-robuſtes, ſi leur vie & leurs exercices avoient ſecondé ces diſpoſitions. Leurs jambes pleines & nourries étoient communément bien faites, & leurs yeux noirs, gros & un peu ſaillans. Leur figure auroit été agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature pour ſe donner de prétendues beautés qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception de leurs ſourcils & de leurs cheveux, ils n'avoient pas un ſeul poil ſur tout le corps. Ils ne portoient aucune eſpece de vêtement, & n'en étoient pas moins chaſtes. Seulement pour ſe garantir de la morſure des inſectes, ils ſe peignoient de la tête aux pieds avec du rocou, ce qui leur donnoit la couleur d'une écreviſſe cuite.

Leur religion ſe bornoit à cette opinion ſi naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares, & conſer-

vée même chez pluſieurs des nations civiliſées. Ils croyoient confuſément un bon & un mauvais principe. La divinité tutélaire ne les occupoit guere; mais ils redoutoient beaucoup l'être mal-faiſant. Leurs autres ſuperſtitions étoient plus abſurdes que dangereuſes, & ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au chriſtianiſme, lorſqu'on le leur offrit. Sans contrarier ceux qui leur en prêchoient les dogmes, ils refuſoient de les croire, *de peur*, diſoient-ils, *que leurs voiſins ne ſe moquaſſent d'eux.*

Quoique les Caraïbes n'euſſent aucune eſpece de gouvernement, leur tranquillité n'étoit pas troublée. Les infidélités, les trahiſons, les parjures, les aſſaſſinats ſi communs chez les peuples policés leur étoient entierement inconnues. La religion, la morale, les loix, les échafauts, ces digues par-tout élevées pour garantir les uſurpations anciennes contre les uſurpations nouvelles, étoient inutiles à des ſauvages qui ne ſuivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces ſauvages qu'à l'arrivée des Européens. Lorſqu'il leur manquoit quelque choſe, ils diſoient que *les chrétiens étoient venus chez eux.*

Ces inſulaires connoiſſoient peu les grands mouvemens de l'ame, ſans en excepter celui de l'amour. Ce ſentiment n'étoit pour eux qu'un beſoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonſtration de tendreſſe pour ce ſexe ſi recherché dans d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs eſclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettoient pas de manger avec eux & avoient uſurpé le droit de les répudier, ſans leur laiſſer

celui de changer d'engagement. Elles-mêmes ſe ſentoient nées pour obéir, & ſe réſignoient à leur deſtinée.

Du reſte, le goût de la domination n'affectoit guere l'ame des Caraïbes. Sans diſtinction de rang, ils étoient tous égaux. Leur ſurpriſe fut extrême, lorſqu'ils remarquerent de la ſubordination entre les Européens. Ce ſyſtême bleſſoit ſi fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des eſclaves ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres, de les exécuter. Si les femmes étoient ſoumiſes chez eux, c'étoit une ſuite naturelle de la foibleſſe de leur ſexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robuſtes, ſeroient-ils les moins forts ? comment un ſeul commandoit-il à tous ? La guerre, la fourberie & la ſuperſtition ne leur avoient pas encore réſolu ce problême.

Un peuple qui ne connoiſſoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille compoſoit une eſpece de république ſéparée juſqu'à un certain point du reſte de la nation. Elles formoient un hameau appellé *Carbet*, plus ou moins conſidérable, ſelon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille avec ſes femmes & ſes enfans du bas âge. Tout autour on voyoit les caſes de ceux de ſa poſtérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit ; & pour meubles des armes, des lits de coton ſans art & ſans travail, quelques corbeilles & des uſtenſiles de calebaſſe.

C'eſt-là que les Caraïbes paſſoient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en ſortoient, c'étoit pour

reſter accroupis dans un coin où ils paroiſſoient enſevelis dans une profonde méditation. Lorſqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit ſans les interrompre, ſans les contredire, ſans leur répondre que par un ſigne muet d'approbation.

Comme ils mangeoient peu, le ſoin de leur ſubſiſtance ne les occupoit pas beaucoup. Les hommes qui vivent dans les bois font moins de conſommation que ceux qui habitent des campagnes découvertes. L'air y eſt plus condenſé, & on peut croire que la tranſpiration des plantes forme des molécules nourriſſantes. Ainſi la ſobriété des Caraïbes, qu'on prit d'abord pour une ſuite de leur pareſſe, pouvoit bien être attribuée en partie à l'eſprit de végétation qu'ils reſpiroient dans les forêts dont leurs iſles étoient couvertes.

C'eſt au milieu de ces forêts que ce peuple oiſif trouvoit, ſans être réduit au travail pénible des défrichemens, une nourriture aſſurée, ſaine, convenable à ſon tempérament, & qui ne demandoit point ou qui ne demandoit que peu de préparation. Si quelquefois, il ajoûtoit à ces dons d'une nature brute & libérale les produits de ſa chaſſe ou de ſa pêche, ce n'étoit guere qu'à l'occaſion de quelque feſtin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoient l'empreinte de leur caractere. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces aſſemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danſes étoient ſi graves & ſi ſérieuſes, que les mouvemens du corps ſe reſſentoient de la peſanteur de l'ame. Cependant ces triſtes fêtes, ſemblables à ces temps ſombres qui cou-

vent des orages, ſe terminoient rarement ſans effuſion de ſang. Les ſauvages, ſi ſobres dans la vie iſolée, s'enivroient aſſemblés; l'ivreſſe échauffoit & ranimoit les inimitiés de famille aſſoupies ou mal éteintes. On finiſſoit par s'égorger. La haine & la vengeance, les ſeuls ſentimens profonds qui puſſent émouvoir ces ames ſauvages, ſe perpétuoient ainſi par les plaiſirs même. C'eſt dans la joie des feſtins que les parens, les amis s'embraſſoient & juroient d'aller porter la guerre dans le continent.

Les Caraïbes ne connoiſſoient pas le commerce, ne vendoient rien, n'achetoient rien, n'échangeoient rien. Ils avoient pourtant des bateaux formés d'un ſeul arbre qu'on avoit abattu en le brûlant par le pied. On étoit des années entieres à creuſer ces canots avec des haches de pierre & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qu'il lui falloit prendre. Ces bâtimens, dont la deſtination ordinaire étoit d'entretenir la communication entre les iſles voiſines, ſervoient encore aux ſauvages pour leurs hoſtilités. Souvent le gros temps les faiſoit tourner; mais alors les hommes ſe ſauvoient à la nage, ou retournoient leurs canots, ſans perdre aucun des effets qu'ils avoient pris la précaution d'y attacher fortement en dedans. Ces guerriers libres & volontaires arrivés aux côtes de la Guyane en dépit des naufrages, y cherchoient les Arauques qui les en avoient chaſſés autrefois. Ils attaquoient avec une eſpece de maſſue moins longue que le bras & avec leurs fleches empoiſonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie que l'antipathie la rendoit plus cruelle & plus vive, le chef,

dont l'autorité expiroit toujours avec la guerre, rendoit compte à la nation de la conduite des jeunes gens qui l'avoient ſuivi. Ceux qui s'étoient le plus diſtingués, choiſiſſoient pour épouſes celles des jeunes filles qui étoient le plus à leur gré. S'ils faiſoient encore de belles actions, ils étoient encore récompenſés de la même maniere ; de ſorte qu'un héros Caraïbe pouvoit ſe former un ſerrail. On comptoit ſes triomphes par ſes femmes.

Les Eſpagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-temps la guerre à ce peuple, & ne la firent pas toujours avec ſuccès. D'abord ils ne cherchoient que de l'or. Depuis ils chercherent des eſclaves ; mais n'ayant pas trouvé des mines, & les Caraïbes ſi fiers & ſi mélancoliques mourant dans l'eſclavage, les Eſpagnols renoncerent à des conquêtes qu'ils jugeoient de peu de valeur, & qu'ils ne pouvoient ni faire, ni conſerver ſans des guerres continuelles & ſanglantes.

Les Anglois & les François inſtruits de ce qui ſe paſſoit, haſarderent quelques foibles armemens pour intercepter les vaiſſeaux Eſpagnols qui paſſoient dans ces parages. Les ſuccès multiplierent les corſaires. La paix qui regnoit ſouvent en Europe n'empêchoit pas les expéditions. L'uſage où étoit l'Eſpagne d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvoit au-delà du tropique, juſtifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis long-temps les iſles du vent, ſans avoir ſongé à s'y établir, ou ſans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de ſe brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus ? Peut-être ne jugeoient-ils pas digne de leur attention un ſol

qui ne produiſoit aucune des denrées qui étoient d'uſage dans l'ancien monde? Enfin, des Anglois conduits par Warner, des François aux ordres de Denambuc aborderent en 1625, à ſaint Chriſtophe, le même jour par deux côtés oppoſés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres qu'ils ne s'enrichiroient sûrement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorſqu'ils auroient une demeure fixe, des ports, un point de ralliement. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce, d'agriculture & de conquête, ils partagerent paiſiblement les côtes de l'iſle où le haſard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignerent d'eux en leur diſant : *il faut que la terre ſoit bien mauvaiſe chez vous, ou que vous en ayiez bien peu, pour en venir chercher ſi loin à travers tant de périls.*

La cour de Madrid ne prit pas un parti ſi pacifique. Frederic de Tolede, qu'elle envoyoit en 1630 au Bréſil avec une flotte redoutable deſtinée contre les Hollandois, eut ordre d'exterminer en paſſant, les pirates qui ſuivant les préjugés de cette puiſſance avoient uſurpé une de ſes poſſeſſions. Le voiſinage de deux nations actives, induſtrieuſes, cauſoit de vives inquiétudes aux Eſpagnols. Ils ſentoient que leurs colonies ſeroient expoſées, ſi d'autres peuples parvenoient à ſe fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne reſterent pas dans l'action, morts ou priſonniers, ſe refugierent avec précipitation dans les iſles voiſines. Le danger paſſé, ils retournerent la plupart à leurs habitations. L'Eſpagne occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importans, ne les inquiéta plus, &

ſe repoſa peut-être de leur deſtruction ſur leur jalouſie,

Les deux nations vaincues, ſuſpendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déjà, ſoupçonnés de méditer une trahiſon à ſaint Chriſtophe, ils avoient été chaſſés ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes, leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'eſprit d'inquiétude qui ſuit l'uſurpation, fit penſer aux Européens que les autres peuples ſauvages entroient dans la conſpiration. On les attaqua dans leurs iſles. Inutilement ces hommes ſimples, qui ne ſongeoient pas à diſputer un terrein où la propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations, à meſure que nos prétentions s'étendoient. On ne les en pourſuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes ; & la vengeance qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels ſans être injuſtes.

Dans les premiers temps, les Anglois & les François faiſoient cauſe commune contre les Caraïbes, mais cette eſpece de ſociété fortuite, étoit ſouvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement durable, encore moins de garantie des poſſeſſions réciproques. Quelquefois les ſauvages avoient l'adreſſe de faire la paix tantôt avec une nation, tantôt avec l'autre, & par-là ils ſe ménageoient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la ſûreté de ces inſulaires, ſi l'Europe qui ne s'occupoit guere d'un petit nombre d'aventuriers dont les courſes ne lui avoient encore procuré aucun bien, & qui n'étoit pas d'ailleurs aſſez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le ſoin de les

gouverner, & l'attention de les mettre en état de pouſſer ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de Janvier 1660 leurs ſujets du nouveau monde à faire eux-mêmes une convention qui aſſuroit à chaque peuple les poſſeſſions que les événemens variés de la guerre lui avoient données, & qui n'avoient eu juſqu'alors aucune conſiſtance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offenſive & défenſive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité qui aſſura la tranquillité de cette partie de l'Amérique, la France conſerva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade & quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à Nieves, à Antigoa, à Montſerrat, en pluſieurs iſles de peu de valeur. Saint Chriſtophe reſta en commun aux deux puiſſances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à ſaint Vincent, où tous les membres épars de cette nation ſe réunirent. Leur population n'excédoit pas alors ſix mille hommes.

A cette époque, les établiſſemens Anglois qui ſous un gouvernement ſupportable quoique vicieux avoient acquis quelque conſiſtance, virent augmenter leur proſpérité. Les colonies Françoiſes au contraire furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitans déſeſpérés d'avoir encore à gemir ſous la tyrannie des privileges excluſifs. Ces hommes paſſionnés pour la liberté ſe refugierent à la côte ſeptentrionale de ſaint Domingue qui ſervoit d'aſyle à pluſieurs aventuriers de leur nation depuis environ trente ans qu'ils avoient été chaſſés de ſaint Chriſtophe.

On les nommoit Boucaniers, parce qu'à la maniere des ſauvages, ils faiſoient ſecher à la fumée dans des lieux appellés boucans, les viandes dont ils ſe nourriſſoient. Comme ils étoient ſans femmes & ſans enfans, ils avoient pris l'uſage de s'aſſocier deux à deux, pour ſe rendre les ſervices qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces ſociétés, & demeuroient toujours à celui qui ſurvivoit à ſon compagnon. On ne connoiſſoit pas le larcin, quoique rien ne fût fermé ; & ce qu'on ne trouvoit pas chez ſoi, on l'alloit prendre chez ſes voiſins, ſans autre aſſujettiſſement que de les en prévenir, s'il y étoient, ou de les en avertir après coup, lorſqu'ils étoient abſens. Les différens étoient rares & facilement terminés. Lorſque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coups de fuſil. Si la bale avoit frappé par-derriere ou trop de côté, on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie, & l'on caſſoit la tête à l'auteur de l'aſſaſſinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils ſe prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu au paſſage du tropique, de toute obligation antérieure. Ils avoient quitté juſqu'à leur nom de famille, pour prendre des noms de guerre dont la plupart ont paſſé à leurs deſcendans.

Une chemiſe teinte du ſang des animaux qu'ils tuoient à la chaſſe ; un caleçon encore plus ſale fait en tablier de braſſeur ; pour ceinture une courroye où pendoient un ſabre fort court & quelques couteaux ; un chapeau ſans autre bord qu'un bout abattu ſur le devant pour le prendre ; des ſouliers ſans bas : tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition ſe bornoit à avoir un

fuſil qui portât des bales d'une once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

Les boucaniers n'avoient pas d'autre occupation que de faire la guerre aux bœufs ſauvages, extrêmement multipliés dans l'iſle, depuis que les Eſpagnols les y avoient portés. On les écorchoit à meſure qu'on les tuoit, & on ne s'arrêtoit que lorſqu'on en avoit abattu autant qu'il y avoit de chaſſeurs. On faiſoit cuire alors quelques pieces de viande dont le piment & le jus d'orange formoient tout l'aſſaiſonnement. Ils ne connoiſſoient pas le pain, & n'avoient que de l'eau pour leur boiſſon. L'occupation d'un jour étoit celle de tous les jours, juſqu'à ce qu'on eût raſſemblé le nombre des cuirs qu'on ſe propoſoit de livrer aux navires de différentes nations qui fréquentoient ces mers. On les alloit vendre alors dans quelque rade. Ils y étoient portés par les *engagés*, eſpece d'hommes qui ſe vendoient en Europe, pour ſervir comme eſclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux oſa repréſenter à ſon maître qui choiſiſſoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit proſcrit cet uſage quand il avoit dit : *Tu travailleras ſix jours & le ſeptieme tu te repoſeras.* Et moi, reprit le féroce boucanier, je dis : *ſix jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le ſeptieme tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton, qui tantôt font obſerver & tantôt font violer les commandemens de Dieu.

Des hommes de ce caractere, livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connoiſſoient peu les infirmités. Leurs courſes n'étoient interrompues que par des fievres éphémeres dont ils ne ſe reſſentoient pas les jours

ſuivans. Le temps devoit cependant les affoiblir ſous un ciel trop brûlant pour une vie ſi dure.

Le climat étoit proprement le ſeul ennemi que les boucaniers euſſent à craindre. La colonie Eſpagnole d'abord ſi conſidérable n'étoit plus rien. Oubliée de ſa métropole, elle avoit perdu elle-même le ſouvenir de ſa grandeur paſſée. Le peu qui lui reſtoit d'habitans vivoient dans l'oiſiveté, paſſoient leur temps à jouer. Leurs eſclaves n'avoient d'autre travail que celui de les bercer dans leurs hamacs. Bornés aux beſoins que la nature ſeule pouvoit ſatisfaire, la frugalité les faiſoit parvenir à une vieilleſſe rare ſous un ciel plus tempéré.

Il eſt vraiſemblable que leur indolence ne ſe ſeroit pas réveillée, ſi une activité trop entreprenante & trop audacieuſe ne les eût pourſuivis à meſure qu'ils s'éloignoient. Déſeſpérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent & des iſles voiſines des troupes qui coururent ſur les Boucaniers diſperſés. Elles ſurprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courſes, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Pluſieurs furent maſſacrés. On peut croire que tous ces avanturiers auroient ſucceſſivement péri, s'ils ne ſe fuſſent attroupés pour ſe défendre. Ils ſe ſéparoient néceſſairement pendant le jour, mais ils ſe raſſembloient le ſoir. Si quelqu'un manquoit, on concluoit qu'il avoit été pris ou tué; & les chaſſes étoient ſuſpendues juſqu'à ce qu'on l'eût retrouvé ou que ſa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux des brigands ſans patrie & ſans loix; chaſſeurs & guerriers par beſoin, par inſtinct; excités au ſang & au maſſacre par l'habitude d'attaquer & la néceſſité de ſe défendre

fendre. Auſſi dans leur fureur, tout étoit-il immolé, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Enfin les Eſpagnols déſeſpérant de vaincre des ennemis ſi féroces & ſi acharnés, s'aviſerent de détruire eux-mêmes par des chaſſes générales tous les bœufs de l'iſle. L'exécution de ce plan en privant les Boucaniers de leurs reſſources ordinaires, les réduiſit à former des habitations, à les cultiver.

La France qui avoit déſavoué juſqu'alors des brigands dont les ſuccès n'avoient aucune ſtabilité, les reconnut pour ſes ſujets à cette époque. Elle leur envoya en 1665 un homme vertueux & intelligent pour les gouverner. A ſa ſuite partirent des femmes qui, comme la plupart de celles qu'on a fait paſſer en différens temps dans le nouveau monde, n'étoient connues que par leurs débauches. Les Boucaniers n'étoient pas bleſſés de ces mœurs. *Je ne vous demande pas compte du paſſé*, diſoit chacun d'eux à celle que le ſort lui deſtinoit ; *vous n'étiez pas à moi. Répondez-moi ſeulement de l'avenir ; à préſent que vous allez m'appartenir, je vous quitte du reſte.* Puis frappant de la main ſur le canon de ſon fuſil, il ajoutoit : *voilà qui me vengera de vos infidélités ; ſi vous me manquez, il ne vous manquera pas.*

Les Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fuſſent ſolidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établiſſement. La décadence de l'Eſpagne affoiblie par ſes diviſions domeſtiques, par la révolte de la Catalogne & du Portugal, par les convulſions du royaume de Naples, par la deſtruction de ſa redoutable infanterie aux camps de Rocroi, par ſes pertes continuelles dans les Pays-bas, par

l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national qui après s'être nourri de grandes choſes avoit dégénéré en une pareſſe ſuperbe ; la décadence de l'Eſpagne ne laiſſoit pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec ſuccès. La France profitoit habilement de tous ces déſordres qui étoient en partie ſon ouvrage ; & Cromwel ſe joignit à elle en 1655 pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écroulloit de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers Anglois qui n'y appercevoient qu'une conduite injuſte, & les détermina à abandonner le ſervice. Ils jugeoient que la volonté de leurs ſupérieurs ne ſuffiſoit pas pour juſtifier une entrepriſe qui bleſſoit tous les principes de l'équité, & qu'en concourant à ſon exécution, ils ſe rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuſes comme l'effet de cet eſprit moitié fanatique, moitié républicain qui regnoit alors en Angleterre ; mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Eſpagne avoit long-temps menacé de ſes fers les autres nations. Il étoit poſſible que la multitude qui n'eſt pas faite pour calculer les forces des puiſſances, pour ſuivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de ſes préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit ſaiſi ceux des bons eſprits qui éludoient la marche des affaires générales. Ils voyoient que ſi le torrent des proſpérités de la France n'étoit arrêté par une cauſe étrangere, elle dépouilleroit les Eſpagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'infante avec Louis XIV, s'aſſureroit l'héritage de Charles-quint, & qu'après avoir ſauvé la liberté publique de l'ambition de ce

prince, elle la mettroit ſous ſon propre joug. Cromwel qui venoit de renverſer le gouvernement de ſa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des rois ; mais ils le regarderent comme le plus inépte des politiques, lorſqu'ils lui virent former des liaiſons que ſes intérêts particuliers, ceux de ſa nation, ceux de l'Europe entiere lui ſembloient hautement interdire.

Ces réflexions ne durent point échapper au génie pénétrant & profond du tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il ſoutenir par des conquêtes importantes l'opinion que ſa nation avoit de ſes talens. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il ſe déclaroit pour l'Eſpagne, parce qu'il pouvoit tout au plus ſe promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ſes vues de ſe lier d'abord avec la France & de la combattre enſuite, lorſqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de ſon ambition. Quoiqu'il en ſoit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'hiſtoire, & qui conviennent du moins au caractere du politique étonnant auquel on attribue cette maniere de raiſonner, les Anglois allerent attaquer dans le nouveau monde l'ennemi qu'ils venoient de ſe donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de Saint-Domingue, dont les habitans à la vue d'une flotte nombreuſe commandée par Pen, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables ſe refugierent dans les bois. Mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces fugitifs, ils revinrent ſur leurs pas, & le forcerent à ſe rembarquer honteuſement. Ce

revers étoit l'effet des meſures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entrepriſe n'avoient que peu de talent. On les ſavoit mal enſemble, & ils n'étoient pas affectionnés au protecteur. On leur avoit donné des ſurveillans qui ſous le nom de commiſſaires gênoient leurs opérations. Les ſoldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, & ceux qu'on avoit tirés de la Barbade & de Saint-Chriſtophe, n'étoient que des brigands. On leur avoit ôté le ſeul encouragement convenable à cette eſpece d'hommes, l'eſpoir du pillage; quoique l'expérience de tous les âges eût démontré que c'étoit le plus puiſſant aiguillon pour faire réuſſir des entrepriſes éloignées & difficiles. Tout étoit tellement diſpoſé, que les ſoldats ne pouvoient pas être d'accord avec leurs généraux, ni les généraux entr'eux, ni les uns & les autres avec les commiſſaires. On manquoit à la fois, & d'armes convenables, & de vivres propres au climat, & de connoiſſances pour ſe bien conduire.

L'exécution fut digne du plan: le débarquement qui pouvoit ſe faire ſans danger dans le port même, fut fait ſans guide à quarante milles. Les troupes errerent quatre jours ſans eau & ſans ſubſiſtance. Epuiſées par les chaleurs exceſſives du climat, découragées par la lâcheté, la méſintelligence de leurs officiers, elles ne diſputerent ſeulement pas la victoire aux Eſpagnols. Elles avoient regagné leurs vaiſſeaux, & elles ſe croyoient à peine en ſûreté.

Cependant la mauvaiſe fortune rapprocha les eſprits juſqu'alors extrêmement aigris. L'Anglois, qui n'avoit pas contracté l'habitude de l'humi-

liation, ramené par ſes fautes même à l'amour de la patrie, du devoir & de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitans de cette iſle, ſoumiſe à l'Eſpagne depuis 1509, ignoroient les événemens qui venoient de ſe paſſer à Saint-Domingue, ne ſavoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans leurs parages. Auſſi les Anglois firent-ils leur débarquement ſans le moindre obſtacle. Ils marchoient fierement à l'aſſaut de Sant-Iago, le ſeul poſte fortifié de la colonie, lorſque le gouverneur ralentit leur ardeur par un projet de capitulation. La diſcuſſion des articles adroitement prolongée, donna le temps aux colons de tranſporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes, ils ſe refugierent dans des montagnes inacceſſibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déſerte, ſans meubles, ſans tréſors & ſans proviſions.

Cette tromperie jetta les aſſaillans dans une rage extrême. Ils envoyerent des détachemens de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis ſans avoir rien découvert; la privation de toutes les commodités plus ſenſible pour cette nation que pour les autres; la mortalité qui augmentoit tous les jours; la crainte d'être attaqués par toutes les forces du nouveau monde: ces cauſes réunies faiſoient demander à grands cris de retourner en Angleterre. On alloit s'expoſer aux reproches flétriſſans de la nation pour un lâche abandon d'une auſſi belle proie que la Jamaïque; ſi l'on n'eut trouvé les prairies où les Eſpagnols avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Un bonheur ſi ineſpéré changea les diſpoſitions; & les An-

glois prirent la réſolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avoit inſpirée, fit ſentir aux aſſiégés qu'ils ne ſeroient pas en sûreté dans les forêts & les précipices où ils étoient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette iſle avec l'ignominie que méritoit la foibleſſe de leur défenſe, on les renvoya dans celle qu'ils avoient quittée, mais avec des ſecours inſuffiſans contre les forces qu'il falloit combattre. Par un ſentiment de cet honneur qui chez la plupart des hommes eſt plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de reſſources. Ce ne fut qu'à l'extrêmité qu'ils évacuerent une iſle importante qui a fait depuis cette époque une partie très-précieuſe des poſſeſſions Britanniques dans le nouveau monde.

Avant que les Anglois fuſſent établis à la Jamaïque & les François à Saint-Domingue, des corſaires de deux nations, ſi célebres depuis ſous le nom de flibuſtiers, avoient chaſſé les Eſpagnols de la petite iſle de la Tortue, ſituée à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient fortifiés & avoient couru avec une audace extraordinaire ſur l'ennemi commun. Ils formoient entr'eux de petites ſociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande formoit tout leur armement. C'eſt-là que nuit & jour expoſés à toutes les injures de l'air, il leur reſtoit à peine aſſez de place pour ſe coucher. L'indépendance, le plus grand des biens pour ceux qui n'en ont pas d'autre, les rendant ennemis de cette gêne mutuelle que s'impoſe toute ſociété pour l'inté-

rêt commun, les uns chantoient quand les autres vouloient dormir. Comme l'autorité qu'ils avoient donnée à leur capitaine ſe bornoit à commander dans l'action, tout étoit dans une confuſion extrême. Semblables aux ſauvages, ſans crainte de manquer, ſans ſoin de conſerver, ils étoient toujours réduits aux plus cruelles extrêmités de la faim & de la ſoif. Mais tirant de leur détreſſe un courage incroyable, la vue d'un navire échauffoit leur ſang juſqu'au tranſport. Ils ne déliberoient jamais pour attaquer. Leur méthode étoit de courir à l'abordage. La petiteſſe de leurs bâtimens & l'art de les manier, les déroboient à l'artillerie du vaiſſeau; & ne préſentant que la proue chargée de fuſiliers qui tiroient ſur les ſabords avec une juſteſſe qui leur étoit propre, ils déconcertoient les plus habiles canonniers. Dès qu'ils avoient jetté le grappin, il étoit rare que le plus gros navire pût leur échapper.

Dans un beſoin extrême, ils attaquoient toutes les nations. Hors de la néceſſité, l'Eſpagnol étoit leur ſeul ennemi. Ils fondoient la juſtice de la haine implacable qu'ils lui avoient jurée, ſur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les habitans du nouveau monde. Mais cette averſion étoit ſur-tout aigrie par un levain de reſſentiment perſonnel de ce qu'ils ſe voyoient interdire la chaſſe & la pêche qu'ils croyoient avec raiſon de droit naturel. Tels étoient leurs principes de juſtice & de religion, qu'ils ne s'embarquoient jamais ſans avoir recommandé au ciel le ſuccès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais du pillage ſans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaiſſeaux qui alloient d'Europe en Amé-

rique, tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandiſes dont la vente n'étoit ni facile ni avantageuſe dans ces premiers temps. C'étoit au retour qu'ils les attendoient, parce qu'ils étoient sûrs d'y trouver de l'or, de l'argent, des pierres précieuſes, toutes les riches productions du nouveau monde. Lorſqu'ils rencontroient un vaiſſeau ſeul, ils ne manquoient jamais de l'attaquer. Pour les flottes, ils les ſuivoient juſqu'au débouquement de Bahama, & dès qu'un bâtiment s'écartoit ou reſtoit en arriere, il étoit pris. L'Eſpagnol qui trembloit à l'approche des flibuſtiers qu'il appelloit des démons, ne ſavoit que ſe rendre. On lui faiſoit quartier, ſi la priſe étoit riche ; mais ſi elle ne l'étoit pas, on jettoit les vaincus à la mer.

Pierre le Grand, natif de Dieppe, n'avoit ſur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Cette foibleſſe ne l'empêcha pas d'attaquer le vice-amiral des Gallions. Il l'aborda, après avoir donné ſes ordres pour faire couler ſon bâtiment à fond, & il étonna ſi fort l'équipage Eſpagnol par ſon audace, qu'il ne tomba dans la tête de perſonne de faire le moindre mouvement. Il alla lui-même trouver le capitaine qui jouoit dans ſa chambre, & lui mettant le piſtolet ſur la gorge, il l'obligea de ſe rendre. On débarqua ce commandant & ſon monde au Cap le plus proche, comme un poids inutile du vaiſſeau qu'ils avoient ſi mal gardé ; & l'on n'y conſerva que ce qu'il falloit de matelots pour faire la manœuvre.

Cinquante-cinq flibuſtiers qui étoient entrés dans la mer du ſud, pouſſerent leurs courſes juſqu'à la Californie. Pour regagner la mer du

nord, il leur fallut faire deux mille lieues contre le vent dans un canot. Ils étoient arrivés au détroit de Magellan, lorſque le dépit de ne rien emporter d'un pays ſi riche, leur fit reprendre la route du Pérou. Ils apprirent qu'il y avoit dans le port d'Auca un vaiſſeau chargé de pluſieurs millions : ils le prirent & s'y embarquerent.

Le Baſque, Jonqué & Laurent le Graff croiſoient devant Carthagene avec trois petits bâtimens. Il ſortit du port deux vaiſſeaux de guerre qui avoient ordre de combattre ces flibuſtiers & de les amener morts ou vifs. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt apperçus qu'ils les attaquerent & les enleverent. Tout ce qui n'avoit pas péri dans l'action fut renvoyé à terre, avec une lettre où l'on remercioit le gouvernement d'avoir envoyé ces deux bons navires, en lui donnant avis que s'il en avoit encore quelques-uns de trop, on les attendroit quinze jours; mais que s'ils ne portoient pas d'argent, il n'y auroit point de quartier pour les hommes.

Les capitaines Michel & Brouage avertis que pour tromper leur vigilance, on vient d'embarquer à Carthagene ſous pavillon étranger des richeſſes conſidérables, attaquent les deux vaiſſeaux Hollandois qui portoient ces tréſors, & les en dépouillent. Outrés de ſe voir vaincus par des bâtimens très-inférieurs aux leurs, les Hollandois oſent dire en face à Michel que s'il avoit été ſeul, il n'auroit pas ſi bien réuſſi. *Recommençons à combattre*, répondit fierement Michel, *& mon compagnon ne ſera que ſpectateur du combat. Si je ſuis vainqueur, je n'aurai pas ſeulement l'argent, mais je reſterai le maître de vos deux vaiſſeaux.* Les Hollandois, loin d'accepter le

défi, ſe retirerent bien vîte, dans la crainte que s'ils délibéroient, on ne les laiſſât pas les maîtres de le refuſer.

Le capitaine Laurent fut ſurpris par deux vaiſſeaux Eſpagnols qui avoient chacun ſoixante pieces de canon & quinze cens hommes d'équipage. *Vous êtes*, dit-il à ſes camarades, *trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout hazarder, ſe défendre & attaquer en même-temps. La valeur, la ruſe, la témérité, le déſeſpoir même : tout doit être mis en uſage dans cette occaſion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis ; & pour leur échapper, combattons.*

Après ce diſcours reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des flibuſtiers, & lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier ſignal qu'il lui en fera, témoignant par cette réſolution qu'il n'y a de ſalut que dans la mort même ou dans le courage. Auſſi-tôt il diſpoſe ſes combattans des deux côtés de ſon navire ; puis hauſſant la voix pour être entendu de tout le monde, & leur montrant de la main les ennemis, *c'eſt entre leurs bâtimens*, dit-il, *qu'il nous faut paſſer & tirer à droite & à gauche.* Ce mouvement eſt exécuté avec une rapidité, une réſolution extraordinaires. On ne prend pas à la vérité les Galions ; mais on éclaircit ſi bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'oſent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui même en ſe retirant remportent l'honneur de la victoire. Le commandant Eſpagnol va payer de ſa tête la honte que ſon ignorance & ſa lâ-

cheté impriment à ſa nation. Dans tous les combats les flibuſtiers montrerent la même intrépidité.

Lorſqu'ils avoient fait un butin conſidérable, ils ſe rendoient dans les premiers temps à l'iſle de la Tortue, dans la ſuite les François à Saint-Domingue & les Anglois à la Jamaïque pour faire leur partage. Chacun levant la main proteſtoit qu'il n'avoit rien détourné de ce qu'il avoit pris. Si quelqu'un, ce qui fut toujours rare, étoit convaincu de faux ſerment; à la premiere occaſion on le jettoit dans quelque iſle déſerte, comme un traitre indigne de la ſociété. Les braves, qui arrivoient mutilés de leurs courſes, étoient les premiers pourvus. Une main, un bras, une jambe, un pied coupés ſe payoient deux cens écus. Un œil, un doigt, un orteil perdus dans le combat ne valoient que la moitié. On avoit la ſomme entiere pour une plaie qui obligeoit à porter une canule. Les bleſſés avoient pendant deux mois un écu par jour pour leur panſement. S'il ne ſe trouvoit pas de quoi remplir ces obligations qui furent toujours ſacrées, l'équipage entier étoit obligé de reprendre la courſe, de la continuer, juſqu'à ce qu'il y eût des fonds ſuffiſans pour acquitter une dette ſi reſpectable.

Après cet acte de juſtice & d'humanité, on partageoit ce qui reſtoit en autant de lots qu'il y avoit de flibuſtiers. Leur commandant n'avoit droit qu'à un ſeul lot comme les autres; mais on lui en faiſoit préſent de trois ou quatre, ſelon qu'on étoit plus ou moins content de lui. Lorſque le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage, l'armateur qui l'avoit fourni avec les munitions de guerre & de bouche, avoit un tiers de tou-

tes les priſes. La faveur n'influa jamais dans le partage. Tout étoit tiré au ſort. On trouveroit difficilement l'exemple d'une juſtice ſi rigoureuſe. Elle s'étendoit juſqu'aux morts. On donnoit leur part à celui qu'on ſavoit être leur camarade, & par conſéquent leur héritier. Si le mort n'avoit point de compagnon, ſa part étoit envoyée à ſes parens lorſqu'ils étoient connus. Au défaut des uns & des autres, elle étoit diſtribuée aux pauvres & aux égliſes qui devoient prier pour celui au nom duquel ſe faiſoient ces largeſſes, fruit d'un brigandage inhumain mais forcé.

Ces devoirs remplis, on voyoit commencer les profuſions de toute eſpece. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches étoit portée à des excès qui ne finiſſoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit ruinés, ſans habits, ſans vivres, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de pluſieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit, avoient la même deſtinée. Si on leur demandoit quel plaiſir ils trouvoient à diſſiper ſi rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de riſque, ils répondoient ingénument. „ Expoſés comme nous le ſommes à une infinité de „ dangers, notre vie eſt bien différente de celle „ des autres hommes. Aujourd'hui vivans, demain morts; que nous importe d'amaſſer ? Nous „ ne comptons que ſur le jour que nous avons vécu, jamais ſur celui que nous avons à vivre. „ Notre ſoin eſt plutôt de conſumer la vie que „ de la conſerver. "

Les colonies Eſpagnoles, qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, déſeſpérées de ſe voir continuellement la proie de ces brigands, ſe dégoûteront de la navigation. Elles ſacrifierent ce que leur liaiſon leur procuroit de

force, de commodités, de richeſſes, & formerent preſqu'autant d'états iſolés. Elles ne ſe diſſimuloient pas les inconvéniens de cette conduite ; mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces, étoit plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des flibuſtiers. Ils ne s'étoient montrés juſqu'alors dans les établiſſemens Eſpagnols, que pour y enlever quelques vivres, lorſqu'ils en manquoient. Ils ne virent pas plutôt diminuer leurs priſes, qu'ils demanderent à la terre ce que la mer leur refuſoit. Les contrées du continent les plus riches & les plus peuplées, furent pillées & dévaſtées. La culture tomba comme la navigation, & les Eſpagnols n'oſerent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les flibuſtiers qui ſe diſtinguerent dans cette nouvelle carriere, Montbars, gentilhomme Languedocien, ſe fit un nom ſingulier. Le haſard ayant fait tomber entre ſes mains dès l'enfance une rélation détaillée des cruautés commiſes dans la conquête du nouveau monde, il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux, une haine qu'il portoit juſqu'à la frénéſie. On raconte à ce ſujet qu'étant au college, & jouant dans une piece le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Eſpagnol, il ſe jetta ſur ſon interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'auroit étranglé, ſi on ne le lui eut arraché des mains. Son imagination enflammée lui repréſentoit ſans ceſſe des peuples innombrables égorgés par les monſtres ſortis de l'Eſpagne. Il ne reſpiroit que l'ardeur d'expier tant de ſang innocent. L'enthouſiaſme de l'humanité devint en lui une fu-

reur plus cruelle encore que le fanatiſme de religion qui avoit immolé tant de victimes. On eut dit que leurs manes crioient vengeance au fond de ſon ame. Il entendit parler *des freres de la côte* comme des ennemis les plus implacables du nom Eſpagnol : il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaiſſeau Eſpagnol qui fut attaqué , qui fut abordé : c'étoit l'uſage de ce temps-là. Montbars fondit le ſabre à la main ſur les ennemis , ſe fit jour au milieu d'eux , & ſe portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre , renverſa tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage. Lorſqu'il eut forcé l'ennemi de ſe rendre , laiſſant à ſes compagnons toute la joie d'un riche butin , on le vit contempler avec une volupté ſanguinaire les cadavres entaſſés de cette nation à laquelle il avoit juré une haine inſatiable du carnage.

Elle eut bientôt de nouvelles occaſions de ſe ſignaler ſans s'aſſouvir. Le vaiſſeau qui le portoit arrive à la côte de Saint-Domingue. Les Boucaniers viennent d'abord troquer des viandes contre de l'eau-de-vie. Comme ce qu'ils offroient étoit peu de choſe , ils dirent que leurs ennemis avoient battu le pays , ravagé leurs établiſſemens & tout emporté. „ Comment ſouffrez-„ vous cela , dit bruſquement Montbars ? Nous „ ne le ſouffrons pas non plus , repliquerent-ils „ du même ton , & les Eſpagnols ſavent bien „ qui nous ſommes : auſſi ont-ils pris le temps „ que nous étions à la chaſſe ; mais nous allons „ joindre quelques-uns de nos camarades qu'ils „ ont encore plus maltraités que nous. Alors on „ verra beau jeu. Si vous voulez, reprend Mont-„ bars, je marcherai à votre tête, non pour vous

„ commander, mais pour m'expoſer le premier." Les Boucaniers voyant à ſon air que c'eſt un homme tel qu'il le leur faut, l'acceptent volontiers. On trouve le même jour les ennemis, & Montbars fond ſur eux avec une impétuoſité qui étonne les plus intrépides. Il n'échappe preſque pas un Eſpagnol à ſa fureur. Le reſte de ſa vie fut digne de cette premiere action. Il fit tant de mal ſur terre & ſur mer à cette nation, qu'il lui en reſta le ſurnom d'*exterminateur*.

Sa férocité, celle des autres flibuſtiers qui ſuivoient ſes traces, ayant déterminé les Eſpagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces conſidérables, & les aſſociations devinrent plus nombreuſes. La premiere qui eut de l'éclat fut formée par l'Olonois, qui tiroit ſon nom des Sables d'Olone ſa patrie. Du vil état d'*engagé*, il s'étoit élevé par dégrés au commandement de deux canots & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvint à ſe rendre maître ſur la côte de Cuba d'une frégate Eſpagnole. Un eſclave ayant vu tuer tous les bleſſés après le combat, & craignant pour ſa vie, voulut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avoit deſtiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour ſervir de bourreau à tous les flibuſtiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fuſſent priſonniers. A ces mots, le féroce l'Olonois, ſaiſi de rage, ſe fit amener les Eſpagnols l'un après l'autre, & leur coupa la tête, ſuçant à chaque fois le ſang qui dégoûtoit de ſon ſabre. Il ſe rendit enſuite au Port-au-prince où étoient quatre bâtimens deſtinés à lui donner la chaſſe. Il les prit, jetta leurs équipages à la mer, & ne fit

grace qu'à un ſeul homme qu'il envoya au gouverneur de la Havane avec une lettre dans laquelle il lui mandoit ce qu'il venoit de faire, & l'avertiſſoit qu'il traiteroit de la même maniere tous les Eſpagnols qui lui tomberoient entre les mains, lui-même, s'il avoit le bonheur de l'attraper. Après cette expédition, il échoua ſes canots, ſes priſes, & ſe rendit avec la frégate ſeule à la Tortue.

Il y trouva Michel le Baſque, fameux pour avoir pris ſous le canon même de Porto-belo un vaiſſeau de guerre chargé d'un million de piaſtres, & pour d'autres actions tout auſſi hardies. Les deux avanturiers publierent qu'ils alloient partir enſemble pour l'exécution d'un projet également glorieux & utile, & ils virent accourir quatre cens quarante hommes. Ce corps le plus nombreux qu'euſſent encore formé les flibuſtiers, ſe porta ſur la baye de Venezuela, qui s'avance à cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté, le canon encloué, & la garniſon de deux cens cinquante hommes paſſée au fil de l'épée. On ſe rembarque, on arrive à Maracaïbo, bâtie ſur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de ſon embouchure. Cette ville enrichie par ſon commerce de cuirs, de tabac & de cacao étoit abandonnée. Les habitans s'étoient retirés avec leurs effets à l'autre côté de la baye. Si les flibuſtiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auroient trouvé à Gibraltar, vers l'extrêmité du lac, ce qu'on vouloit ſouſtraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrerent que des retranchemens nouvellement conſtruits, qui leur coûterent beaucoup de ſang pour une victoire inutile. Déja tous les effets précieux en avoient été tranſportés plus loin. Dans leur dépit

pit ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit ſubi le même ſort, s'il n'eut été racheté. Avec le prix de ſa rançon, ils emporterent de cette place les croix, les tableaux, les cloches, dans le deſſein, diſoient-ils, de bâtir une chapelle à la Tortue, & d'y conſacrer cette partie de leur butin; comme ſi la religion des hommes féroces ſe nourriſſoit auſſi de ſang & de pillage.

Tandis que ces brigands diſſipoient en extravagances les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accrédité des flibuſtiers Anglois, partoit de la Jamaïque pour attaquer Porto-belo. Ses meſures étoient ſi bien concertées, qu'il ſurprit la ville, & s'en rendit maître ſans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes & par les prêtres, perſuadé que la galanterie & la ſuperſtition des Eſpagnols ne leur permettroient pas de tirer ſur ce qu'ils aimoient & reſpectoient le plus. Mais la garniſon ayant réſiſté à ce piége, il fallut la vaincre de force, & l'on acheta par beaucoup de ſang les tréſors qu'on emporta de ce port célebre.

Une conquête encore plus importante, c'étoit celle de Panama. Pour la faire réuſſir, Morgan crut devoir aller ſur les parages de Coſta Ricca chercher des guides dans l'iſle Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes Eſpagnoles étoient confinés. Le poſte étoit ſi bien fortifié, qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers une armée conſidérable. Cependant dès que les pirates parurent, le gouverneur envoya ſecretement pour ſavoir comment il pourroit ſe rendre, ſans être accuſé de lâcheté. On arrêta que Morgan inſulteroit pendant la nuit un fort détaché, que le commandant ſortiroit de la citadelle pour aller au ſecours

d'un ouvrage ſi important, que les aſſaillans viendroient enſuite le prendre par derriere, & le feroient priſonnier, ce qui entraîneroit la reddition de la place. Il fut convenu auſſi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, mais qu'on ne tueroit perſonne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Eſpagnols, ſans avoir couru de riſque, eurent l'air d'avoir fait leur devoir ; & les flibuſtiers après avoir détruit de fond en comble les fortifications, après avoir embarqué d'immenſes munitions de guerre qu'ils avoient trouvées à Sainte-Catherine, tournerent leurs voiles vers le Chagre, la ſeule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs eſpérances.

A l'embouchure de cette riviere importante étoit un fort conſtruit ſur un roc eſcarpé & battu des flots de la mer. Ce boulevard d'un accès difficile, étoit défendu par un officier d'une intrépidité, d'une capacité rares, & par une garniſon digne de ſon chef. Les flibuſtiers éprouverent pour la premiere fois une réſiſtance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter, s'ils vaincroient ou leveroient le ſiege, quand un heureux hazard vint au ſecours de leur gloire & de leur fortune. Le commandant fut tué, le feu prit au fort, & l'aſſaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laiſſa ſes vaiſſeaux à l'ancre avec les gens néceſſaires pour les garder, & ſur ſes chaloupes remonta l'eſpace de quarante-trois milles le fleuve juſqu'à Crucès où il finiſſoit d'être navigable. Il continua ſon chemin par terre juſqu'à Panama qui n'en eſt éloigné que de cinq lieues. Sur une vaſte prairie qui eſt devant la ville, il rencontra des troupes nombreuſes qu'il diſſipa ſans beau-

coup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des tréſors immenſes cachés dans les puits & dans les caveaux. On arrêta de riches effets ſur des bateaux que la baſſe marée avoit laiſſés à ſec. Les forêts voiſines rendirent des dépôts précieux. Peu contens de ce butin, les partis de flibuſtiers qui couroient les campagnes, employerent les plus affreux tourmens, pour faire avouer aux Eſpagnols, aux négres, aux Indiens qu'ils déterroient, le lieu où ils avoient recelé leurs richeſſes & celles de leurs maîtres. Un mendiant conduit par le hazard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits dont il ſe revêtit. A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut apperçu par ces pirates qui lui demanderent où étoit ſon or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Auſſitôt, il fut mis à la queſtion; & comme on ne put en rien tirer, on le livra à des eſclaves qui l'acheverent. C'eſt ainſi que les Eſpagnols regorgeoient les tréſors du nouveau monde, comme ils les avoient amaſſés, dans le ſang & les ſupplices.

Au milieu de tant d'horreur, le feroce Morgan devint amoureux. Son caractere n'étoit pas propre à inſpirer de tendres deſirs Il voulut triompher par la violence de la belle Eſpagnole qui tourmentoit ſon cœur farouche. *Arrête*, lui cria-t-elle en s'arrachant de ſes bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis mourir & me venger.* A ces mots, elle tire de deſſous ſa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eut évité le coup.

Cependant toujours brûlant d'une paſſion que cette furieuſe réſiſtance avoit changée en rage, aux ſoins employés pour gagner cette captive, il fit ſuccéder des traitemens barbares. Mais l'Eſpagnole inébranlable irritoit & repouſſoit toutes les fureurs de Morgan, lorſque les pirates témoignant leur indignation de ſe voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On ſe mit en route avec un grand nombre de priſonniers dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Chagre avec un butin immenſe.

Avant le point du jour fixé pour le partage ; tandis que tout étoit enſeveli dans un ſommeil profond, Morgan avec les principaux flibuſtiers de ſa nation fit voile pour la Jamaïque ſur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui ſervoit d'entrepôt au commerce de l'ancien & du nouveau monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, cauſa une rage inexprimable. Les Anglois ſuivirent le voleur dans l'eſpérance d'arracher de ſes mains la proie dont il avoit fruſtré leurs droits & leur avidité. Pour les François aſſociés à la même perte, ils ſe retirerent à la Tortue, d'où ils firent diverſes expéditions. Mais elles furent médiocres juſqu'en 1683 qu'ils en tenterent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn natif d'Oſtende, mais qui toute ſa vie avoit ſervi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de ſouffrir une marque de foibleſſe parmi ceux qui s'aſſocioient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit ſon vaiſſeau, obſervoit ſes gens l'un après

l'autre, & tuoit ſur le champ ceux qui baiſſoient la tête au bruit imprévu des coups de piſtolet, de fuſil, de canon. Cette étrange diſcipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reſte, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ſes immenſes richeſſes, fruit d'un courage ſi bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faiſoit la courſe avec une ſeule frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godefroy, Jonqué, trois François fameux par leurs exploits, & le Hollandois Laurent de Graff encore plus célebre qu'eux. Douze cens flibuſtiers ſe joignirent à ces chefs ſi renommés, & l'on partit ſur ſix bâtimens pour la Vera-cruz.

Le débarquement ſe fit à la faveur des ténebres à trois lieues de la place, où on arriva ſans avoir été découvert. Le gouverneur, le fort, les caſernes, les poſtes importans, tout ce qui étoit capable de faire quelque réſiſtance étoit pris, lorſque le jour parut. Tous les citoyens, hommes, femmes, enfans furent enfermés dans les Egliſes où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple, on avoit roulé des barils de poudre, pour faire ſauter l'édifice. Un flibuſtier, la mêche allumée, devoit y mettre le feu au moindre ſignal de ſoulevement.

Pendant qu'on tenoit ainſi la ville dans la conſternation, elle fut pillée à loiſir; & après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche, on propoſa aux citoyens qu'on tenoit en priſon dans l'aſyle des temples, de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de deux millions de piaſtres. Ces malheureux qui n'avoient ni bu, ni mangé depuis trois jours, accepterent avec joie la propoſition. La moitié de la ſomme fut payée

le jour même. On attendoit le reſte de l'intérieur des terres, lorſqu'on apperçut ſur les hauteurs un corps conſidérable de troupes, & près du port, une flotte de dix-ſept vaiſſeaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces, les flibuſtiers, ſans s'étonner, ſe retirerent tranquillement avec quinze cens eſclaves qu'ils emmenerent comme un foible dédommagement du reſte de la ſomme qu'ils attendoient, & dont ils renvoyerent la liquidation à un temps plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne foi, que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, ſur les côtes où ils étoient deſcendus, leur appartenoit; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis non-ſeulement ſur les capitaux des contributions dont ils ſe faiſoient ſigner l'engagement, mais ſur l'intérêt même de ſes fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuſe. Ils paſſerent fierement au milieu de la flotte Eſpagnole qui n'oſa pas tirer un coup de canon. Elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il eſt vraiſemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, ſi les bâtimens flibuſtiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou ſi la flotte ennemie avoit eu ſur ſon bord d'autres richeſſes que des marchandiſes dont ces corſaires faiſoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorſque la fureur d'aller piller le Pérou s'empara de tous les eſprits. Il eſt à préſumer qu'on eſpera trouver plus de tréſors ſur une mer pour ainſi dire intacte & neuve que dans celle qui étoit au pillage depuis ſi long-temps. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les Anglois & les François, les bandes même particulieres des

deux nations, aient eu la même vue à la même époque, quoiqu'elles n'agiſſent pas de concert, & qu'elles ne ſe fuſſent rien communiqué. Près de quatre mille hommes ſe trouverent engagés dans cette expédition. Les uns ſe rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan au terme de leurs eſpérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique, il n'eſt pas douteux qu'on n'eut enlevé à l'Eſpagne cette importante colonie. Leur caractere s'oppoſoit invinciblement à une union ſi rare. Ils formerent toujours pluſieurs corps ſéparés, & quelquefois juſqu'à dix ou douze qui ſe quittoient & ſe rapprochoient au moindre caprice. Grognier, Lecuyer, Picard, le Sage étoient les capitaines les plus accrédités parmi les François; & chez les Anglois, David, Suams, Pitre, Wilner & Touflé.

Ceux de ces avanturiers qui étoient paſſés dans la mer du ſud par le détroit de Darien, ſe jetterent en arrivant dans les premiers bateaux qu'ils trouverent ſur la côte. Leurs camarades venus ſur leurs propres bâtimens n'étoient guere mieux équipés. Dans cet état de foibleſſe, ils ne laiſſerent pas de battre pluſieurs fois toutes les eſcadres qu'on arma contr'eux. Ces victoires leur furent préjudiciables, parce qu'elles interrompirent la navigation. Dès qu'il n'y eut plus de vaiſſeaux à prendre, il fallut recourir à des deſcentes continuelles pour avoir des vivres; il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On attaqua ſucceſſivement Seppa, Pueblo-nuevo, Leon, Realeguo, Pueblo-viego, Chiriquita, Leſparſo, Grenade, Villia, Nicoya, Tecoanteque, Mucmeluna, Chiloteca, la nouvelle Se-

govie, & Guayaquil plus conſidérable que toutes les autres.

Pluſieurs de ces places furent ſurpriſes ; & la plupart abandonnées de leurs habitans qui s'enfuirent à l'approche de l'ennemi, avec la précaution d'emporter leurs plus riches effets. Les Eſpagnols ne ſe déterminoient point à ſe défendre ; ſans être au moins vingt contre un, encore étoient-ils battus. Ils avoient ſi fort dégénéré, qu'il ne leur reſtoit aucune idée de l'art de la guerre. Ils ne connoiſſoient pas même les armes à feu. On les trouvoit plus ignorans, plus lâches que les Américains dont ils fouloient les cendres. Cette poltronnerie s'étoit accrue par la frayeur qu'ils éprouvoient au nom ſeul des flibuſtiers. Les moines les avoient peints avec toutes les couleurs qu'ils prêtent aux démons, comme des Antropophages, des êtres qui n'avoient rien d'humain, des eſpeces de ſinges plus méchans que des hommes. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimoit dans les ames la haine avec la terreur. Toujours fugitifs devant ces monſtres, les Eſpagnols ne ſavoient ſe venger qu'en brûlant ou en coupant en morceaux un flibuſtier. Dès que ces avanturiers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé, ſi quelqu'un d'eux avoit péri dans l'attaque, on déterroit ſon cadavre, on le mutiloit, on le faiſoit paſſer par tous les genres de ſupplice qu'on eût voulu raſſembler ſur l'homme vivant. L'horreur qu'on avoit pour les flibuſtiers s'étendoit ſur les endroits même qu'ils avoient ſouillé de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient priſes ; on dévouoit à l'anathême les murailles & le ſol des places dévaſtées, & les habitans les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuiſſante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorſqu'ils prenoient une ville, elle étoit livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ſa magnificence. Les priſonniers qu'ils faiſoient étoient maſſacrés ſans pitié, ſi le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries. L'argent trop commun, trop peſant pour ſa valeur, les auroit embarraſſés. On ne daignoit pas même en prendre quand il s'offroit pour rien. Enfin le ſort, rarement ingrat en fait de maux & d'injures, expia la conquête du nouveau monde, & les Indiens furent pleinement vengés des Eſpagnols.

Mais ces calamités eurent leur effet ordinaire, d'être perdues pour leurs Auteurs. Pluſieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par le climat, par la miſere ou par la débauche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au cap de Horn. La plupart de ceux qui tenterent de gagner par terre la mer du nord, laiſſerent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés dans les embuſcades qu'on leur dreſſa. Les colonies Angloiſes & Françoiſes furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre ans, & ſe trouverent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitans.

Dans le temps qu'on ravageoit la mer du ſud, celle du nord étoit encore menacée par Granmont: Granmont étoit un gentilhomme pariſien qui avoit ſervi avec quelque diſtinction en Europe; & que ſa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes avoit conduit parmi les Corſaires. Il avoit de la grace, de la politeſſe, de la généroſité, de l'éloquence, un ſens très-droit, trop de vertus

pour tant de vices. Elles étoient jointes à une valeur diſtinguée qui l'avoit bientôt fait regarder comme le premier des flibuſtiers François. Dès qu'on ſut qu'il alloit armer, mille braves ſe rangerent autour de lui. Le gouverneur de Saint-Domingue qui avoit fait enfin goûter à ſa cour le projet ſi ſage & ſi juſte de fixer les forbans & de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projettée, & la défendit de la part du roi. Granmont, qui avec plus d'eſprit que ſes pareils n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il déſapprouver un deſſein qu'il ignore, & dont la réſolution n'eſt formée que depuis peu de jours ?* Cette réponſe charma tous les flibuſtiers qui s'embarquerent ſans délai en 1685 pour aller attaquer Campeche.

Le débarquement ſe fit ſans réſiſtance. On fut aſſailli à quelque diſtance du rivage par huit cens Eſpagnols qu'on battit & qu'on pourſuivit juſqu'à la ville. On y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faiſoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque ſtratagême pour ſe rendre maître de la place, lorſqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit reſté qu'un canonnier, un Anglois, & un officier plein d'honneur qui avoit mieux aimé s'expoſer à tout que de fuir lâchement comme les autres. Le général flibuſtier le reçut avec diſtinction, le renvoya généreuſement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, & y joignit de fort beaux préſens : tant l'honneur, le courage & la fidélité conſervent d'aſcendant ſur ceux même qui ſemblent violer tous les droits de la ſociété ! Mais c'eſt que ces vertus tiennent à la probité qui eſt la premiere

loi de la nature, tandis que la plupart des autres loix ne ſont que des conventions factices & ſouvent injuſtes, ouvrages de la violence & de la fraude qui ſe maintiennent dans leurs uſurpations par le mépris des droits qu'elles font reſpecter.

Oui les transfugès & les bandits qui s'emparerent à force ouverte du ſol où ils bâtirent Rome, qui enleverent les Sabines, qui pillerent le Latium, & ſe firent un territoire acheté de leur ſang, oui ces brigands valoient mieux que ce ſénat qui ſous prétexte de protéger les opprimés ſoumit les vainqueurs & les vaincus, qui poliça des barbares avec ſes armes, qui détruiſit Carthage pour regner ſur les mers, qui pacifia la Grece pour la mieux ſubjuguer, qui mit enfin le monde aux fers, & fit place à des empereurs, à des monſtres heureuſement détrônés par des barbares. Faut-il le dire? Les fondateurs & les deſtructeurs de Rome ne ſont pas le déshonneur de ſon hiſtoire. Les boucaniers & les flibuſtiers ſont peut-être l'élite des Européens que le nouveau monde ait vu inonder ſes côtes & ſes terres.

Les vainqueurs de Campeche employerent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues ; enlevant tout ce que les fuyards avoient cru ſauver. Lorſqu'on eut embarqué toutes les richeſſes trouvées, ſoit au-dedans, ſoit au-dehors de la place, on propoſa au gouverneur de la province qui tenoit la campagne avec neuf cens hommes, de racheter ſa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la deſtruction de la fortereſſe. Mais des feux de joie furent encore plus funeſtes que ceux de la guerre. Les François voulurent célébrer la fête

de leur roi, le jour de ſaint Louis. Dans les tranſports du patriotiſme, de l'ivreſſe, de l'amour national pour le prince, ils brûlerent pour un million de bois de Campêche qui faiſoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, inſigne, mais dont il n'appartient qu'à des François d'oſer ſe glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les flibuſtiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernieres expéditions dans le continent, les avoit ramenés inſenſiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs, lorſque les François ſe virent rengagés par les circonſtances dans une carriere dont tout les dégoûtoit. On les détermina par les puiſſans mots de gloire, de patrie & d'or à ſuivre au nombre de douze cens hommes ſept vaiſſeaux de guerre partis d'Europe en 1697 ſous les ordres de Pointis, pour attaquer la célebre ville de Carthagene. C'étoit la plus difficile entrepriſe qu'il fut poſſible de former dans le nouveau monde. La ſituation du port, la force de la place, le vice du climat oppoſoient des obſtacles qui paroiſſoient inſurmontables pour d'autres hommes que les flibuſtiers. Auſſi l'honneur du ſuccès leur fut-il décerné par toutes les nations; mais le fruit leur en fut lâchement dérobé? L'avide général qui avoit embarqué un butin eſtimé quarante millions ne craignit pas, dès qu'on eût mis à la voile, d'offrir quarante mille écus pour leur part à ceux qui avoient fait tomber dans ſes mains tant de richeſſes.

Les flibuſtiers indignés de ce traitement, réſolurent ſur le champ d'aborder le *ſceptre* que montoit de Pointis, trop éloigné dans ce mo-

ment des autres vaiſſeaux pour en être ſecouru à temps. Cet avare commandant alloit être maſſacré, quand un des mécontens s'écria : *freres, pourquoi nous en prendre à ce chien ? Il n'emporte rien à nous, Il a laiſſé notre part à Carthagene ; c'eſt-là qu'il la faut aller chercher.* Cette propoſition fut reçue avec acclamation. Une joie féroce ſuccéda tout-à-coup au noir chagrin qui dévoroit ces brigands ; & ſans délibérer davantage, tous leurs bâtimens firent voile vers la ville.

La premiere choſe qu'ils firent, après y être entrés ſans oppoſition, ce fut d'enfermer tous les hommes dans la grande égliſe, & de leur parler en ces termes. „ Nous n'ignorons pas que „ vous nous regardez comme des gens ſans foi „ & ſans religion, comme des diables plutôt „ que comme des hommes. Les termes injurieux „ dont vous affectez de vous ſervir en parlant „ de nous, & le refus que vous avez fait de „ traiter avec nous de la reddition de votre pla„ ce, ſont des preuves manifeſtes de vos ſenti„ mens. Nous voici les armes à la main, en état „ de nous venger. La pâleur qu'on voit répan„ due ſur vos viſages prouve que vous vous atten„ dez aux plus cruels ſupplices, & votre con„ ſcience vous dit ſans doute que vous le méritez. „ Nous allons vous déſabuſer, & vous faire con„ noître que les titres odieux dont vous nous „ chargez ne nous conviennent point, mais au „ général ſous les ordres duquel vous nous avez „ vu combattre. Le perfide nous a trompés. Quoi„ qu'il n'ait dû qu'à notre valeur la conquête de „ votre ville, il a refuſé d'en partager avec nous „ les dépouilles, & nous a réduits par cette inju„ ſtice à vous viſiter une ſeconde fois. Ce n'eſt

„ pas ſans regret que nous nous y voyons forcés,
„ & notre modération vous en convaincra. Nous
„ vous donnons parole de nous retirer, au moment
„ que vous nous aurez compté un million de pia-
„ ſtres. C'eſt à quoi nous nous bornons; mais ſi
„ vous vous refuſez à une demande ſi raiſonnable,
„ il n'eſt point de malheur que vous ne deviez
„ craindre, ſans en pouvoir accuſer que vous-mê-
„ mes, & l'infame de Pointis que nous vous per-
„ mettons de charger de toutes les maledictions
„ poſſibles. "

Après ce diſcours, le religieux le plus reſpecté de la ville monta en chaire, & employa l'éloquence de ſes mœurs, de ſon autorité & de la parole pour convaincre ſes auditeurs de la néceſſité de livrer ſans réſerve tout ce qui leur reſtoit d'or, d'argent & de bijoux. La quête qui ſuivit le ſermon n'ayant pas produit ce qu'on exigeoit, le pillage fut ordonné. Il s'étendit ſans grand ſuccès des maiſons & des temples juſqu'aux tombeaux, & ſe termina par les tortures qu'on fit ſubir aux principaux bourgeois.

On ſaiſit deux citoyens des plus diſtingués, & on leur demanda ſéparément où étoient les richeſſes du fiſc & des particuliers. Ils répondirent qu'ils n'en ſavoient rien; mais avec tant de franchiſe & de fermeté, qu'on ne voulut pas les maltraiter. Cependant on fit ſemblant de les paſſer par les armes, en tirant pluſieurs coups de fuſil. Deux autres citoyens furent appellés. Leur conduite, exactement la même que celle des premiers, fut ſuivie des mêmes démonſtrations. On publia que tous les quatre avoient eu la tête caſſée, & qu'une pareille deſtinée attendoit tous ceux qui s'opiniâtreroient à garder le ſilence. Cette déclaration produiſit le plus grand

effet. Dès le jour même on apporta plus de deux cens mille piaſtres. Les jours ſuivans rendirent encore quelque choſe. Enfin les avanturiers déſeſpérant de rien ajouter à ce qu'ils avoient déja amaſſé, ſe rembarquerent. Le malheur voulut qu'ils rencontraſſent une flotte d'Anglois & de Hollandois, alliés des Eſpagnols. Pluſieurs furent pris ou coulés à fond avec leur butin. Le reſte ſe ſauva à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'hiſtoire des Flibuſtiers. La ſéparation des Anglois & des François, lorſque la guerre du prince d'Orange diviſa les deux nations; les heureux effets de l'un & l'autre gouvernement pour accélérer la culture de leurs colonies par le travail de ces hommes entreprenans; la ſageſſe qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entr'eux, en leur conférant des poſtes civils ou militaires; la protection qu'ils furent obligés de donner ſucceſſivement aux poſſeſſions Eſpagnoles qu'ils avoient ravagées juſqu'alors; l'impoſſibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périſſoient tous les jours: toutes ces cauſes, & cent autres ſe réunirent pour anéantir la ſociété la plus ſinguliere qui eut jamais exiſté. Sans ſyſtêmes, ſans loix, ſans ſubordination, ſans moyens, elle devint l'étonnement de ſon ſiecle, comme elle le ſera de la poſtérité. Elle auroit ſubjugué l'Amérique entiere, ſi elle avoit eu plutôt l'eſprit de conquête que de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande firent paſſer à diverſes repriſes de nombreuſes flottes dans le nouveau monde. L'intempérie du climat, le défaut de ſubſiſtances, le découragement des troupes, ruinerent les projets les mieux concertés. Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire;

n'y fit des progrès conſidérables. Sur le théâtre même de leur déshonneur, dans les lieux même où elles étoient honteuſement repouſſées, un petit nombre d'avanturiers dont l'intrépidité & l'intelligence étoient tout à la fois la commiſſion, le magaſin, le tréſor, & qui n'avoient de reſſource pour faire la guerre que la guerre même, réuſſiſſoient dans les entrepriſes les plus difficiles. Ils ſuppléoient à ce qui leur manquoit du côté du nombre & de la puiſſance, par leur activité, leur vigilance & leur audace. Une paſſion démeſurée pour l'indépendance & la liberté, produiſoit & nourriſſoit en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter; cette vigueur & cette ſupériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaiſons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenſes les plus brillantes, les diſtinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes, pour ainſi dire, romaneſques, n'eſt pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fut le beſoin : ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenſes richeſſes, recueillies ſous leurs yeux, par des gens moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice ? Ils n'auroient pas diſſipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement de patrie, ce n'étoit point à ſa défenſe, à ſon agrandiſſement, à ſes vengeances qu'ils ſe dévouoient. L'amour de la gloire les auroit préſervés de cette foule d'atrocités & de crimes qui offuſquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'eſpoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les cauſes morales qui don-

donnerent aux flibuſtiers une exiſtence ſi extraordinaire ? Cette terre où la nature ſembloit avoir condamné toutes les paſſions turbulentes & bruyantes à un ſilence éternel ; où les hommes avoient beſoin de ſe réveiller, par l'ivreſſe & l'intempérance des feſtins, d'une léthargie habituelle ; où ils vivoient contens de leur repos & de leur ennui : cette terre ſe trouve tout à coup habitée par un peuple bouillant & impétueux qui ſemble reſpirer avec l'air d'un athmoſphére brûlant l'excès de tous les ſentimens, le délire de toutes les paſſions. Tandis qu'un ciel de feu énervoit les anciens conquérans du nouveau monde, que les Eſpagnols, alors ſi remuans dans leur patrie, partageoient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement & de l'indolence, des hommes ſortis des climats les plus tempérés de l'Europe, alloient puiſer ſous l'équateur des forces inconnues à la nature.

Mais ſi l'on remonte aux ſources de cette révolution, on verra que les flibuſtiers avoient vécu dans les entraves des gouvernemens Européens. Le reſſort de la liberté comprimé dans les ames depuis des ſiecles, éclata aux premieres fermentations de l'indépendance, & produiſit les plus terribles phénomenes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthouſiaſtes de toutes les nations, ſe joignirent à ces avanturiers, au premier bruit de leurs ſuccès. L'attrait de la nouveauté ; l'idée & le deſir des choſes éloignées ; le beſoin d'un changement de ſituation ; l'eſpérance d'une meilleure fortune ; l'inſtinct qui porte l'imagination aux grandes entrepriſes ; l'admiration qui mene promptement à l'imitation ; la néceſſité de ſur-

monter les obſtacles où l'imprudence a précipité ; l'encouragement de l'exemple ; l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres : en un mot cette fermentation paſſagere que le ciel, la mer, la terre, la nature & la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons, plongés dans le ſang & dans la volupté, fit des flibuſtiers un peuple iſolé dans l'hiſtoire, mais un peuple éphémere qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on eſt accoutumé à regarder ces brigands avec une ſorte d'exécration. Elle eſt juſte, parce que la fidélité, la probité, le déſintéreſſement, la généroſité même qu'ils pratiquoient entr'eux n'empêchoient pas les outrages qu'ils faiſoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ſes forfaits une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux ?

Des flibuſtiers s'étoient chargés pour une ſomme d'eſcorter un vaiſſeau Eſpagnol très-richement chargé. Un d'entr'eux oſa propoſer à ſes camarades de faire tout d'un coup leur fortune en s'emparant de ce bâtiment. Le célebre Montauban qui commandoit la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce diſcours, qu'il voulut abdiquer ſa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi nous quitter, lui dirent ces hommes intrépides ? Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? on délibéra ſur le champ. On arrêta que le coupable ſeroit jetté ſur la premiere côte qui ſe préſenteroit. On jura que cet homme ſans bonne foi ne ſeroit jamais reçu dans aucun armement où ſe trouveroit un ſeul des braves gens que ſa ſociété déshonoroit. Si ce n'eſt pas là de l'héroïſme, ſera-ce dans un

ſiecle où tout ce qu'il y a de grand eſt tourné en ridicule ſous le nom d'enthouſiaſme qu'il faudra chercher des héros?

L'Amérique reſpiroit à peine. A peine on commençoit à jouir de l'induſtrie des flibuſtiers devenus citoyens & cultivateurs, que l'ancien monde offrit le ſpectable d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II roi d'Eſpagne avoit diſparu dans la nuit du tombeau. Ses ſujets convaincus qu'un Bourbon ſeul étoit en état de conſerver la monarchie ſans démembrement, l'avoient preſſé ſur la fin de ſa vie d'appeller à ſa ſucceſſion le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes tranſportées dans une maiſon rivale & ennemie de la ſienne, l'avoit plongé dans des noirs chagrins. Cependant après des combats & des irréſolutions ſans nombre, il s'étoit déterminé à ces efforts de juſtice & de magnanimité qu'il n'étoit pas naturel d'attendre de la foibleſſe de ſon caractere.

L'Europe fatiguée depuis un demi-ſiecle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV, réunit ſes forces pour empêcher l'accroiſſement d'une puiſſance déja trop redoutable. L'anéantiſſement où la plus mauvaiſe adminiſtration avoit plongé l'Eſpagne; l'eſprit de bigoterie, & par conſéquent de foibleſſe qui dominoit alors en France, procurerent à la ligue des ſuccès dont on voit peu d'exemples dans l'union de pluſieurs puiſſances contre une ſeule. Cette ligue prit un aſcendant que des victoires également glorieuſes & utiles augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne reſta aux deux couronnes ni force, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs déſaſtres étoient l'objet de la

joie univerſelle. Tous les cœurs étoient fermés à la compaſſion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur ſang & leurs tréſors pour l'empereur, devoient enfin s'occuper de leurs intérêts qui les appelloit en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Eſpagne depuis la deſtruction de ſes galions à Vigo, n'avoit pas un vaiſſeau ; & la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers qui la conduiſirent ſur les bords du précipice, avoit laiſſé tomber ſa marine. Cette conduite vicieuſe avoit un principe éloigné.

Louis XIV. avide dans ſa jeuneſſe de toutes les eſpeces de gloire, penſa qu'il manqueroit quelque choſe à l'éclat de ſon regne, s'il n'avoit pas des vaiſſeaux. On eſt fondé à croire qu'il ne les enviſagea que comme un des moyens dont il vouloit ſe ſervir pour fixer ſur lui l'admiration des nations, pour châtier Gênes & Alger, pour porter la terreur de ſon nom aux extrêmités du monde. S'il avoit fait entrer des forces navales dans la combinaiſon de la puiſſance qu'il vouloit élever, il auroit, comme Cromwel, favoriſé la navigation qui nourrit la marine par le commerce. De fauſſes vues l'égarerent. A meſure que ſon inquiétude lui ſuſcita de nouveaux ennemis, qu'il ſe vit obligé d'avoir ſur pied un plus grand nombre de troupes, que les frontieres de la monarchie s'étendirent & que les citadelles ſe multiplierent, on vit diminuer le nombre de ſes vaiſſeaux. Il n'attendit pas même la néceſſité de ces dépenſes pour ſupprimer une partie des fonds qui devoient être deſtinés à lui former une puiſſance maritime. Les voyages de la cour, des

édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'oſtentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres cauſes auſſi frivoles abſorberent l'argent qu'exigeoit l'entretien de ſa marine. Dès-lors cette branche de la force Françoiſe s'affoiblit. Elle tomba inſenſiblement & ſe perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la ſucceſſion d'Eſpagne.

A cette époque les poſſeſſions des deux couronnes dans les Indes Occidentales ſe trouverent ſans défenſe. Elles s'attendoient à chaque inſtant à devenir la proie de la Grande-Bretagne & des Provinces-unies, les ſeuls peuples modernes qui euſſent établi leur force politique ſur le commerce. D'immenſes découvertes avoient mis, il eſt vrai, dans les mains des Caſtillans & des Portugais la poſſeſſion excluſive de tréſors & de productions qui ſembloient leur promettre l'empire de l'univers, ſi les richeſſes pouvoient le donner; mais ces nations ivres d'or & de ſang n'avoient pas ſeulement ſoupçonné qu'un monde nouveau dût fonder leur puiſſance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un ſyſtême fondé ſur l'influence que l'Amérique pouvoit donner en Europe, emporterent les Anglois & les Hollandois dans une extrêmité tout-à-fait oppoſée.

Ces deux nations, dont l'une n'avoit nuls avantages naturels & l'autre n'en avoit que de médiocres, avoient ſaiſi de bonne heure les vrais principes du commerce, & les avoient ſuivis avec plus de perſéverance que les différentes ſituations où elles s'étoient trouvées, ne paroiſſoient le leur permettre. Le haſard des circonſtances ayant d'abord excité l'induſtrie de la plus pauvre, elle s'étoit vue rapidement égalée par ſa rivale dont le génie étoit plus ardent & les reſſources plus

conſidérables. La guerre d'induſtrie excitée par la jalouſie dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres & ſanglans. Ce n'étoient pas ſeulement des hoſtilités entre un peuple & un peuple, c'étoit une haine, c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La néceſſité de ſe réunir pour contenir, pour réprimer la France, ſuſpendit ces hoſtilités. Des ſuccès peut-être trop répétés, trop déciſifs réveillerent leur animoſité. Dans la crainte de travailler à l'agrandiſſement l'une de l'autre, elles renoncerent à toute invaſion en Amérique. Enfin la reine Anne ayant ſaiſi le moment propice pour une paix particuliere, elle ſe fit accorder des avantages qui laiſſerent la nation rivale de la ſienne, fort en arriere. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

Les années qui ſuivirent la pacification d'Utrecht rappellerent le ſiecle d'or à l'univers, toujours aſſez tranquille, lorſque les Européens qui ont porté leurs armes & leurs haines dans les quatre parties du monde, n'en troublent pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moiſſon du laboureur. Le navigateur oſa montrer ſon pavillon dans toutes les mers, ſans crainte de pirates. Les meres ne virent plus leurs enfans arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur ſang aux caprices d'un roi imbécille ou d'un miniſtre ambitieux. Les nations ne s'aſſocierent plus pour ſervir leurs paſſions mutuelles. Les hommes vécurent quelque temps en freres, autant que l'orgueil des monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fut l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des empires, les pro-

grès de la raiſon univerſelle y avoient quelque part. La philoſophie commençoit à parler de l'*humanité* que l'impoſture ne ceſſe d'appeller un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques ſages étoient paſſés de leur cabinet dans les mains de la multitude : ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les eſprits à l'amour des arts utiles ou agréables, & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu juſqu'alors à s'égorger. La ſoif du ſang paroiſſoit appaiſée, & tous les peuples s'occupoient avec une grande ardeur & des lumieres nouvelles de leur population, de leur culture, de leur induſtrie.

Cette activité ſe faiſoit ſur-tout remarquer dans les Antilles. Les états du continent peuvent ſe ſoutenir & même proſpérer, lorſque le feu de la guerre eſt allumé dans le voiſinage & ſur leurs frontieres, parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres & des manufactures, la ſubſiſtance & les conſommations intérieures. Il n'en eſt pas ainſi des établiſſemens que pluſieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique. La vie & les richeſſes y ſont également précaires. On n'y recueille rien de ce qui eſt néceſſaire à la nourriture. Les vêtemens & les inſtrumens du labourage n'y ſont pas fabriqués. Toutes les cultures ſont deſtinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication sûre & facile avec l'Afrique, avec les côtes ſeptentrionales du nouveau monde, & ſur-tout avec l'Europe, qui puiſſe procurer à ces iſles cette circulation libre, du néceſſaire qu'elles reçoivent, & du ſuperflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient ſouffert du long & terrible embraſement qui avoit tout conſumé, plus elles ſe hâtoient de réparer les breches faites à leur fortune. L'eſpoir même qu'on avoit que l'é-

puiſement univerſel rendroit la tranquillité durable, enhardiſſoit les négocians les moins confians à faire aux colons des avances, ſans leſquelles, malgré tant de ſoins, les progrès auroient été néceſſairement fort lents. Ces ſecours aſſuroient & augmentoient la proſpérité des iſles, lorſqu'on vit crever en 1736 un nuage qui ſe formoit depuis long-temps, & qui troubla le repos de la terre de la maniere que nous l'allons dire.

Les colonies Angloiſes, ſur-tout la Jamaïque, avoient ouvert avec les poſſeſſions Eſpagnoles du nouveau monde un commerce immenſe qu'une longue habitude les avoit accoutumées à regarder comme licite. La cour de Madrid devenue plus éclairée ſur ſes intérêts, fit des arrangemens pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être ſage, mais il falloit que l'exécution en fût juſte. Si les vaiſſeaux deſtinés à empêcher la fraude, ſe fuſſent bornés à arrêter les bâtimens qui la faiſoient, ils auroient mérité des louanges. L'abus inſéparable de tout moyen violent, l'apreté du gain, peut-être l'eſprit de vengeance, firent que ſous prétexte de contrebande, on arrêta loin des côtes ſuſpectes des navires qui avoient une deſtination légitime.

La nation Angloiſe, qui mettant ſa ſûreté, ſa puiſſance & ſa gloire dans le commerce, avoit ſouffert impatiemment de voir réprimer ſes uſurpations, fut révoltée des vexations qui paſſoient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres, dans le parlement que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit, qu'invectives contre le miniſtere qui les ſouffroit. Robert Walpole qui gouvernoit depuis long-temps la Grande-Bretagne avec un caractere & des talens plus propres pour la paix que pour la guerre, & le conſeil d'Eſpagne

qui, à meſure que l'orage approchoit, montroit moins de vigueur, chercherent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées & ſignées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ſes intérêts, par ſon reſſentiment, par l'eſprit de parti, & ſinguliérement par des écrits politiques qui ſe ſuccédoient avec rapidité.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule de brochures où tout ce qui touche la nation eſt traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en eſt de ſolides, compoſés par des bons eſprits, par des citoyens inſtruits & zélés. Leurs avis ſervent à éclaircir le public ſur ſes intérêts, & à diriger le gouvernement dans ſes opérations. On connoît dans l'état peu de réglemens utiles d'économie intérieure qui n'aient été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui ſe prive de cet avantage. Mais pour un homme ſage qui répand la lumiere, il ſe trouve des écrivains ſans nombre qui, ſoit par mécontentement des gens en place, ſoit pour flatter le goût de la nation, ſoit pour des raiſons perſonnelles, ſe plaiſent à émouvoir les eſprits. Le moyen qu'ils emploient le plus ordinairement eſt de porter les prétentions de leur pays au-delà de leurs juſtes bornes, de lui faire enviſager comme des uſurpations manifeſtes les moindres précautions que prennent les autres puiſſances pour conſerver leurs poſſeſſions. Les exagérations remplies de partialité & de fauſſeté, répandent des opinions, établiſſent des préjugés dont l'effet ordinaire eſt d'entretenir la nation dans un état de guerre perpétuelle avec ſes voiſins. Si le gouvernement qui voudroit tenir une balance de juſtice entre ſes ſujets & les étrangers, refuſe de ſe con-

duire par des erreurs populaires, il s'y voit forcé.

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple Anglois eſt le premier peuple du monde, ſoutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, aſſiege par des cris & par des menaces le ſénat de la nation, & regle ſes délibérations. Souvent ces clameurs ſont excitées par une faction du parlement lui-même. Ces hommes mépriſables une fois émus, inſultent le meilleur citoyen qu'on a réuſſi à leur rendre ſuſpect, incendient ſa maiſon, & baffouent ſcandaleuſement l'image des têtes les plus ſacrées. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir fait adopter par le miniſtere toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais ſuivie du commerce ſur les réſolutions publiques, ne fut peut-être jamais auſſi marquée que l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande ſupériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arſenaux regorgeoient de munitions, & ſes chantiers étoient animés. Ses eſcadres toutes armées, & commandées par des officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de ſon pavillon aux extrêmités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi ſa patrie, en négligeant de ſi grands avantages. Il doit être au-deſſus de tout ſoupçon, puiſqu'il ne fut pas accuſé de corruption dans un pays, où l'on a ſouvent formé ces accuſations ſans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de ſe précipiter dans des embarras qui mettroient en danger ſon adminiſtration; l'obligation d'appliquer à des armemens militaires les tréſors deſtinés juſqu'alors à lui acheter des partiſans : la néceſſité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au

dernier période l'horreur qu'on avoit pour ſa perſonne & pour ſes principes : toutes ces conſidérations & quelques autres le jetterent dans des irréſolutions funeſtes. Il perdit un temps toujours précieux, déciſif ſur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-belo, alla échouer devant Carthagene, plutôt par l'intempérie du climat, par la méſintelligence & l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garniſon. Anſon vit ruiner ſon armement au cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé ſans riſque : à juger de ce qu'il auroit pu faire avec une eſcadre par ce qu'il fit avec un vaiſſeau, on peut penſer qu'il auroit au moins ébranlé l'empire Eſpagnol dans la mer du ſud. Un établiſſement entrepris dans l'iſle de Cuba, eut une iſſue funeſte. Ceux qui vouloient y fonder une ville, n'y trouverent que leur cimetiere. Le général Oglethorpe fut obligé après trente-huit jours de tranchée ouverte de lever le ſiege du fort Saint-Auguſtin dans la Floride, vaillamment défendu par Manuel Montiano à qui on avoit laiſſé le loiſir de ſe préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Eſpagnole euſſent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur reſtoit leur marine, leur caractere, leur gouvernement, trois grands moyens qui faiſoient trembler. Inutilement la cour de Verſailles joignit ſes forces navales à celles que la cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun, & ne raſſuroit pas des eſprits trop abattus par la crainte. Heureuſement pour les deux nations & pour cette partie du monde, la mort de l'Empereur Charles VI.

avoit allumé en Europe une guerre vive, qui y retenoit pour des intérêts fort équivoques les forces Britanniques. Les hoſtilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, ſe réduiſirent inſenſiblement de part & d'autre à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement important que la priſe de l'iſle royale qui expoſoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette puiſſance recouvra à la paix une poſſeſſion ſi précieuſe ; mais le traité qui la lui rendit, ne fut pas moins généralement blâmé.

Les François toujours imbus de cet eſprit de chevalerie qui a été ſi long-temps la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur ſang comme payé, lorſqu'il a reculé les frontieres de leur patrie, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils ont mis leur prince dans la néceſſité de les gouverner plus mal ; & ils croient leur honneur perdu, ſi leurs poſſeſſions ſont reſtées ce qu'elles étoient. Cette fureur de conquêtes qu'il faut pardonner à des temps barbares, mais dont les ſiecles éclairés ne devroient pas avoir à rougir, fit reprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui reſtituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation, trop frivole, trop légere pour être politique, ne voulut pas voir, qu'en formant en Italie un établiſſement quel qu'il fût à l'infant dom Philippe, on s'aſſuroit de l'alliance de l'Eſpagne à qui on donnoit de grands intérêts à diſcuter avec la cour de Vienne : qu'en garantiſſant au roi de Pruſſe la Siléſie, on établiſſoit en Allemagne deux puiſſances rivales, fruit précieux de deux ſiecles de méditations & de travaux : qu'en rendant Fribourg & les places de Flandres détruites, on ſe procuroit des conquêtes aiſées ſi les fureurs de la guerre recommen-

ſoient, & la facilité de diminuer dans tous les temps de cinquante mille hommes les troupes de terre, économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainſi quand la France n'auroit pas eu beſoin de s'occuper de ſon intérieur dont le dépériſſement étoit extrême. Quand ſon crédit & ſon commerce n'auroient pas été ruinés. Quand quelques-unes de ſes plus importantes provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain. Quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada. Quand ſes colonies n'auroient pas été menacées d'une invaſion infaillible & prochaine. Quand ſa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un ſeul vaiſſeau à envoyer dans le nouveau monde. Quand l'Eſpagne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre : la pacification auroit encore mérité l'approbation des eſprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avoit le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces - unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra ſans peine que rien ne paroiſſoit impoſſible aux armes victorieuſes de Louis XV; mais ſeroit-ce un paradoxe de dire que les Anglois éclairés ne deſiroient rien tant que cet événement ? Si la république qui étoit dans l'impoſſibilité de ſe détacher de ſes alliés avoit été conquiſe, ſes habitans qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le gouvernement, les loix, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre ſous ſa domination ? N'auroient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur induſtrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de ſi grands avantages

n'euſſent été infiniment plus précieux pour les Anglois que l'alliance de la Hollande?

A cette obſervation nous oſerons en ajouter une autre, qui pour être auſſi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la cour de Vienne fort heureuſe ou fort habile d'avoir par la négociation arraché des mains des François ce que les malheurs de la guerre lui avoient fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile ou plus heureuſe, ſi elle eût laiſſé à ſon ennemi une partie de ſes conquêtes? Il eſt paſſé ce temps encore peu éloigné, où la maiſon d'Autriche égaloit, ſurpaſſoit peut-être les forces de la maiſon de Bourbon. Sa politique eſt donc d'intéreſſer les autres puiſſances à ſon ſort, même par ſes pertes. Elle le pouvoit en faiſant des ſacrifices apparens à la France. L'Europe allarmée de l'agrandiſſement de cette monarchie qu'on eſt porté à haïr, à envier, à redouter, auroit repris pour elle les ſentimens qu'on avoit voués à Louis XIV; & des ligues plus redoutables que jamais devenoient la ſuite néceſſaire de ces inquiétudes. Cette diſpoſition univerſelle des eſprits étoit plus propre à relever la grandeur de la nouvelle maiſon d'Autriche que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné & toujours ouvert.

On doit, il eſt vrai, avoir aſſez bonne opinion du plénipotentiaire François qui conduiſoit la négociation & du miniſtre qui la dirigeoit, pour penſer qu'ils auroient démêlé le piége. Nous ne balancerons pas même à aſſurer que ces deux hommes d'état n'avoient aucune vue d'agrandiſſement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le conſeil auquel ils devoient compte de leurs opérations? C'eſt ce

qu'on n'oſe décider. En général tous les gouvernemens du monde ſont portés à s'étendre, & celui de France eſt de nature à le deſirer.

Quoiqu'il en ſoit de ces réflexions, il faut avouer que l'eſpérance des deux miniſtres François qui avoient décidé la paix fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conſervation des colonies menacées, & l'on perdit de vue cette ſource d'une opulence ſans bornes auſſi-tôt que le danger fut paſſé. La France garda des troupes ſans nombre, négocia des ligues dans le nord & dans le midi de l'Europe, ſoudoya une partie de l'Allemagne, ſe conduiſit comme ſi un nouveau Charles-quint eût menacé ſes frontieres, ou ſi un autre Philippe II. eut pu bouleverſer l'intérieur de ſon pays par ſes intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent, qu'il n'y avoit point de puiſſance qui ſeule pût oſer l'attaquer; & que les événemens de la derniere guerre, les arrangemens de la derniere paix avoient rendu la réunion de pluſieurs puiſſances impoſſible. Mille petites craintes toutes frivoles la fatiguoient. Ses préjugés l'empêcherent de ſentir qu'il n'y avoit qu'un ennemi réellement digne de ſon attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par des nombreuſes flottes.

Les Anglois plus portés à s'affliger de la proſpérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas ſeulement être riches : ils veulent être les ſeuls riches. Leur ambition eſt d'acquérir, comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce; & le deſir de le rendre excluſif leur a fait faire de grandes choſes

& de grandes injuſtices. Cette paſſion eſt ſi forte qu'elle a ſubjugué juſqu'à leurs philoſophes. Le célebre Boyle diſoit qu'il falloit prêcher l'évangile aux ſauvages, parce que, dut-on ne leur apprendre qu'autant de chriſtianiſme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce ſeroit un grand bien pour les manufactures Angloiſes.

Un tel ſyſtême que la nation n'a guere perdu de vue, ſe manifeſta en 1755 avec moins de précaution, qu'il ne l'avoit fait juſqu'alors. La culture des colonies Françoiſes, dont l'accroiſſement rapide étonnoit tous les eſprits attentifs, réveilla la jalouſie Angloiſe. Cependant cette paſſion honteuſe de ſe montrer, ſe couvrit quelque-temps des ombres du myſtere, & un peuple aſſez fier ou aſſez modeſte pour appeller les négociations *l'artillerie de ſes ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruſes de la politique la plus inſidieuſe.

La France effrayée du déſordre de ſes finances, intimidée par le petit nombre de ſes vaiſſeaux & l'inexpérience de ſes amiraux, ſéduite par l'amour de l'oiſiveté, du plaiſir & de la paix, ſecondoit les efforts qu'on faiſoit pour l'amuſer. Envain quelques hommes éclairés répétoient ſans ceſſe que la Grande-Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de ſa rivale n'eût fait les mêmes progrès que ſa marine marchande : ces inquiétudes paroiſſoient abſurdes dans un pays, où l'on n'avoit fait juſqu'alors le négoce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les eſpeces, où on l'avoit continuellement ſacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection ſérieuſe, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche com-

commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature un ſol excellent ; au haſard des riches colonies ; à ſa ſenſibilité vive & ſouple, le gout de tous les arts qui varient & multiplient les jouiſſances ; à ſes conquêtes, à ſa gloire littéraire, à la diſperſion même des proteſtans qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le deſir qu'on avoit de l'imiter ; cette nation trop heureuſe, ſi on lui permettoit de l'être, ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque choſe de ſes avantages, & ſe prêtoit ſans réflexion aux ſéductions qu'on employoit pour l'endormir. Lorſque l'Angleterre crut que la diſſimulation ne lui étoit plus néceſſaire, elle commença les hoſtilités, ſans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui ſont en uſage chez les peuples civiliſés.

Quand même la déclaration de guerre ne ſeroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui peut-être ne ſe doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger, on ne peut s'empêcher de voir que le miniſtere Britannique faiſoit plus que ſoupçonner le vice de ſa conduite. La timidité de ſes démarches, l'embarras de ſes opérations, les variations de ſes défenſes juſtificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver ſa conduite par le parlement : cent autres choſes déceloient une conſcience coupable. Si dans ces foibles adminiſtrateurs d'une grande puiſſance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auroient formé un grand plan. En faiſant illégalement attaquer les vaiſſeaux François ſur les côtes de l'Amérique ſeptentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La deſtruction du ſeul pouvoir en état de faire quelque réſiſtance, étoit la ſuite néceſſaire d'une combi-

naiſon ſi forte. Sa chûte auroit effrayé les autres nations ; & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à ſe montrer pour donner des loix par-tout, en auroit même donné ſans paroître. Un ſuccès brillant & déciſif auroit dérobé l'infidélité à l'aveugle multitude, l'auroit juſtifiée aux yeux de la politique ; & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des ſages.

Une conduite foible, mais toujours injuſte, produiſit des effets contraires. Le conſeil de George II fut haï & mépriſé de toute l'Europe. Les événemens juſtifierent ces ſentimens. La France, quoique ſurpriſe, fut victorieuſe dans le Canada, remporta ſur mer un avantage conſidérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi ſentit alors ce que les bons eſprits diſoient depuis long-temps, que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes : qu'ils réuniſſoient des vertus & des vices, des traits de foibleſſe & de force qui avoient toujours été jugés incompatibles : qu'ils étoient efféminés, mais braves ; également amoureux du plaiſir & de l'honneur ; ſérieux dans la bagatelle & enjoués dans les choſes graves ; toujours prêts à la guerre & prompts dans l'attaque : en un mot des enfans comme les Athéniens, ſe laiſſant agiter & paſſionner pour des intérêts vrais ou faux ; aimant à entreprendre & à marcher, quels que ſoient leurs guides, & ſe conſolant de toutes leurs diſgraces par le moindre ſuccès. L'eſprit Anglois qui, ſuivant le mot ſi trivial & ſi énergique de Swif *eſt toujours à la cave ou au grenier*, & qui n'a jamais connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injuſtement mépriſée. Le découragement prit la place de la préſomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit miſe dans ſon opulence, abaiſſée par l'introduction des troupes étrangeres, par le caractere moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient; affoiblie même par le choc des factions, qui chez un peuple libre exercent ſes forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre; la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémiſſoit également des malheurs qu'elle venoit d'éprouver & de ceux qu'elle prévoyoit, ſans s'occuper du ſoin de venger les uns, ni d'écarter les autres. Tout le zele pour la défenſe commune ſe bornoit à des ſubſides immenſes. On paroiſſoit ignorer que le lâche eſt plutôt prêt que le brave à ouvrir ſa bourſe pour éloigner le péril; & que dans la criſe où l'on ſe trouvoit, il ne s'agiſſoit pas de ſavoir qui payeroit, mais qui combattroit.

Les François de leur côté furent éblouis de quelques ſuccès qui ne décidoient rien. Prenant l'étourdiſſement de leur ennemi pour une démonſtration de ſa foibleſſe, ils s'engagerent plus que leur ſituation ne le permettoit dans les troubles qui commençoient à diviſer l'Allemagne.

Un ſyſtême qui devoit les couvrir de honte s'il ne réuſſiſſoit pas, & ruiner leur puiſſance s'il réuſſiſſoit, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier que quelques mois auparavant, ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme qui, pour écarter une guerre de terre que quelques miniſtres vouloient commencer en déſeſpérant de ſoutenir la guerre de mer, avoit dit, avec la chaleur & l'aſſurance du génie: *Meſſieurs, partons tous tant que nous ſommes dans le conſeil, & la torche à la main allons brûler nos vaiſſeaux, s'ils ne ſervent qu'à nous faire inſulter & non à*

nous défendre. Cet aveuglement politique les jetta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajouterent des fautes militaires. Les intrigues de Cour préſiderent à la conduite des armées. Un changement continuel de généraux entraîna une ſuite de diſgraces. Ce peuple léger & ſuperficiel ne vit pas qu'en ſuppoſant, ce qui étoit impoſſible, que tous ceux qu'il chargeoit ſucceſſivement de diriger ſes opérations guerrieres euſſent du talent, ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie éclairé par un homme ſupérieur. Ses malheurs ne changerent rien à ſa conduite. Les révolutions de généraux ne finirent point.

Pendant que les François prenoient ainſi le change, le peuple Anglois paſſant du découragement à la fureur, proſcrivoit un miniſtre juſtement décrié, & plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des révolutions foibles, de la prérogative royale & de la France. Quoique ce choix fut l'ouvrage de cet eſprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il ſe trouva tel que les circonſtances l'exigeoient. Guillaume Pitt, reſpecté depuis ſa jeuneſſe dans les trois royaumes pour ſon intégrité, pour ſon déſintéreſſement, pour ſon zele contre la corruption, pour ſon attachement inviolable à l'intérêt public, avoit la paſſion des grandes choſes, une éloquence sûre d'entraîner, le caractere entreprenant & ferme. Il avoit l'ambition d'élever ſa patrie au-deſſus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthouſiaſme tranſporta une nation, qu'au défaut de ſon climat, ſa liberté paſſionnera toujours. On ſaiſit un amiral qui avoit laiſſé prendre l'iſle de Minorque : on le jette dans les fers ; on l'accuſe ; on le juge ; on le condamne. Ni

ſon rang, ni ſes talens, ni ſa famille, ni ſes amis ne peuvent le ſauver de la ſévérité de la loi. Le mât de ſon vaiſſeau lui ſert d'échaffaut. L'Europe entiere à cet événement tragique fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi. On ſe crut ramené au temps des républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une maniere terrible à ceux qui ſervoient la nation, le ſort qui les attendoit, s'ils trahiſſoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eut aucun qui ne ſe dit au fond de ſon cœur dans le moment du combat : c'eſt ici qu'il faut périr plutôt que dans l'infamie du ſupplice. Ainſi le ſang d'un homme accuſé de lâcheté, devint un germe d'héroïſme.

A ce reſſort de crainte fait pour vaincre la peur, ſe joignit un encouragement qui annonçoit le rétabliſſement de l'eſprit public. La diſſipation, le plaiſir, le déſœuvrement, ſouvent le crime & la corruption des mœurs forment des liaiſons vives & fréquentes dans la plupart des états de l'Europe. Les Anglois ſe communiquent moins, vivent moins enſemble, ont moins, ſi l'on veut, le goût de la ſociété que les autres peuples : mais l'idée d'un projet utile à leur pays les raſſemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les ſectes concourent à ſon ſuccès avec une généroſité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à ſoi. Cette ardeur eſt ſur-tout remarquable, lorſque la nation a une confiance entiere dans le miniſtre qui eſt à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eût pris les rênes du gouvernement, il ſe forma une ſociété de marine, qui ne voyant pas aſſez d'empreſſement pour ſervir ſur la flotte, & n'approuvant pas l'uſage

d'y forcer les citoyens, invita dans la claſſe indigente du peuple, les enfans des trois royaumes, à ſe faire mouſſes, & les peres à embraſſer la profeſſion de matelot. Elle ſe chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étoient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui étoit néceſſaire pour naviguer ſainement. Le roi touché de ce trait de patriotiſme, donna mille livres ſterlings; le prince de Galles, quatre cens; la princeſſe ſa mere, deux cens. Les acteurs des différens ſpectacles, dont cette nation philoſophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouerent leurs meilleures pieces, pour augmenter ces fonds reſpectables. Jamais on n'avoit vu un ſi grand concours au théâtre. Plus de cent de ces garçons, plus de cent de ces hommes habillés par un zele vraiment ſacré ornoient l'enceinte de la ſcene; & cette décoration valoit bien celle des luſtrines, des dentelles & des diamans.

Ce dévouement public au ſervice de la patrie, échauffa les eſprits. Tous les Anglois ſe crurent & devinrent dès-lors d'autres hommes. Ils porterent le ravage ſur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent ſur toutes les mers. Ils intercepterent ſa navigation. Ils tinrent toutes ſes forces en échec dans la Weſtphalie. Ils le chaſſerent de l'Amérique ſeptentrionale, de l'Afrique & des grandes Indes. Juſques à l'époque du miniſtere de M. Pitt, toutes les entrepriſes de ſa nation dans les contrées éloignées, avoient eu & dû avoir une iſſue funeſte, parce qu'elles avoient été mal combinées. Pour lui, il forma des projets ſi ſages & ſi utiles; il fit ſes préparatifs avec tant de prévoyance & de célérité; il combina ſi juſte la fin avec les moyens; il choiſit ſi bien les dépoſitai-

res de ſa confiance ; il établit une telle harmonie entre les troupes de terre & de mer ; il éleva ſi haut le cœur Anglois, que ſon adminiſtration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son ame plus haute encore, lui fit mépriſer les vains diſcours des eſprits timides qui blâmoient ſes diſſipations. Il répétoit après Philippe, pere d'Alexandre, *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent, & non conſerver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite & ces maximes, M. Pitt avoit toujours & par-tout triomphé des François. Il les pourſuivit juſques dans leurs iſles les plus cheres, juſques dans leurs colonies à ſucre. Ces poſſeſſions juſtement vantées pour leurs richeſſes, n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées ſans génie & tombant en ruine. Ces maſures manquoient également de défenſeurs, d'armes & de munitions. Depuis le commencement des hoſtilités, toute communication étoit interrompue entre ces grands établiſſemens & leur métropole. Ils ne pouvoient en recevoir des ſubſiſtances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtimens néceſſaires à l'exploitation des terres, n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres & les eſclaves, également dépourvus de tout, immoloient à leur conſervation les beſtiaux deſtinés aux travaux de l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivoient juſqu'à eux, c'étoit à travers de ſi grands périls, qu'il falloit payer au prix de l'or ce qu'ils importoient, & leur céder comme pour rien, ce qu'ils vouloient bien exporter. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas préſumer que ſa vertu iroit juſqu'à ſe défendre opiniâtrement contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ſes calamités.

C'eſt dans ces circonſtances que dix vaiſſeaux de ligne, des galiotes à bombes, des Frégates, cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre, ſe préſenterent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22 janvier 1759. Le lendemain, ils écraſerent de bombes la ville de Baſſe-terre. Si les aſſaillans avoient ſu profiter de la terreur qu'ils avoient répandue, la réſiſtance de l'iſle eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvemens, donnerent le temps à la garniſon & aux habitans de ſe fortifier dans un défilé, qui n'eſt éloigné que de deux lieues de la place. Delà ils tinrent en échec leur ennemi qui ſouffroit également, & de la chaleur du climat, & du défaut des rafraîchiſſemens. Les Anglois déſeſpérant de réduire la colonie par ce côté, l'allerent attaquer par la partie connue ſous le nom de Grande-terre. Elle étoit défendue par le fort Louis qui fit encore moins de réſiſtance que celui de Baſſe-terre qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérans retomberent là dans leur premiere faute, & ils en furent punis de la même maniere. Le ſuccès de leur expédition devenoit douteux, lorſque Barington que la mort d'Hopſon venoit de placer à la tête des troupes, changea de ſyſtême. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ſes ſoldats qui fondirent ſucceſſivement ſur les habitations & les bourgs ſitués autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient, firent tomber les armes des mains des colons. L'iſle entiere ſe ſoumit; mais à des conditions très-honorables, mais après trois mois de défenſe. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête, ne s'y étoient portées qu'après avoir tâté vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-

Bretagne reprit un projet trop légérement abandonné ; mais elle y deſtina de plus grands moyens & de meilleurs inſtrumens. Le 16 Janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du général Monckton & autant de vaiſſeaux de ligne commandés par l'amiral Rodney, les uns partis d'Europe, & les autres de l'Amérique ſeptentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'iſle. La deſcente qui ſe fit le lendemain ne fut, ni longue, ni meurtriere, ni difficile. Il paroiſſoit moins aiſé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues qui dominoient le fort royal. Ces obſtacles furent ſurmontés après quelques combats aſſez vifs ; & la place, qui ſe voyoit à la veille d'être écraſée par des bombes, capitula le 9 de Février. La colonie entiere ſuivit cet exemple le 13. On doit préſumer que la proſpérité de la Guadeloupe ſous la domination Angloiſe, influa beaucoup dans une réſolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres iſles du vent, ou Françoiſes, ou quoique neutres peuplées de François, ne firent pas acheter leur ſoumiſſion d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la ſeule poſſeſſion qui reſtât à la France dans le grand archipel de l'Amérique, étoit menacée du joug Anglois. Sa perte ne paroiſſoit pas même éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la premiere proie que la Grande-Bretagne vouloit dévorer, pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à ſon avidité ? Une puiſſance ſi ambitieuſe auroit-elle borné d'elle-même le cours de ſes proſpérités juſqu'à renoncer à une conquête qui devoit y mettre le comble ? Cet événement n'étoit pas un probléme. Tout le monde ſavoit que la colonie ſans défenſe au dedans & au dehors, étoit hors d'état de faire

la moindre réſiſtance. Elle-même étoit ſi convaincue de ſon impuiſſance, qu'elle paroiſſoit diſpoſée à ſe ſoumettre à la premiere ſommation qui lui ſeroit faite.

La cour de Verſailles fut également étonnée & conſternée des pertes qu'elle venoit de faire, de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une réſiſtance opiniâtre, inſurmontable méme. Les deſcendans des braves avanturiers qui avoient formé ces colonies, lui paroiſſoient un roc contre lequel toutes les forces britanniques devoient ſe briſer. Il s'en falloit peu qu'elle n'eut une joie ſecrette de ce que les Anglois dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le miniſtere avoit inſpiré ſa confiance à la nation ; & c'étoit être mauvais citoyen que d'oſer montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire que ce qui eſt arrivé, arrivera toujours. Un peuple dont toute la fortune conſiſte dans des champs & des pâturages, défendra, s'il y va de l'honneur, ſes poſſeſſions avec courage. Il ne haſarde tout au plus que la récolte d'une année ; & un revers, quel qu'il ſoit, ne le ruine pas. Il n'en eſt pas ainſi des cultivateurs de ces colonies opulentes. Comme en prenant les armes, ils riſquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, les eſpérances même de leur poſtérité anéanties par le feu ou par la dévaſtation, ils ſe ſoumettront toujours à l'ennemi : parce que, quand même ils ſeroient contens du gouvernement ſous lequel ils vivent, ils ſont moins attachés à leur pays qu'à leurs richeſſes.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlerent jamais la conſtance, n'affoiblit pas ce principe. Livrés à la culture peu précieuſe du tabac par où toutes les co-

lonies ont commencé, ces hommes intrépides ne couroient aucun des riſques qui peuvent affoiblir le courage. Le ſol étoit tout ce qu'on vouloit ou pouvoit leur ravir. En le défendant, ils combattoient pour leur vie, & c'eſt ce qui donne l'opiniâtreté dans la réſiſtance. L'une de ces ſituations n'offre qu'un péril momentané que la bravoure peut ſeule repouſſer; l'autre eſt un riſque de pluſieurs années qu'on augmente par la défenſe, & qui ceſſe par la ſoumiſſion. Mais peut-être eſt-ce le ſujet d'une diſcuſſion philoſophique trop profonde pour être ſuivie ici.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique; mais il ne conduiſoit plus les affaires dans le temps qu'elle fut conquiſe. La retraite de cet homme célebre fixa l'attention de l'Europe, & mérite d'occuper quiconque cherche les cauſes & les effets des révolutions politiques. Sans doute un hiſtorien qui oſe écrire les événemens de ſon ſiecle a rarement des lumieres ſûres. Les conſeils des rois ſont un ſanctuaire dont le temps ſeul ouvre le voile d'une main lente. Leurs miniſtres fideles au ſecret, ou intéreſſés à le cacher, ne parlent que pour égarer dans ſes recherches la curioſité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque ſagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaiſon des événemens, il eſt réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'eſt ſans le ſavoir ou ſans oſer l'aſſurer; & cette incertitude ne ſatisfait guere plus qu'une ignorance entiere. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt diſpenſé du ſilence, laiſſent éclore la vérité; que la mort lui rende pour ainſi dire le jour & la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive; & que des mémoires précieux & originaux

devenus publics, dévoilent enfin le jeu des reſſorts qui ont fait la deſtinée des nations.

Ces conſidérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que ſuivre le fil des intrigues politiques. Mais c'eſt dans l'ame d'un des plus importans perſonnages du ſiecle que nous cherchons à lire; & c'en eſt peut-être le vrai moment. La poſtérité, qui ne reçoit guere que les grands traits, ſera privée de mille détails ſimples & naïfs qui portent la lumiere dans l'eſprit d'un obſervateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'eſpece d'opprobre où les commencemens de la guerre l'avoient plongée, arriva à des ſuccès qui confondirent l'univers. Qu'il les eut prévus ou non, il n'en parut pas embarraſſé; & ſe détermina à les pouſſer auſſi loin qu'ils pourroient aller. La modération que tant de politiques avoient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foibleſſe ou l'indolence. Il crut que les empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient; & qu'il étoit ſans exemple qu'un état eut pu acquérir la ſupériorité ſur un autre, & ne l'eut pas fait. Le parallele de l'Angleterre & de la France l'affermiſſoit dans ſes principes. Il voyoit avec douleur que la grandeur de ſa patrie qui étoit fondée ſur le ſable, ſur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre, étoit peu de choſe en comparaiſon de la puiſſance de ſa rivale que la nature, l'art, les événemens avoient élevée à un dégré de force, qui bien adminiſtrée avoit fait trembler l'Europe entiere. Il le ſentit. Dès-lors, il réſolut de dépouiller les François de leurs colonies, & d'en faire un peuple ordinaire en le bornant au continent.

Les moyens pour finir une entrepriſe ſi avancée, lui paroiſſoient aſſurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit de grandes ombres pour des montagnes, les montagnes s'abaiſſoient devant lui. Quoique la nation dont il étoit l'idole parut quelquefois effrayée de l'énormité de ſes engagemens, il n'en étoit pas embarraſſé ; parce qu'à ſes yeux l'eſprit de la multitude n'étoit qu'un torrent auquel il ſauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore plus tranquille pour l'autorité. Ses ſuccès avoient rendu ſon adminiſtration abſolue. Républicain avec le peuple, il étoit deſpote avec les grands & avec le monarque. C'étoit être ennemi de la cauſe commune, que d'oſer montrer des ſentimens différens des ſiens.

Il ſe ſervoit utilement de cet aſcendant pour échauffer les eſprits. Peu touché de cette philoſophie, qui s'élevant au-deſſus des préjugés de gloire nationale pour embraſſer dans ſes vues le bonheur du genre humain, ramene tout aux principes de la raiſon univerſelle, il nourriſſoit un fanatiſme ardent & farouche, qu'il appelloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, & qui n'étoit au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme, que par les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuiſement, diſons mieux, l'anéantiſſement de ſes forces navales, ne lui laiſſoit entrevoir qu'un avenir funeſte. Ces eſpérances qu'on peut avoir ſur terre de changer la ſituation des affaires par une action heureuſe, auroient été des chimeres. Quand une de ſes eſcadres auroit

détruit une ou pluſieurs eſcadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ſes prétentions. Regle générale. Une puiſſance qui a acquis ſur mer une ſupériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée, à plus forte raiſon ſi la ſupériorité vient de plus loin, & ſur-tout ſi elle tient en partie au génie des nations. Autre regle générale. La prépondérance ſur un continent dépend toute entiere du talent d'un ſeul homme : elle peut paſſer en un moment. La puiſſance ſur mer fondée au contraire ſur l'intérêt toujours actif de chacun des ſujets de l'état, doit aller ſans ceſſe en augmentant, principalement lorſqu'elle eſt favoriſée par la conſtitution nationale; elle ne peut ceſſer que par une invaſion ſubite.

Il n'y avoit qu'une conféderation générale qui put rétablir l'équilibre; mais M. Pitt en ſentoit l'impoſſibilité. Il connoiſſoit les chaines de la Hollande; la pauvreté de la Suede & du Danemarck, l'inexpérience des Ruſſes; l'indifférence de pluſieurs de ces puiſſances pour les intérêts de la France; la terreur que les forces de l'Angleterre avoient inſpirée à toutes; la défiance où elles étoient les unes des autres, & la crainte que chacune en particulier devoit avoir d'être opprimée avant d'être ſecourue.

L'Eſpagne étoit dans une poſition particuliere. Le feu qui dévoroit les colonies Françoiſes & qui s'étendoit tous les jours, pouvoit aiſément gagner les ſiennes. Soit que cette couronne ne vit pas le danger qui la menaçoit, ſoit qu'elle ne le voulut pas voir, elle porta ſon indolence ordinaire ſur ces grands événemens. Enfin, elle changea de maître, & en changeant de maître, elle changea de ſyſtéme.

Dom Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie, il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuſe. M. Pitt qui avoit mûrement peſé ce qu'il pouvoit, répondit à toutes les propoſitions qu'on lui faiſoit : je *les écouterai, quand vous aurez emporté l'épée à la main la tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter, mais il impoſoit.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque la cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une & l'autre Cour, on craignoit les répugnances de M. Pitt, & l'on ne ſe trompoit pas. Il conſentit à ouvrir une négociation ; mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avoient prévu, que c'étoit ſans intention de la ſuivre. Ses vues étoient d'acquérir aſſez de preuves des engagemens des deux branches de la maiſon de Bourbon contre la Grande-Bretagne pour en convaincre ſa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyoit avoir beſoin, il rompit les conférences, & propoſa de déclarer la guerre à l'Eſpagne. La ſupériorité des forces maritimes de l'Angleterre ſur celles des deux couronnes, & la certitude qu'elles ſeroient infiniment mieux dirigées, lui donnoient cette confiance.

Le ſyſtême de M. Pitt parut à de grands politiques le ſeul élevé, le ſeul même raiſonnable. Sa nation avoit contracté une ſi prodigieuſe maſſe de dettes, qu'elle ne pouvoit, ni s'en libérer, ni même en ſoutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles ſources d'opulence. L'Europe fatiguée des vexations qu'elle éprouvoit, attendoit avec impatience l'occaſion de mettre ſon oppreſſeur dans l'impoſſibilité de les

continuer. Il n'étoit pas poſſible que la maiſon de Bourbon ne conſervât un vif reſſentiment des outrages qu'elle avoit reçus, des pertes qu'elle avoit eſſuyées ; & qu'elle ne préparât en ſecret, qu'elle ne mûrit à loiſir une vengeance, dont elle pourroit s'aſſurer par une bonne combinaiſon de ſes forces. Toutes ces raiſons faiſoient que l'Angleterre, quoique commerçante, étoit forcée, pour ſe maintenir, de s'agrandir ſans ceſſe. Cette néceſſité cruelle ne fut pas ſentie par le conſeil de George III auſſi vivement que M. Pitt le ſouhaitoit. L'eſprit de modération lui parut une foibleſſe, ou un aveuglement, peut-être une trahiſon, & il abandonna le ſoin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Eſpagne.

Oſerons-nous haſarder une conjecture ? Les miniſtres Anglois voyoient tous l'impoſſibilité d'éviter une nouvelle guerre ; mais également fatigués & avilis de l'empire de Mr. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet eſprit d'égalité qui eſt l'ame du gouvernement républicain. Le déſeſpoir de s'élever à la hauteur d'un homme ſi accrédité ou de le faire deſcendre juſqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contr'eux ; ils s'attacherent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir ; ſon caractere ardent s'offroit à ce piege : il y tomba. Si Mr. Pitt quitta ſa place par humeur ; il eſt blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtriſée. Si ce fut dans l'eſpérance de mettre ſes ennemis à ſes pieds, il montra qu'il avoit plus de connoiſſance des affaires que des hommes. Si, comme il l'a dit, il ſe retira, parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations

tions qu'il n'étoit pas le maître de diriger, il eſt permis de croire qu'il tenoit plus à ſa gloire perſonnelle qu'aux intérêts de ſon pays. Mais quelle que fut la cauſe de ſa retraite, il n'y a que la haine la plus aveugle, la plus injuſte, la plus violente qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu & de talens.

Quoiqu'il en ſoit, la premiere démarche du nouveau miniſtere fut dans les principes de M. Pitt, & une ſorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Eſpagne ; & les Indes Occidentales furent le théâtre de ces nouvelles hoſtilités. L'expérience du paſſé avoit dégoûté du continent de l'Amérique, & toutes les vues ſe tournerent vers Cuba. Une raiſon éclairée fit ſentir qu'en prenant cette iſle, on n'auroit pas à craindre la vengeance des autres colonies ; on s'aſſuroit l'empire du golfe du Mexique ; on couperoit toutes les reſſources à l'ennemi principalement riche du produit de ſes douanes ; on envahiroit tout le commerce du continent, dont les habitans aimeroient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils étoient accoutumés à voir arriver d'Europe ; on réduiroit enfin la puiſſance qui auroit fait une ſi grande perte, à recevoir la loi qu'on voudroit lui impoſer.

D'après cette réflexion, une flotte compoſée de dix-neuf vaiſſeaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtimens de tranſport, ayant à bord dix mille ſoldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique Septentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choiſit pour ſe rendre de-

vant cette redoutable place l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obſtacles que préſentoit cette navigation peu connue & trop négligée, furent ſurmontés avec un ſuccès digne de la réputation de l'amiral Pockok. Il arriva le 6 Juillet 1762 à ſa deſtination ; & le débarquement ſe fit ſans oppoſition ſix lieues à l'eſt des ouvrages effrayans qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas auſſi bien conduites que celles de mer. Si Albemarle qui commandoit l'armée, eût eu les talens qu'exigeoit la commiſſion dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La ſimple muraille ſeche qui la couvroit, ne pouvoit pas réſiſter vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux, les conſeils, la régence que ce ſuccès facile mettoit dans ſes mains, auroient décidé la capitulation du Moro. A tout événement, il privoit cette citadelle de tous les ſecours, de tous les rafraîchiſſemens qu'elle reçut de la ville durant le ſiege ; & il s'aſſuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de temps.

Le parti qu'il prit de débuter par l'attaque du Moro, l'expoſoit à de grands malheurs. L'eau qui étoit à ſa portée étoit mal-ſaine, & il ſe vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de ſon camp. Comme les chaloupes chargées de cet approviſionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter pour les ſoutenir un corps de quinze cens hommes ſur la hauteur d'Aroſtigny à un quart de lieue de la ville. Ces troupes abſolument détachées de l'armée, & qu'on ne pouvoit ni retirer ni ſoutenir que par mer, étoient expoſées continuellement à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractere de l'ennemi par la tranquillité dont on laiſſoit jouir le corps poſté à Aroſtigny, auroit dû placer un autre corps ſur le grand chemin de la ville. Par ce moyen, il l'eut comme inveſtie, très-certainement affamée, empêché tout tranſport d'efets dans les terres, & communiqué avec Aroſtigny moins dangereuſement que par les détachemens qu'il étoit continuellement obligé de faire pour ſoutenir ce corps avancé.

Le ſiege du Moro fut fait ſans tranchée. Le ſoldat cheminoit vers le foſſé couvert ſeulement par des barriques de cailloutage qui furent à la fin remplacées par des ſacs de coton qu'on tira de quelques bâtimens marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes précieux partout, ineſtimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une conſommation prodigieuſe.

Le général Anglois ayant perdu la plus grande partie de ſon armée, & ſe voyant obligé, faute de forces, de ſe rembarquer dans peu de jours, réſolut de tenter l'aſſaut, mais il falloit paſſer un large & profond foſſé taillé dans le roc; & il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Eſpagnols le furent encore davantage. Avertis depuis plus d'un mois que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas ſortis de leur léthargie. L'ennemi paroiſſoit à la côte; & il n'y avoit pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fuſil en état.

Le grand nombre de généraux de terre & de mer qui ſe trouvoient à la Havane, mit du-

rant les premiers jours du ſiege une incertitude dans les conſeils qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux aſſaillans.

Trois vaiſſeaux de guerre furent coulés à fond pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la paſſe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtimens.

Il étoit dans les regles de la prudence la plus ordinaire de faire appareiller douze vaiſſeaux de guerre qui étoient à la Havane, qui n'étoient d'aucune utilité pour la défenſe de la place, & qu'il étoit important de ſauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler ; lorſqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombaſſent dans les mains de l'ennemi.

La deſtruction du corps Anglois placé à Aroſtigny, où il ne pouvoit pas être ſecouru, étoit très-facile. Le ſuccès auroit gêné les aſſiégeans dans leur approviſionnement d'eau, leur auroit coûté du monde, leur auroit donné de la crainte, auroit retardé leurs opérations, & auroit inſpiré de la confiance aux troupes Eſpagnoles. Bien loin de tenter une choſe ſi aiſée, on n'attaqua pas même en plaine un ſeul de leurs détachemens tout compoſés d'Infanterie ; quoiqu'on eut à leur oppoſer un Régiment de dragons & beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut preſque toujours libre ; & cependant il ne tomba dans l'eſprit d'aucun de ceux qui avoient part à l'adminiſtration, de faire paſſer le tréſor du prince dans les terres, pour le ſouſtraire à l'ennemi.

La derniere négligence mit le comble à tou-

tes les autres. On avoit laiſſé au milieu du foſſé un bloc de rocher pointu & iſolé. Les Anglois mirent deſſus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la brêche & de l'autre à la contreſcarpe. Un ſergent & quinze hommes y paſſerent à une heure après-midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres ſoldats les ſuivirent. Lorſqu'ils ſe virent à peu près cent au bout d'une heure, ils monterent ſur la breche, aſſurés de n'être pas découverts, & ils n'y trouverent perſonne pour la défendre. Il eſt vrai que Valaſco averti de ce qui s'y paſſoit, accourut pour ſauver la place; mais il fut tué en arrivant, & ſa mort troublant l'eſprit aux troupes qui le ſuivoient, elles ſe rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une ſentinelle pour obſerver les mouvemens d'un ennemi logé ſur le foſſé, décida de ce grand événement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, & pour l'iſle entiere. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour environ deux millions ſterling d'argent ou d'autres effets précieux qui le dédommagerent amplement des frais de ſon expédition.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur Eſpagnole dans le nouveau monde, rendoit la paix auſſi néceſſaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Verſailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les miniſtres qui gouvernoient alors l'Angleterre conſentoient à l'accorder; mais les conditions paroiſſoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des ſuccès prodigieux dans le nord & dans le midi

de l'Amérique. Quelle que fut ſon ambition, elle ne pouvoit pas ſe flatter de tout retenir. On ſoupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit ſes conquêtes ſeptentrionales qui ne lui donnoient que des eſpérances éloignées, médiocres, incertaines; & qu'elle s'en tiendroit aux riches colonies, aux colonies à ſucre qui venoient de tomber entre ſes mains, comme la ſituation de ſes finances paroiſſoit l'exiger. L'augmentation de ſes douanes qui étoit une ſuite néceſſaire de ce ſyſtême, devenoit la meilleure caiſſe d'amortiſſement qu'on put imaginer; & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été formée aux dépens de la France. Cet avantage eut été ſuivi de trois autres fort conſidérables. Le premier de dépouiller une puiſſance rivale, & redoutable malgré ſes fautes, de la plus riche branche de ſon commerce. Le ſecond de la conſumer à la défenſe du Canada, colonie ruineuſe par ſa ſituation pour une nation accoutumée à négliger ſa marine. Le troiſieme de tenir dans une dépendance plus étroite & plus aſſurée de la métropole, la nouvelle Angleterre qui auroit toujours eu beſoin d'appui, contre un voiſin inquiet, actif & guerrier.

Quand le conſeil de George III auroit cru devoir rendre à ſes ennemis un mauvais pays du continent, & garder des iſles opulentes, il n'auroit-peut-être oſé ſuivre un plan ſi judicieux. Dans les autres gouvernemens, les fautes des miniſtres ne ſont que leurs fautes, ou celles des rois qui les en puniſſent. En Angleterre, les fautes du gouvernement ſont preſque toujours celles de la nation qui veut qu'on ſuive ſes volontés, ne fuſſent-elles que ſes caprices.

Le peuple Anglois, qui s'eſt plaint des condi-

tions de la derniere paix, lorſqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés, les avoit en quelque façon dictées par le ſujet de ſes murmures, ſoit avant, ſoit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages, & les ſauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies Angloiſes. Les paiſibles cultivateurs qui les habitent, conſternés des maux qu'ils ſouffroient, plus encore de ceux qu'ils craignoient, avoient fait retentir leurs cris juſqu'en Europe. Leurs correſpondans intéreſſés à leur faire envoyer des ſecours prompts & conſidérables avoient exagéré leurs plaintes. Les écrivains qui ſaiſiſſent avidement tout ce qui peut rendre les François odieux, n'avoient ceſſé de les accabler d'invectives. Le peuple échauffé par le bruit des ſpectacles effrayans qu'on offroit ſans ceſſe à ſon imagination, deſiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitans des colonies à ſucre, contens de faire leur commerce & une partie de celui des ennemis, étoient fort tranquilles. Loin de deſirer la conquête des établiſſemens de leurs voiſins, ils la craignoient: parce qu'ils la regardoient, quoiqu'avantageuſe à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de ſupériorité ſur celles des Anglois, qu'il étoit impoſſible de ſoutenir la concurrence. Leurs aſſociés penſoient comme eux, & imitoient leur modération.

Il réſulta d'une conduite ſi oppoſée que la nation froide ſur les colonies à ſucre, deſira vivement l'acquiſition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique ſeptentrionale. Les miniſtres, qui en Angleterre ne peuvent pas ſe ſoutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long-temps

avec ſuccès contre ſa haine, tournerent toutes leurs vues de ce côté-là; & trouverent la France & l'Eſpagne diſpoſées à adopter ce ſyſtême. Les cours de Madrid & de Verſailles céderent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient poſſédé depuis la riviere Saint-Laurent juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago, elle conſentit auſſi que les Anglois gardaſſent les iſles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique, pourvu qu'elle pût de ſon côté s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur reſtitua aux deux couronnes alliées toutes les conquêtes qu'il avoit faites ſur elles en Amérique.

Dès ce moment, il perdit une occaſion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes & des ſources de toutes les richeſſes du nouveau monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit ſeul l'entrée. Un ſi beau continent tomboit de lui-même entre ſes mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image & l'eſpérance de la liberté; inviter les Eſpagnols à ſecouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer ſes colonies & non pour les défendre, ou tenter les Indiens à briſer les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entiere eut changé de face; & les Anglois plus libres & plus juſtes que des peuples monarchiſtes, ne pouvoient que gagner à venger le genre humain de l'oppreſſion que l'eſclavage du nouveau monde fait éprouver à toute l'Europe.

Tous les ſujets de nos gouvernemens, durs, exacteurs, violens & fourbes. Toutes les familles ruinées par la levée des ſoldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les in-

fidélités de la paix. Tous les hommes nés pour vivre & penſer en hommes, au lieu d'obéir & ſervir en brutes. Une multitude d'ouvriers ſans travail; de cultivateurs ſans terre; d'hommes éclairés ſans emploi; des milliers de malheureux, auroient volé dans ces régions qui ne demandent que des habitans juſtes & policés, pour les rendre heureux. On y auroit ſur-tout appellé de ces payſans du nord eſclaves de la nobleſſe qui ne ſait que les fouler, de ces ruſſes qu'on emploie comme le fer à mutiler le genre humain, au lieu de bécher & féconder la terre. Il en auroit péri ſans doute un grand nombre dans ces tranſmigrations par des vaſtes mers en des climats nouveaux; mais c'eut été ſans comparaiſon un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & rafinée qui ſacrifie tant de peuples à ſi peu d'hommes. Enfin les Anglois ſe ſeroient bien plus glorieuſement occupés à ſoutenir & favoriſer une ſi heureuſe révolution, qu'à ſe tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient & tâchent de ſapper au dedans & au dehors.

O ſouhait vainement juſte & humain, qui ne laiſſe que des regrets à l'ame qui l'a formé! Faut-il que les ſoupirs de l'homme vertueux pour la proſpérité du monde, périſſent, tandis que ceux de l'ambitieux, de l'inſenſé ſont ſi ſouvent exaucés ou ſecondés par la fatalité?

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carriere des calamités, pour s'arriver enfin aux limites du bien? Mais qu'a produit le dernier embraſement, l'un de ceux qui aient le plus affligé l'eſpece humaine? Il a ravagé les quatre parties du monde à la fois. Il a coûté à l'Europe ſeule plus d'un million de ſes habitans. Les hommes qui n'en furent pas la victime, gé-

miſſent, & leur poſtérité gémira long-temps ſous le poids des impôts énormes dont il fut la ſource. La nation, que la victoire ſuivit par-tout, voit encore ſaigner les bleſſures dont elle acheta ſes triomphes. Sa dette publique qui au commencement des troubles ne paſſoit pas 71, 870, 536 livres ſterlings, s'éleve aujourd'hui à 147, 974, 564 livres, pour leſquelles il faut payer un intérêt de 5, 992, 617 livres.

Mais c'eſt aſſez parler de guerre. Il eſt temps de voir par quels moyens, les nations qui ſe ſont partagé le grand archipel de l'Amérique, ſource de tant de querelles, de négociations & de réflexions, ſont parvenus à l'élever à un degré d'opulence qu'on peut regarder ſans exagération comme le premier mobile des grands événemens qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du Livre dixieme.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE ONZIEME.

QUELQUES vagabonds inquiets, la plupart flétris par les loix ou ruinés par leurs débauches, imaginent dans leur déſeſpoir de courir ſur des vaiſſeaux Eſpagnols ou Portugais richement chargés des dépouilles du nouveau monde. Des iſles ſauvages qui par leur ſituation aſſurent le ſuccès de ces pirateries, ſervent de repaire à ces brigands, & deviennent bientôt leur patrie. Accoutumés au meurtre, ils méditent la deſtruction du peuple ſimple qui les avoit accueillis avec humanité ; & les nations policées, dont les flibuſtiers étoient le rebut, adoptent ſans balancer ce projet

exécrable. Il eſt exécuté, mais il s'agiſſoit de rendre utiles tant de crimes. L'or & l'argent qu'on n'avoit pas encore ceſſé de regarder comme les ſeules productions précieuſes qu'on put tirer de l'Amérique, n'avoient jamais exiſté dans pluſieurs de ces acquiſitions, ou n'y exiſtoient plus en aſſez grande abondance, pour qu'il y eût de l'avantage à les extraire. Quelques ſpéculateurs, moins aveuglés par les préjugés que la multitude, penſerent qu'un ſol & un climat ſi différens des nôtres, pourroient nous fournir des denrées qui manquoient à notre bonheur, ou que nous étions obligés de payer trop cher, & ils propoſerent d'y en établir la culture. Des obſtacles en apparence invincibles s'oppoſoient à l'exécution de ce plan. Les anciens habitans du pays n'étoient plus, & quand ils n'auroient pas été exterminés, la foibleſſe de leur tempérament, l'habitude du repos, une averſion inſurmontable pour le travail, n'euſſent guere permis d'en faire des inſtrumens propres à ſervir l'avidité de leurs oppreſſeurs. Ces barbares eux-mêmes, nés dans un climat tempéré, ne pouvoient ſoutenir les travaux pénibles d'un défrichement ſous un ciel brûlant & maſain. L'intérêt fertile en expédiens, imagina d'aller demander des cultivateurs à l'Afrique qui a toujours été dans l'uſage vil & inhumain de vendre ſes habitans.

L'Afrique eſt une région immenſe qui ne tient à l'Aſie que par une langue de terre de vingt lieues qu'on nomme l'iſthme de Suez, lien phyſique & barriere politique que la mer doit rompre tôt ou tard, par cette pente qu'elle a de faire des golfes & des détroits à l'orient. Cette preſqu'iſle coupée par l'équateur en deux parties inégales, forme un triangle irrégulier dont un des côtés

regarde l'orient, l'autre le nord, & le troiſieme l'occident.

Le côté oriental, qui s'étend depuis Suez juſqu'auprès du cap de Bonne-eſpérance, eſt baigné par la mer rouge & par l'océan. L'intérieur du pays eſt peu connu; & ce qu'on en ſait n'excite pas l'avidité du négociant, la curioſité du voyageur, l'humanité du philoſophe. Les miſſionnaires même qui avoient fait quelque progrès dans ces contrées, ſur-tout dans l'Abiſſinie, rebutés par les traitemens qu'ils éprouvoient, ont abandonné ces peuples à leur légéreté, à leur perfidie. Les côtes ne ſont le plus ſouvent que des rochers affreux, un amas de ſable brûlant & aride. Celles qui ſont ſuſceptibles de quelque culture ſont partagées entre les naturels du pays, les Arabes, les Portugais & les Hollandois. Leur commerce, qui ne conſiſte qu'en un peu d'ivoire ou d'or & en quelques eſclaves, eſt lié avec celui des Indes orientales.

Le côté ſeptentrional qui va depuis l'iſthme de Suez juſqu'au détroit de Gibraltar, eſt borné par la méditerranée. Il a neuf cens lieues de côtes occupées par l'Egypte & par le pays connu depuis pluſieurs ſiecles ſous le nom de Barbarie.

L'Egypte qui fut le berceau des arts, des ſciences, du commerce, du gouvernement, n'a rien conſervé qui rappelle à l'eſprit des ſavans le ſouvenir de ſa grandeur paſſée. Courbée ſous le joug du deſpotiſme, que l'ignorance & la ſuperſtition des Turcs lui ont impoſé, elle ne paroît avoir quelque communication avec les nations étrangeres par les ports de Damiette & d'Alexandrie, que pour les rendre témoins de ſa décadence entiere.

La deſtinée de l'ancienne Lybie, habitée au-

jourd'hui par les Barbareſques, n'eſt pas moins étrange. Rien n'eſt plus ténébreux que les premiers âges de cette immenſe contrée. Le cahos commence à ſe débrouiller à l'arrivée des Carthaginois. Ces négocians d'origine Phénicienne bâtiſſent cent trente-ſept ans avant la fondation de Rome, une ville dont le territoire d'abord très-borné, s'étend avec le temps à tout le pays connu de nos jours ſous le nom de royaume de Tunis, & plus loin enſuite. L'Eſpagne, la plupart des iſles de la méditerranée tombent ſous ſa domination. Beaucoup d'autres états paroiſſoient devoir encore groſſir la maſſe de cette puiſſance énorme, lorſque ſon ambition ſe heurta contre celle des Romains. A l'époque de ce terrible choc, il s'établit entre les deux nations une guerre ſur des principes ſi ſanglans, qu'il fut aiſé de prévoir, qu'elle ne finiroit que par la deſtruction de l'une ou de l'autre. Celle qui étoit dans la force de ſes mœurs, prit, après les combats les plus ſavans, les plus opiniâtres, une ſupériorité décidée ſur celle qui étoit corrompue par ſes richeſſes. Le peuple commerçant devint l'eſclave du peuple guerrier.

Le vainqueur reſta en poſſeſſion de ſa conquete juſques vers le milieu du cinquieme ſiecle. Les Vandales pouſſés par leur premiere impétuoſité au-delà de l'Eſpagne dont ils s'étoient emparés, paſſerent les colonnes d'Hercule, & ſe répandirent dans la Lybie comme un torrent. Sans doute ces barbares y auroient maintenu les avantages de leur irruption, s'ils euſſent conſervé l'eſprit militaire que leur roi Genſeric leur avoit donne. Leur relâchement de la diſcipline, qui ſuivit la mort de cet homme extraordinaire, rompit les reſſorts d'un gouvernement qui ne

portoit que ſur cette baſe. Belizaire ſurprit ces peuples dans cette confuſion, les extermina, & rétablit l'empire dans ſes anciens droits ; mais ce ne fut que pour un moment. Les grands hommes qui peuvent former & mûrir une nation naiſſante, ne ſauroient rajeunir une nation vieillie & tombée. C'eſt que dans l'une ils ſont des branches nouvelles d'un tronc vivant & vigoureux, & que dans l'autre ils ne ſont que des fleurs d'un arbre épuiſé.

Dans le ſeptieme ſiecle, les Sarraſins redoutables par leurs inſtitutions & par leurs ſuccès, armés du glaive & de l'alcoran, obligerent les Romains affoiblis par leurs diviſions à repaſſer les mers, & groſſirent de l'Afrique ſeptentrionale la vaſte domination que Mahomet venoit de fonder avec tant de gloire. Les lieutenans du Calife arracherent dans la ſuite ces riches dépouilles à leur maître : ils érigerent en états indépendans les provinces commiſes à leur vigilance.

Cet ordre de choſes ſubſiſtoit au commencement du ſeizieme ſiecle, lorſque les Mahometans d'Alger, qui craignoient de tomber ſous le joug de l'Eſpagne, appellerent les Turcs à leur ſecours. La Porte leur envoya Barberouſſe qui, après avoir commencé par les défendre, finit par les aſſervir. Les Bachas qui lui ſuccederent, ceux qui gouvernoient Tunis & Tripoli, villes également ſubjuguées, & opprimées, exercerent une tyrannie heureuſement aſſez cruelle, pour devoir expirer dans ſes excès. On s'en délivra par la violence qui la ſoutenoit ; & ce qui mérite peut-être d'être remarqué, le même gouvernement fut adopté par les trois états. C'eſt une eſpece d'ariſtocratie. Le chef, qui ſous le nom de Dey conduit la république, eſt choiſi par la milice

qui eſt toujours Turque, & qui compoſe ſeule la nobleſſe du pays. Il eſt rare que ces élections ſe faſſent entre des ſoldats ſans effuſion de ſang, & il eſt ordinaire qu'un homme élu dans le carnage ſoit maſſacré dans la ſuite par des gens inquiets qui veulent s'emparer de ſa place ou la vendre pour s'avancer. L'empire de Maroc, qui a englouti ſucceſſivement les royaumes de Fez, de Tafiler & de Sus, parce qu'il eſt héréditaire dans une famille nationale, eſt cependant ſujet aux mêmes révolutions. L'atrocité des ſouverains & des peuples eſt la ſource de cette inſtabilité.

L'intérieur de la Barbarie eſt rempli d'Arabes qui ſont ce que devoient être les hommes des premiers âges, paſteurs errans ſans domicile. Des uſages choquans pour notre délicateſſe efféminée, n'ont pour eux rien que de noble ou de ſimple comme la nature qui les leur dicte. Lorſque les plus conſidérables de ces Arabes veulent recevoir un étranger avec diſtinction, ils vont chercher eux-mêmes le meilleur agneau de leur bergerie, l'égorgent de leurs propres mains ; & comme les patriarches de Moïſe ou les héros d'Homere, ils le coupent par morceaux, tandis que leurs femmes s'occupent des autres préparatifs du feſtin. Les enfans des perſonnes les plus qualifiées, ceux même des Schiks & des Emirs, gardent les troupeaux de leur famille : les garçons & les filles n'ont pas d'autre occupation dans leur jeuneſſe.

Ces heureuſes mœurs ne ſont pas celles des peuples qui habitent les côtes & les villes. Une égale averſion pour les travaux champêtres & pour les arts ſédentaires, en a fait des pirates. D'abord ils ſe contentoient de ravager les plaines

vaſtes

vaſtes & fécondes de l'Eſpagne. Ils ſurprenoient dans leur lit les habitans pareſſeux des riches campagnes de Valence, de Grenade, d'Andalouſie, & les emmenoient eſclaves. Dédaignant dans la ſuite le butin qu'ils faiſoient ſur des terres qu'ils avoient autrefois cultivées, ils conſtruiſirent de gros vaiſſeaux & inſulterent le pavillon de toutes les nations. Cette marine qui s'eſt élevée ſucceſſivement juſqu'à former de petites eſcadres, s'accroit tous les ans par l'avidité d'un grand nombre de chrétiens qui fourniſſent aux Barbareſques les matériaux de leurs armemens, qui s'intéreſſent dans leurs courſes, qui oſent même quelquefois diriger leurs opérations. Déja ces pirates ont réduit les plus grandes puiſſances de l'Europe à l'aviliſſement de leur faire des préſens annuels qui ſous quelque nom qu'on les déguiſe, ſont un vrai tribut. De l'hommage à la dépendance, à la ſoumiſſion, il n'y a qu'un pas. Pour peu que leurs forces augmentent, on ne pourra plus naviguer ſans leur paſſe-port ; & peut-être un jour auront-ils l'ambition de s'établir de nouveau ſur notre continent, ou d'aller nous diſputer la poſſeſſion de l'Amérique. Si le mahométiſme entroit dans le nouveau monde, il y feroit bien d'autres progrès que le chriſtianiſme. Une religion née ſous la zone torride, doit l'occuper toute entiere avec le temps.

Charles-quint, qui toujours occupé à troubler le ſiecle où il vécut, ſavoit cependant quelquefois par cette prévoyance qui rachete les défauts d'un eſprit inquiet, pénétrer dans l'avenir, entrevit ce que les Barbareſques pourroient un jour devenir. Dédaignant d'entrer dans aucune eſpece de négociation avec eux, il forma le généreux projet de leur deſtruction. La rivalité de François

premier le fit échouer ; & l'hiſtoire ne loue aucun prince d'avoir repris depuis l'idée d'une entrepriſe ſi glorieuſe. L'exécution en ſeroit pourtant facile.

Les peuples qui habitent la Barbarie gémiſſent ſous un joug qu'ils ſont impatiens de rompre. Le tyran de Maroc ſe joue inſolemment de la liberté, de la vie de ſes ſujets. Ce deſpote, bourreau dans toute la rigueur du terme, expoſe tous les jours aux murs de ſon palais ou de ſa capitale, les têtes innocentes ou criminelles qu'il n'a pas frémi d'abattre de ſon propre bras. Alger, Tunis, Tripoli, quoiqu'à l'abri d'une ſemblable férocité, ne laiſſent pas de traîner des chaînes très-peſantes. Eſclaves de quinze ou vingt mille Turcs ramaſſés dans les boues de l'empire Ottoman, ils ſont de cent manieres différentes, la victime de cette audacieuſe ſoldateſque. Leur conſtitution qui les partageoit en pluſieurs tribus dont les intérêts étoient oppoſés, fut la cauſe de cet aſſerviſſement, & depuis elle a perpétué leur ſujettion. Le gouvernement attentif à la fermentation de ces ſociétés particulieres, ne ceſſe d'irriter leur méſintelligence, & fait naître de temps en temps entr'elles de nouveaux ſujets de diviſion. Il a ſinguliérement recours à cette politique, quand il veut détourner le mécontentement de la nation par des querelles inteſtines. C'eſt alors qu'il ſouleve contre la peuplade qu'il a aigrie, une peuplade voiſine qu'il fait toujours triompher par les ſecours dont il la renforce. Une autorité qui porte ſur une baſe auſſi mouvante, ne peut avoir jetté des racines bien profondes ; & rien ne ſeroit plus aiſé que de la renverſer.

Nul ſecours étranger ne retarderoit d'un inſtant ſa chûte. La ſeule puiſſance qu'on pourroit ſoupçonner d'en deſirer la conſervation, l'empire Ot-

toman n'eſt pas aſſez content du vain titre de protecteur qu'on lui accorde, pour y prendre un vif intérêt. Il lui ſeroit inutilement inſpiré par les déférences que les circonſtances arracheroient vraiſemblablement à ces brigands. Ce deſir ne donneroit point des forces. Depuis deux ſiecles, la Porte n'a point de marine, & ſa milice ſe précipite vers le même anéantiſſement.

Mais à quel peuple eſt-il réſervé de briſer les fers que l'Afrique nous forge lentement, & d'arracher ces épouvantails qui glacent d'effroi nos navigateurs? Aucune nation ne peut le tenter ſeule, & ſi elle l'oſoit, peut-être la jalouſie de toutes les autres y mettroit-elle des obſtacles ſecrets. Ce doit donc être l'ouvrage d'une ligue univerſelle. Il faut que toutes les puiſſances maritimes concourent à l'exécution d'un deſſein qui les intéreſſe toutes également. Ces états, que tout invite à s'allier, à s'aimer, à ſe défendre, doivent être fatigués des malheurs qu'ils ſe cauſent réciproquement. Qu'après s'être ſi ſouvent unis pour leur deſtruction mutuelle, ils prennent les armes pour leur conſervation. La guerre aura été du moins une fois utile & juſte.

On oſe préſumer qu'elle ne ſeroit pas longue, ſi elle étoit conduite avec l'intelligence & l'harmonie convenables. Chaque membre de la confédération, attaquant dans le même temps l'ennemi qu'il auroit à réduire, n'éprouveroit qu'une foible réſiſtance. Qui ſait même, s'il en trouveroit aucune. Les Barbareſques mis tout-à coup hors d'état de défenſe, abandonneroient ſans doute à leur fatale deſtinée des maîtres & des gouvernemens dont ils n'ont encore ſenti que l'oppreſſion. Peut-être la plus noble, la plus grande des entrepriſes, coûteroit-elle moins de ſang & de tréſors à

l'Europe que la moindre des querelles dont elle eſt continuellement déchirée ?

On ne fera pas aux politiques qui formeroient ce plan, l'injure de ſoupçonner qu'ils borneroient leur ambition à combler des rades, à démolir des forts, à ravager des côtes. Des idées ſi étroites ſeroient trop au-deſſous des progrès de la raiſon humaine. Les pays ſubjugués reſteroient aux conquérans, & chacun des alliés auroit des poſſeſſions proportionnées aux moyens qu'il auroit fournis à la cauſe commune. Ces conquêtes deviendroient d'autant plus sûres, que le bonheur des vaincus en devroit être la ſuite. Ce peuple de pirates, ces monſtres de la mer, ſeroient changés en hommes avec de bonnes loix & des exemples d'humanité. Elevés inſenſiblement juſqu'à nous par la communication de nos lumieres, ils abjureroient avec le temps un fanatiſme que l'ignorance & la miſere ont nourri dans leurs ames; ils ſe ſouviendroient toujours avec attendriſſement de l'époque mémorable qui nous auroit amenés ſur leurs rivages.

On ne les verroit plus laiſſer en friche, une terre autrefois ſi fertile. Des grains & des fruits variés couvriroient cette plage immenſe. Ces productions ſeroient échangées contre les ouvrages de notre induſtrie & de nos manufactures. Les négocians d'Europe établis en Afrique, deviendroient les agens de ce commerce réciproquement utile aux deux contrées. Une communication ſi naturelle entre des côtes qui ſe regardent, & des peuples qui ſe rencontrent néceſſairement, reculeroit pour ainſi dire les barrieres du monde. Ce nouveau genre de conquête qui s'offre à nos premiers regards, deviendroit un dédommagement précieux de celles qui depuis tant de ſiecles font le malheur de l'humanité.

Le plus grand obſtacle à une révolution ſi intéreſſante a toujours été la jalouſie des grandes puiſſances maritimes, qui ſe ſont opiniâtrement refuſées aux moyens de rétablir ſur nos mers la tranquillité. L'eſpérance d'arrêter l'induſtrie de toute nation qui n'a pas des forces, leur a fait habituellement deſirer, favoriſer même les entrepriſes des Barbareſques. C'eſt une atrocité dont elles ſe ſeroient épargné l'ignominie, ſi leurs lumieres avoient égalé leur avidité. Sans doute que toutes les nations profiteroient de cet heureux changement ; mais ſes fruits les plus abondans ſeroient infailliblement pour les états maritimes dans les proportions de leur pouvoir. Leur ſituation, la ſûreté de leur navigation, l'abondance de leurs capitaux, cent autres moyens leur aſſureroient cette ſupériorité. Ils ſe plaignent tous les jours des entraves que l'envie nationale, la manie des interdictions & des prohibitions, les petites ſpéculations de négoce excluſif, ne ceſſent de mettre à leur activité. Les peuples deviennent par degrés auſſi étrangers les uns aux autres qu'ils l'étoient dans des temps barbares. Le vuide que forme néceſſairement ce défaut de communication ſeroit rempli, ſi on réduiſoit l'Afrique à avoir des beſoins & des reſſources pour les ſatisfaire. Le commerce verroit alors une nouvelle carriere ouverte à ſon ambition.

Cependant ſi la réduction & le déſarmement des Barbareſques ne devoient pas être une ſource de bonheur pour eux comme pour nous ; ſi nous ne voulons pas les traiter en freres, ſi nous n'aſpirons pas à les rendre nos amis ; ſi nous devons entretenir & perpétuer chez eux l'eſclavage & la pauvreté ; ſi le fanatiſme peut encore renouveller ces odieuſes croiſades que la philoſophie a vouées

trop tard à l'indignation de tous les ſiecles; ſi l'Afrique enfin alloit devenir le théâtre de notre barbarie, comme l'Aſie & l'Amérique l'ont été, le ſont encore : tombe dans un éternel oubli le projet que le cœur vient de nous dicter ici pour le bien de nos ſemblables! Reſtons dans nos ports. Il eſt indifférent que ce ſoient les Chrétiens ou les Muſulmans qui ſouffrent. Il n'y a que l'homme qui ſoit digne d'intéreſſer l'homme.

Eſpere-t-on accoutumer les Afriquains au commerce par les voies lentes & douces des traités qu'il faut renouveller ſouvent, quand on eſt obligé de les acheter chaque fois. Pour être aſſuré du contraire, il ſuffit de jetter un coup d'œil ſur la ſituation actuelle des Européens avec ces peuples.

Les François n'ont jamais négocié avec Maroc, avec lequel ils ont toujours été dans un état de guerre; & les Anglois, les Hollandois, les Suédois, rebutés par des avanies multipliées, ne s'y montrent que par intervalles. Preſque toutes les affaires ſont entre les mains du Dannemarck qui les a remiſes à une compagnie formée par cinq cens actions de cinq cens écus chacune. Sa création eſt de 1755, & ſa durée doit être de quarante ans. Elle porte des draps d'Angleterre, des étoffes d'argent & de ſoie, quelques toiles, des planches, du fer, du gaudron, du ſouffre; & elle tire du cuivre, des gommes, des laines, de la cire, & des cuirs. C'eſt à Salé, à Tetuan, à Mogador, à Safy, à Sainte-Croix que ſe font ces échanges. On jugera de l'étendue de ce commerce par le produit des douanes qui eſt affermé cinquante & un mille piaſtres.

Celui d'Alger eſt moins conſidérable. Les Anglois, les François, & les Juifs de Livourne, le

ſont en concurrence. Les deux premieres nations envoient par leurs vaiſſeaux, & la derniere ſous pavillon neutre, des draps, des épiceries, du papier, des clincailleries, du caffé, du ſucre, des toiles, de l'alun, de l'indigo, de la cochenille; & reçoivent en payement des laines, de la cire, des plumes, des cuirs, des huiles, pluſieurs marchandiſes provenant des priſes. Les retours, quoique d'un quart plus forts que les expéditions, ne paſſent pas annuellement un million de livres. La moitié eſt pour la France; & ſes rivaux ſe partagent à peu près le reſte.

Indépendamment de ce commerce qui appartient tout entier à la capitale, il ſe fait quelques affaires à la Caille, à Bonne & à Collou trois autres ports de la république. On auroit vu ce commerce s'étendre & s'améliorer, s'il n'avoit pas été ſoumis au monopole & à un monopole étranger. D'anciennes ſtipulations qui ont été aſſez communément obſervées, ont livré cette vaſte côte à une compagnie excluſive établie à Marſeille. Ses fonds ſont de douze cens mille francs, & ſon commerce annuel qui peut monter à huit ou neuf cens mille, occupe trente ou quarante bâtimens. Elle fait ſes achats de grain, de laine, de corail & de cuirs avec de l'argent. On peut prédire que ſes opérations diminueront à meſure que l'exportation du bled actuellement permiſe en France, rendra l'approviſionnement de la Province plus facile.

Tunis peut recevoir pour deux millions de marchandiſes étrangeres, & vendre des ſiennes pour deux millions cinq cens mille livres. Les François entrent pour les deux tiers dans ces opérations, & les Toſcans pour le reſte. La baſe en eſt à peu près la même que celle de toutes les combinai-

ſons qui ſe font dans tous les autres états Barbareſques.

Les affaires qui ſe traitent à Tripoli ſont les plus bornées. Le pays eſt ſi miſérable qu'on n'y peut porter que quelques clincailleries de peu de valeur. Ce qu'on en tire de laine, de ſené, de cendres, de cire & de légumes, n'eſt d'aucune conſidération. Mais ſi cette côte n'eſt guere profitable au commerce par l'eſpece qu'elle y fournit, & ſi elle lui eſt nuiſible par les pirateries dont elle l'infeſte, la côte occidentale de l'Afrique dédommage de ces pertes par l'utilité dont elle eſt aux colonies de l'Amérique.

La côte de cette contrée immenſe s'étend depuis le détroit de Gibraltar juſqu'au cap de Bonne-eſpérance. Tous les habitans en ſont noirs. La cauſe de cette couleur a enfanté bien des ſyſtêmes. La théologie qui a voulu s'emparer de l'eſprit humain par l'opinion, au lieu d'expliquer les choſes inconnues par les connues en ſuivant la marche naturelle de la raiſon, a ſoumis la théorie de la nature à celle de la ſuperſtition. Prenant l'homme dans l'enfance, elle a profité de ſes premieres frayeurs pour lui en inſpirer d'éternelles; & dès qu'une fois elle s'eſt fait écouter, elle lui a fermé les yeux & les oreilles ſur ce qui pouvoit l'inſtruire & l'éclairer. La philoſophie s'éleve aux cauſes par les effets; la théologie a forgé la cauſe pour interpréter les effets. C'eſt ainſi qu'elle a tout dénaturé : géographie, aſtronomie, phyſique, hiſtoire : tout a changé de face & de forme en ſes mains. Les merveilles de la nature ont été des prodiges ſurnaturels, & ſes variétés des miracles faits exprès. Après avoir rendu tous les hommes coupables & malheureux par la faute d'un

ſeul, les théologiens ont fait une race d'hommes noirs pour le fratricide d'un fils de ce premier homme. De ce Caïn ſont deſcendus les negres. Si leur pere étoit aſſaſſin, il faut convenir que ſon crime eſt cruellement expié par ſes enfans ; & que les deſcendans du pacifique Abel ont bien vengé le ſang innocent de leur pere. Grand Dieu, quelle rage, quelles atrocités, quelles abominations, quelles extravagances on accumule ſur ton être juſte, bon, ſage & ſaint! Ce ne ſont pas les démons qui blaſphément ton nom; ce ſont plutôt les hommes qui oſent ſe dire tes miniſtres. Prête-leur ta lumiere pour leur faire connoître que les negres ſont des êtres peut-être maltraités de la nature, & non maudits de ta juſtice.

Mais tiennent-ils leur couleur du climat qu'ils habitent? Des philoſophes, des naturaliſtes célebres le penſent. Il n'exiſte des negres, dit-on, que dans les pays les plus chauds. Leur couleur devient plus foncée, à meſure qu'ils approchent de l'équateur. Elle s'adoucit ou s'éclaircit aux extrêmités de la zone torride. Toute l'eſpece humaine en général blanchit à la neige, & ſe hâle au ſoleil. On voit les nuances du blanc au noir & celles du noir au blanc, marquées, pour ainſi dire, par les degrés paralleles qui coupent la terre de l'équateur aux deux poles. Si les zones imaginées par les inventeurs de la ſphere étoient repréſentées avec de vraies ceintures, on verroit le noir d'ébene ſe dégrader inſenſiblement à droite & à gauche juſqu'aux deux tropiques; dejà le brun pâlir & s'éclaircir juſqu'aux cercles polaires, par des nuances de blancheur toujours plus éclatantes. Mais il eſt ſingulier que la nature qui a répandu l'émail des plus belles couleurs ſur le poil

& la plume des animaux, ſur les végétaux & les métaux, ait laiſſé proprement l'homme ſans couleur ; puiſque le noir & le blanc ne ſont, l'un que la génération, & l'autre que l'extinction des couleurs.

Quelle que ſoit la cauſe primitive & radicale des variétés du coloris dans l'eſpece humaine, on convient que la couleur du teint & de la peau, vient d'une ſubſtance gélatineuſe qui ſe trouve entre l'épiderme & la peau. Cette ſubſtance eſt noirâtre dans les negres, brune dans les peuples olivâtres ou baſanés, blanche dans les Européens, parſemée de taches rougeâtres chez les peuples extrêmement blonds ou roux.

L'anatomie a découvert dans les negres, la ſubſtance du cerveau noirâtre, la glande pinéale comme toute noire, & le ſang d'un rouge plus foncé que dans les blancs. Leur peau eſt toujours plus échauffée, & leur pouls plus vif. Auſſi la crainte & l'amour ſont-ils exceſſifs chez ce peuple ; & c'eſt ce qui le rend plus efféminé, plus pareſſeux, plus foible, & malheureuſement plus propre à l'eſclavage. D'ailleurs ſes facultés intellectuelles étant preſque épuiſées par les prodigalités de l'amour phyſique, il n'a ni mémoire ni intelligence, pour ſuppléer par la ruſe à la force qui lui manque. Leur poil, dit-on, eſt friſé, parce qu'ayant à traverſer un rezeau d'une ſubſtance plus tenace & plus épaiſſe, il s'entortille & ne peut s'allonger. La ſueur des negres répand une odeur forte & déſagréable, parce qu'elle eſt empreinte de cette graiſſe épaiſſe & rance qui ſéjourne long-temps & ſuinte lentement entre l'épiderme & la peau. Cette ſubſtance eſt ſi ſenſible, qu'on y diſtingue au microſcope un ſédiment formé en petits grains noirâtres. Auſſi la tranſpira-

tion d'un negre, quand elle eſt abondante, noircit-elle le linge blanc dont il s'eſſuie. Un des inconvéniens de cette couleur noire, image de la nuit qui confond tous les objets, c'eſt que les negres ont été obligés pour être reconnus de loin, de ſe ciſeler, de ſe marqueter la peau de différentes couleurs. Cet uſage eſt commun ſur-tout parmi les tribus errantes de cette race. Cependant, comme on le voit établi chez les peuples ſauvages de la Tartarie & du Canada, l'on peut douter s'il n'appartient pas plutôt à leur genre de vie vagabond & diſperſé, qu'à la couleur du teint.

Enfin l'anatomie a trouvé l'origine de la noirceur des negres dans les germes de la génération. Il n'en faut pas davantage, ce ſemble, pour prouver que les negres ſont une eſpece particuliere d'hommes. Car ſi quelque choſe différencie les eſpeces, ou les claſſes dans chaque eſpece, c'eſt aſſurément la différence des ſpermes. C'eſt donc ſans fondement qu'on attribue au climat la couleur des negres, puiſqu'en Afrique ſous les mêmes paralleles, la côte orientale n'a point de negres, ou qu'elle produit des blancs; puiſque dans toute l'Amérique, le ſoleil & le ſol n'ont point fait éclore de negres.

Quand on conviendroit que la côte occidentale de l'Afrique eſt le pays le plus brûlant de tout le globe, il s'enſuivroit uniquement qu'il y a des climats qui ne ſont propres qu'à certaines eſpeces, ou des eſpeces affectionnées à certains climats; mais non que la différence des climats change la même eſpece du blanc au noir. Le ſoleil ne va point juſqu'à altérer & modifier les germes de la reproduction. Les blancs ne deviennent point negres en Afrique, ni les negres ne

deviennent blancs en Amérique. L'union ſexuelle de ces deux eſpeces produit des métis qui participent également de la couleur, des traits, du caractere de l'une & de l'autre. Si l'homme étoit originairement blanc, il faudroit ſuppoſer qu'ayant été créé plus près des zones glaciales que de la zone torride, il a peuplé la terre ſucceſſivement des poles à l'équateur; tandis qu'au contraire la fécondité du globe entre les tropiques fait préſumer qu'elle s'eſt peuplée de l'équateur aux poles.

Le climat habité par les negres, n'offre des variations ſenſibles que celles dont les ſables ou les marais peuvent être la cauſe. A la chaleur preſqu'inſupportable du jour ſuccedent des nuits très-fraîches; avec cette différence, qu'elles le ſont moins dans la ſaiſon des pluies que dans le temps de la ſéchereſſe. La roſée moins abondante ſous un ciel nébuleux que dans un horiſon ſerein, eſt ſans doute la cauſe de cette ſingularité.

Depuis les frontieres de l'empire de Maroc juſqu'au Senegal, la terre eſt tout-à-fait ſtérile. Quelques Arabes deſcendus de ceux qui conquirent la Barbarie, quelques maures, anciens habitans du pays, errent miſérablement dans des ſables brûlans & arides qui vont ſe perdre dans les vaſtes ſolitudes du Sahara.

Les bords du Niger, de la Gambie, de Sierra-leona, ceux des rivieres moins conſidérables qui coulent dans le long eſpace qui ſépare ces principaux fleuves, ſont d'une abondance extrême. Le mays, ainſi que tous les fruits naturels à l'Amérique y croiſſent ſans beaucoup de ſoin; & l'éducation des troupeaux fait preſque l'unique occupation des habitans. Ils ſe nourriſſent par goût du lait de jument, & voyagent peu, parce que nul beſoin ne les fait ſortir de leur patrie.

Ceux du Cap de Monte enveloppés de tous côtés par des ſables, forment une nation entierement iſolée du reſte de l'Afrique. C'eſt dans le riz de leurs marais que conſiſte toute leur nourriture, & leur unique production. Ils en vendent aux Européens une petite quantité qui leur eſt payée avec de l'eau-de-vie & des clincailleries.

Depuis le Cap de Palme juſqu'à la riviere de Volte, les habitans ſont marchands & cultivateurs. Ils ſont cultivateurs, parce que leur terre, quoique pierreuſe, paye largement les peines & les avances néceſſaires pour la défricher. Ils ſont marchands, parce qu'ils ont derriere eux des nations qui leur fourniſſent de l'or, du cuivre, de l'ivoire, des eſclaves, & que rien ne s'oppoſe à une communication ſuivie entre les peuples des terres & ceux de la côte. C'eſt la ſeule contrée de l'Afrique, où dans un long eſpace, on ne ſoit arrêté, ni par de vaſtes déſerts, ni par des rivieres profondes ; & où l'on trouve de l'eau & des ſubſiſtances.

Entre la riviere de Volte & celle de Calbary, la côte eſt platte, fertile, bien peuplée, bien cultivée. Il n'en eſt pas ainſi du pays qui s'étend depuis le Calbary juſqu'au Gabon. Preſqu'entiérement couvert d'épaiſſes forêts, produiſant peu de fruits ſans grains d'aucune eſpece, il eſt plus habité par des bêtes féroces que par des hommes. Quoique les pluies y ſoient abondantes, comme elles doivent l'être ſous l'équateur, la terre eſt ſi ſablonneuſe, qu'un inſtant après qu'elles ſont tombées, il ne reſte aucune trace d'humidité.

Au ſud de la ligne & juſqu'au Zaire, la

côte offre un aſpect riant. Baſſe dans ſa naiſſance, elle étale, en s'élevant par une croupe inſenſible, des champs cultivés, mêlés de bois toujours verds & des prairies couvertes de palmiers.

Du Zaire au Coanza, & plus loin encore la côte eſt ordinairement haute & eſcarpée. On trouve dans l'intérieur une plaine en montagne, dont le ſol eſt compoſé d'un gros ſable fertile.

Un peu au delà du Coanza, commence un pays ſtérile qui a plus de deux cens lieues d'étendue, & qui ſe termine aux Hottentots. Dans ce long eſpace, on ne connoît d'habitans que les Cimbebas, avec leſquels on n'a aucune communication.

Les variétés qu'on obſerve dans les rives de l'Afrique occidentale, n'empêchent pas qu'elles ne jouiſſent toutes d'un avantage bien rare, peut-être unique. Nulle part ſur cette côte immenſe, on ne voit de ces rochers affreux, dont l'aſpect repouſſe le navigateur & le détermine à s'éloigner. Par-tout la mer eſt tranquille, le vent régulier, l'ancrage sûr. Par-tout on trouve des ports excellens où l'on peut ſe livrer ſans inquiétude au travail qu'exige le radoub des plus grands vaiſſeaux.

Les vents & les courans ont à peu près la même direction, pendant ſix mois de l'année, depuis avril juſqu'en novembre. Au ſud de la ligne, le vent regne ſud-eſt, & la direction des courans eſt vers le nord : au nord de la ligne, le vent regne à l'eſt, & la direction des courans eſt vers le nord-eſt. Dans les ſix autres mois, les orages changent par intervalles la direction du vent ; mais il ne ſouffle plus avec la même force :

le reſſort de l'air ſemble s'être relâché. La cauſe de ce changement paroît influer ſur la direction des courans ; au nord de la ligne, ils vont au ſud-oueſt ; au delà de la ligne, ils vont au ſud.

On ne peut former que des conjectures vagues ſur tout ce qui regarde l'intérieur de l'Afrique ; mais il eſt bien connu que ſur toute la côte, le gouvernement eſt arbitraire. Que le deſpote ſoit appellé au trône par les droits de ſa naiſſance, ou qu'il le ſoit par élection, les peuples n'ont d'autre loi que ſa volonté.

Mais ce qu'on peut trouver ſingulier en Europe, où le grand nombre des monarchies héréditaires s'oppoſe à la tranquillité des gouvernemens électifs & à la proſpérité de tous les états libres ; c'eſt qu'en Afrique, les contrées où il y a le moins de révolutions, ſont celles qui ont conſervé le droit de choiſir leurs chefs. Pour l'ordinaire, c'eſt un vieillard dont la ſageſſe eſt généralement connue. La maniere dont ſe fait ce choix eſt ſimple, mais ne peut convenir qu'à de très-petits états. Le peuple ſe rend à ſon gré dans trois jours chez le citoyen qui lui paroît le plus propre au commandement. Si les voix ſe trouvent partagées, celui qui en a réuni un plus grand nombre, nomme le quatrieme jour un de ceux qui ont eu moins de voix que lui. Tout homme libre a droit de ſuffrage. Il y a même quelques tribus où les femmes jouiſſent de ce privilege.

Telle eſt, à l'exception des royaumes héréditaires de Benin & de Juda, la formation de cette foule de petits états qui ſont au nord de la ligne. Au ſud on trouve le Mayombé & le

Quilingo, dont les chefs ſont pris parmi les miniſtres de la religion ; les empires de Loango & de Congo, où la couronne ſe perpétue dans la ligne maſculine du côté des femmes : c'eſt-à-dire, que le premier fils de la ſœur ainée du roi hérite du trône devenu vacant. Ces peuples croient qu'un enfant eſt bien plus sûrement le fils de ſa mere que de l'homme qu'elle a épouſé : ils s'en rapportent plus au moment de la parturition qu'ils voient, qu'à celui de la conception qu'ils ne voient pas.

Ces nations vivent dans une ignorance entiere de cet art ſi révéré parmi nous ſous le nom de politique. Cependant, ils ne laiſſent pas d'en obſerver les formalités & certaines bienſéances. L'uſage des ambaſſades leur eſt familier. C'eſt ou pour ſolliciter des ſecours contre un ennemi puiſſant, ou pour réclamer une médiation dans les différens, ou pour faire compliment ſur des ſuccès, ſur une naiſſance, ſur une pluie après une grande ſéchereſſe. L'envoyé ne doit jamais s'arrêter plus d'un jour au terme de ſa miſſion, ni voyager pendant la nuit dans les états d'un prince étranger. Il marche précédé d'un tambour qui annonce au loin ſon caractere, & accompagné de cinq ou ſix de ſes amis. Dans les lieux où il s'arrête pour prendre du repos, il eſt reçu avec reſpect ; mais il n'en peut partir avant le lever du ſoleil, & ſans que ſon hôte ait aſſemblé quelques perſonnes qui puiſſent témoigner qu'il ne lui eſt arrivé aucun accident. Au reſte, on ne connoît aucune de ces négociations qui ait un objet un peu compliqué. Jamais on ne ſtipule rien pour le paſſé ; jamais rien pour l'avenir : tout eſt pour

le

le préſent. D'où l'on peut conclure que ces nations ne peuvent avoir aucun rapport ſuivi avec les autres parties du globe.

La guerre n'eſt pas plus combinée que la politique. Nul gouvernement n'a des troupes à ſa ſolde. L'état militaire eſt l'état de tout homme libre. Tous prennent les armes pour couvrir leurs frontieres, ou pour aller chercher du butin. Les généraux ſont choiſis par les ſoldats & confirmés par le prince. L'armée marche ; & le plus ſouvent, les hoſtilités commencées le matin, ſont terminées le ſoir. Son incurſion du moins n'eſt jamais longue ; parce que n'ayant point de magaſins, le défaut de ſubſiſtance l'oblige de ſe retirer. Ce ſeroit un grand malheur pour ces peuples qu'on leur enſeignât l'art de tenir la campagne quinze jours de ſuite.

Le deſir de s'agrandir donne rarement naiſſance aux troubles qui déchirent aſſez ſouvent ces contrées. Une inſulte faite dans une cérémonie, un vol furtif ou violent, le rapt d'une fille : voilà les ſujets ordinaires de la guerre. Dès le lendemain d'une bataille, le rachat des priſonniers ſe fait de part & d'autre. On les échange avec des marchandiſes, ou avec des eſclaves. Jamais on ne cede aucune portion du territoire : il appartient tout entier à la commune dont le chef fixe l'étendue que chacun doit cultiver, & dont il doit recueillir les fruits.

Cette maniere de terminer les différens, n'eſt pas ſeulement celle des petits états qui ont des chefs trop ſages pour chercher à s'agrandir, trop âgés pour ne pas aimer la paix. Les grands empires ſont réduits à s'y conformer avec des voiſins plus foibles qu'eux. Le deſpote n'a jamais de milice ſur pied ; & quoiqu'il diſpoſe à ſon

gré de la vie des gouverneurs de ſes provinces, il ne leur preſcrit aucun principe d'adminiſtration. Ce ſont de petits ſouverains qui, dans la crainte d'être ſoupçonnés d'ambition & punis de mort, vivent en bonne intelligence avec les peuplades électives qui les environnent. L'harmonie entre les puiſſances conſidérables & les autres états ſubſiſte par le pouvoir immenſe que le prince a ſur ſes ſujets, & par l'impoſſibilité où il eſt de s'en ſervir comme il le voudroit. Sa volonté n'eſt qu'un trait qui ne peut frapper qu'un coup & qu'une tête à la fois. Sa force n'eſt point en maſſe, pour agir ſur des maſſes. Il peut bien ordonner la mort de ſon lieutenant, & toute la province l'étranglera à ſon commandement ; mais s'il ordonnoit la mort de tous les habitans de la province, perſonne ne voudroit exécuter cet ordre, & ſa volonté ne ſuffiroit pas pour armer une autre province contre celle-là. Il peut tout contre chacun en particulier ; mais il ne peut rien contre tous enſemble.

Une autre raiſon qui empêche l'aſſerviſſement des petits états par les grands, c'eſt que ces peuples n'attachent aucune idée à la gloire des conquêtes. Le ſeul homme qui en ait paru touché, étoit un courtier d'eſclaves qui dès ſon enfance avoit fréquenté les vaiſſeaux Européens, & qui dans un âge plus mûr, fit un voyage en Portugal. Ce qu'il voyoit, ce qu'il entendoit dire, enflamma ſon imagination, & lui apprit qu'on ſe faiſoit ſouvent un grand nom, en occaſionnant de grands malheurs. De retour dans ſa patrie, il ſe ſentit humilié d'obéir à des gens moins éclairés que lui. Ses intrigues l'éleverent à la dignité de chef des Aka-

nis, & il vint à bout de les armer contre leurs voiſins. Rien ne put réſiſter à ſa valeur, & ſa domination s'étendit ſur plus de cent lieues de côtes dont Anamabou étoit le centre. Il mourut. Perſonne n'oſa lui ſuccéder ; & tous les reſſorts de ſon autorité ſe relâchant à la fois, chaque choſe reprit ſa place.

La religion chrétienne & la religion mahométane ſemblent tenir par les deux bouts la partie de l'Afrique Occidentale fréquentée par les Européens. Les Muſulmans de la Barbarie ont porté leurs dogmes aux peuples du Cap-verd qui eux-mêmes les ont étendus plus loin. A meſure que ces dogmes ſe ſont éloignés de leur ſource, ils ſe ſont ſi fort altérés, que chaque royaume, chaque village, chaque famille en a de différens. Sans la circonciſion qui eſt d'un uſage général, à peine ſoupçonneroit-on les peuples de profeſſer le même culte. Il ne s'eſt tout-à-fait arrêté qu'au Cap de Monte dont les habitans n'ont point de communication avec leurs voiſins.

Ce que les Arabes avoient fait au nord de la ligne pour l'alcoran, les Portugais le firent dans la ſuite au ſud pour l'évangile. Ils établirent ſon empire vers la fin du quinzieme ſiecle, depuis le pays de Benguela juſqu'au Zaire. Un culte qui préſentoit des moyens sûrs & faciles pour l'expiation de tous les crimes, ſe trouva du goût des nations qui avoient une religion moins conſolante. S'il fut proſcrit depuis dans pluſieurs états, ce furent les violences de ces promoteurs qui lui attirerent cette diſgrace. On l'a même tout-à-fait défiguré dans les contrées où il s'eſt maintenu. Quelques pratiques minutieuſes ſont tout ce qui en reſte.

Les côtes placées au centre ont conſervé des ſuperſtitions locales, dont l'origine doit être fort ancienne. Elles conſiſtent dans le culte de cette foule innombrable de divinités ou de fétiches que chacun ſe fait à ſa mode & pour ſon uſage ; dans la foi aux augures, aux épreuves du feu & de l'eau bouillante, à la vertu des gris-gris. Il y a des ſuperſtitions plus dangereuſes ; & c'eſt la confiance aveugle qu'on a dans les prêtres qui en ſont les miniſtres & les propagateurs ; ils ont le dépôt des traditions nationales, ils ſe mêlent de divination. Le commerce qu'ils ſont ſuppoſés avoir avec l'eſprit malfaiſant, les fait regarder comme les arbitres de la ſtérilité, de la fertilité des campagnes : à ce titre on leur offre toujours les premiers fruits. Toutes les autres erreurs dirigent l'homme vers une fin ſociale, & tendent à le rendre plus doux & plus paiſible.

Les différentes religions répandues en Afrique, n'en ont pas changé la maniere de vivre, parce que l'influence du climat eſt ſi forte, qu'elle ne laiſſe point d'empire aux opinions ſur les mœurs. Les maiſons y ſont toujours conſtruites de branches de palmier, tout au plus de terre & couvertes de paille, d'oſier ou de roſeau. Il n'y a pas d'autres meubles que des paniers, des pots de terre, des nattes qui ſervent de lit, & des calebaſſes avec leſquelles on fait tous les uſtenſiles. Une ceinture qui couvre les reins tient lieu de tout vêtement. On ſe nourrit de gibier, de poiſſon, de fruits, de riz ou de pain de mays mal cuit. Le vin de palmier ſert de boiſſon. Les arts ſont inconnus. Tous les travaux ſe réduiſent à quelques occupations champêtres. Il n'y a guere de culti-

vée que la centieme partie du pays; & encore l'eſt-elle miſérablement, ou par des gens pauvres ou par des eſclaves à qui leur pareſſe & leur état font abhorrer le travail.

Il y a moins d'uniformité dans les mœurs que dans les beſoins. Sur les bords du Niger, les femmes ſont preſque toutes belles, ſi ce n'eſt pas la couleur, mais la juſteſſe des proportions qui fait la beauté. Modeſtes, tendres & fideles, un air d'innocence regne dans leurs regards, & leur langage ſe ſent de leur timidité. Les noms de Zilia, de Calipſo, de Fanni, de Zamé, qu'elles paroiſſent tenir de la volupté même, ſe prononcent avec une inflexion de voix, dont nos organes ne ſauroient rendre la moleſſe & la douceur. Les hommes ont la taille avantageuſe, la peau d'un noir d'ébene, les traits, la phiſionomie agréables. L'habitude de dompter les chevaux & de faire la guerre aux bêtes féroces, leur donne une contenance noble. Hardis dans le danger, ils ſupportent difficilement un outrage; mais l'exemple des animaux qu'ils ont élevés, leur inſpire une reconnoiſſance ſans bornes, pour un maître qui les traite bien. On ne connoît point de domeſtiques plus attentifs, plus ſobres, & d'un attachement qui tienne plus de la paſſion; mais ils ne ſont pas bons cultivateurs. Leur corps n'eſt pas accoutumé à ſe courber, & à s'incliner vers la terre pour la défricher.

La couleur de la peau des Africains dégénere en allant vers l'eſt. Les peuples y ont la plupart un corps robuſte, mais raccourci; un air de force exprimé par des muſcles roides; les traits du viſage écartés & ſans phiſionomie. Les figures qu'ils s'impriment ſur le front, ſur

les joues, ajoutent encore à cette laideur naturelle. Un ſol ingrat qui ſe refuſe même au travail, leur a fait une néceſſité de la pêche, quoique la mer preſque impraticable par une barre qui regne le long de la côte, ſemblât les en détourner. Rebutés en quelque ſorte par ces deux élémens, ils ont cherché des ſecours chez des nations voiſines plus favoriſées de la nature; ils en ont tiré leur ſubſiſtance, en leur vendant du ſel. Leur eſprit de négoce s'eſt étendu depuis l'arrivée des Européens; parce que chez tous les hommes, les idées ſe développent en raiſon des choſes; & qu'il y a plus de combinaiſons à faire, pour échanger un eſclave contre pluſieurs ſortes de marchandiſes, que pour vendre une meſure de ſel. Du reſte, propres pour tous les travaux où il ne faut que de la force, ils ſont ineptes pour le ſervice intérieur de la domeſticité. Cet état eſt contraire aux habitudes de leur éducation, qui les paye en détail de chacune de leurs actions. La réciprocité d'un travail & d'un payement journalier, eſt peut-être un des meilleurs alimens de l'induſtrie chez tous les hommes; les femmes de ces negres marchands, partagent tous leurs travaux, excepté la pêche. Elles n'ont, ni l'aménité, ni la retenue, ni la diſcrétion, ni la beauté des femmes du Niger; & quoiqu'auſſi chaſtes, elles paroiſſent avoir moins de ſentiment. En comparant les deux nations, on ſeroit tenté de croire que l'une eſt le bas peuple d'une ville policée, & que l'autre a reçu une éducation diſtinguée. On apperçoit dans leur langage l'expreſſion de leur caractere. Les accens de l'une ſont d'une douceur extrême; ceux de l'autre ſont durs & ſecs comme ſon terroir.

La vivacité y reſſemble à la colere juſques dans le plaiſir.

Au-delà de la riviere de Volte, dans le Benin, & dans les autres pays connus ſous le nom général de la côte d'or, les peuples ont la peau unie & d'un noir ſombre, les dents belles, la taille moyenne mais aſſez bien priſe, la contenance timide. Leur phiſionomie, quoiqu'aſſez agréable, le ſeroit beaucoup davantage ſans l'uſage où ſont les femmes de ſe cicatriſer le viſage, & les hommes d'ajouter à cette manie, celle de ſe brûler le front. Une métempſicoſe qui leur eſt particuliere, fait la baſe de leur croyance : ils penſent que dans quelque lieu qu'ils aillent ou qu'on les tranſporte, ils doivent après leur mort, ſoit qu'ils ſe la donnent ou qu'ils l'attendent, revenir chez eux. Cette conviction fait leur bonheur, parce qu'ils regardent leur patrie comme le plus délicieux ſéjour de l'univers. Une erreur ſi douce ſert à les rendre humains. Les étrangers qui ſe fixent dans ce climat, y ſont traités avec des égards portés juſqu'au reſpect, dans la perſuaſion où l'on eſt qu'ils viennent y recevoir la récompenſe de leurs bonnes mœurs. Ce peuple a une diſpoſition à la gayeté qu'on ne remarque pas dans les nations voiſines, du goût pour le travail, la conception aiſée, un jugement sûr, une équité que les circonſtances altérent rarement, & une grande facilité à ſe façonner aux manieres étrangeres. Il tient davantage aux coutumes de ſon commerce, lors même qu'elles ne lui ſont pas favorables. La méthode de négocier avec lui, fut long-temps ce qu'elle avoit été d'abord. Le premier vaiſſeau qui arrivoit conſommoit ſa traite, avant qu'un autre put commencer la ſienne.

Chacun avoit ſon tour. Le prix établi pour l'un, étoit le prix de tous. Ce n'eſt que depuis peu que cette nation s'eſt déterminée à profiter des avantages que lui offroit la concurrence des nations Européennes qui fréquentoient ſes ports.

Les peuples ſitués entre la ligne & le Zaire ont tous une grande reſſemblance. Ils ſont bien faits. Leur conſtitution eſt moins robuſte que celle des habitans du nord de l'équateur ; & quoiqu'il y ait quelques marques ſur leur viſage, on n'y apperçoit jamais de ces cicatrices qui choquent au premier coup d'œil. Leur nourriture eſt ſimple, & leur vie frugale. Ils aiment le repos, & ne travaillent jamais au-delà de leurs forces. Leurs fêtes ſont accompagnées de jeux militaires qui retracent l'idée de nos anciens tournois ; avec cette différence qu'en Europe ils étoient l'exercice des nations guerrieres, & qu'en Afrique ils ſont l'amuſement d'un peuple timide. Les femmes ne partagent point ces plaiſirs publics. Réunies dans quelques maiſons, elles paſſent myſtérieuſement la journée, ſans qu'aucun homme puiſſe être admis dans leur ſociété. La jalouſie des rangs eſt la plus forte paſſion de ces peuples naturellement paiſibles. Tout eſt étiquette, & à la cour des princes, & dans les conditions privées. Au moindre événement, on vole chez ſes amis, ou pour les féliciter, ou pour s'affliger avec eux. Un mariage eſt le ſujet de trois mois de viſites. Les obſeques d'un homme de crédit durent quelquefois deux ans. Les gens qui tenoient à lui par quelque lien, promenent ſes triſtes reſtes dans pluſieurs provinces. La troupe groſſit dans la marche ; & perſonne ne ſe retire qu'on n'ait

dépoſé le cadavre dans le tombeau, avec les démonſtrations de la douleur la plus exceſſive. Un goût ſi décidé pour les cérémonies, s'eſt trouvé favorable à la ſuperſtition qui eſt devenue à ſon tour la ſource d'une indolence exceſſive. Dans ces contrées, la terre aſſez fertile pour n'avoir pas beſoin d'un grand travail, n'eſt cultivée que par des femmes, que la ſervitude ou l'indigence condamnent à ces labeurs. Les eſclaves mâles ou les hommes libres mais pauvres, s'occupent de la chaſſe & de la pêche, ou ſont occupés à groſſir le cortege des gens en place. Il y a en général dans cette nation moins d'égalité entre les deux ſexes, qu'on n'en trouve chez ſes voiſins. La naiſſance & le rang y donnent à quelques femmes le droit de ſe choiſir un mari qu'elles tiennent dans une ſujettion extrême. Elles ont même le droit, quand elles en ſont mécontentes, de le réduire à l'eſclavage; & l'on doit imaginer qu'elles uſent volontiers de ce privilege, humiliant pour les deux ſexes. Car, qu'eſt-ce qu'un homme, dont une femme peut faire ſon eſclave? Il n'eſt bon ni pour elle, ni pour lui.

Du Zaire à la riviere de Coanza, on retrouve bien les anciennes mœurs, mais on y remarque un mélange confus de pratiques Européennes qui ne ſe voit pas ailleurs. Il eſt naturel de penſer que les Portugais, qui ont de grands établiſſemens dans cette contrée & qui ont voulu y introduire le chriſtianiſme, ſe ſont plus communiqués que ne l'ont fait les autres nations, qui ayant de ſimples comptoirs au nord de la ligne, ne ſe ſont occupés que de leur commerce.

Le lecteur n'a pas beſoin d'être averti que

tout ce qu'on vient de dire des peuples de Guinée, ne doit s'entendre rigoureuſement que de cette claſſe d'hommes qui, dans tous les pays, décide du caractere d'une nation. Des ordres inférieurs, les eſclaves s'éloignent de cette reſſemblance, à proportion qu'ils ſont avilis ou dégradés par leurs occupations ou par leur état. Cependant les obſervateurs les plus pénétrans ont remarqué, qu'il n'y avoit pas entre ces peuples & les conditions qui les partagent, des variétés auſſi marquées que nous en trouvons dans les états ſitués entre l'Elbe & le Tibre, qui forment à peu près la même étendue de côté que le Niger & le Coanza. Plus les hommes s'éloignent de la nature, moins ils doivent ſe reſſembler. La multiplicité des inſtitutions civiles & politiques, jettent néceſſairement dans le caractere moral & dans les habitudes phyſiques des nuances inconnues dans les ſociétés moins compliquées : d'ailleurs la nature plus impérieuſe ſous la zone torride que ſous les zones tempérées, laiſſe moins d'action aux influences morales : les hommes s'y reſſemblent davantage, parce qu'ils tiennent tout d'elle ; & preſque rien de l'art. En Europe, un commerce étendu & diverſifié, variant & multipliant les jouiſſances, les fortunes & les conditions, ajoute encore aux différences que le climat, les loix & les préjugés ont établies chez des peuples actifs & laborieux.

En Guinée, le commerce n'a jamais pu faire une grande révolution dans les mœurs. Il ſe bornoit autrefois à quelques échanges de ſel & de poiſſon ſeché, que les nations éloignées de la côte conſommoient. Elles donnoient en retour des pieces d'étoffes faites d'un fil qui n'eſt autre

choſe qu'une ſubſtance ligneuſe; collée ſous l'écorce d'un arbre particulier à ces climats. L'air la durcit, & la rend propre à toute ſorte de tiſſure. On en fait des bonnets, des eſpeces d'écharpes, des tabliers pour la ceinture dont la forme varie ſelon la mode que chaque nation a adoptée. La couleur naturelle du fil eſt le gris lavé. La roſée qui blanchit nos lins lui donne une couleur de citron que les gens riches aiment. Il obtient le noir qui eſt à l'uſage du peuple, de ſa propre écorce infuſée ſimplement dans l'eau. La facilité qu'on a trouvé à lui faire prendre toutes les couleurs, a déterminé à en former différentes figures d'hommes, d'oiſeaux & de quadrupedes. Les étoffes ainſi ouvragées, ſervent à tapiſſer l'intérieur des appartemens, à couvrir des ſieges & à faire d'autres meubles.

Les premiers Européens qui fréquenterent les côtes occidentales de l'Afrique, donnerent une valeur à la cire, à l'ivoire, aux gommes qui n'en avoient point. Ils donnerent un prix à l'or, dont ils tiroient au plus trois mille marcs par an. Leur inquiete avarice qui n'a jamais été ſatisfaite de cette extraction, leur a fait imaginer à diverſes repriſes, des moyens ſans nombre pour l'augmenter. Ils ſe croient à la veille de réuſſir ; & voici comment.

Dans l'intérieur de l'Afrique, au douzieme & treizieme dégrés de latitude ſeptentrionale, eſt un pays aſſez étendu, connu ſous le nom de Bambouc. Il n'obéit point à un roi particulier; mais il eſt gouverné par des ſeigneurs de village, nommés Farims. Ces chefs héréditaires & indépendans les uns des autres, ſont tous obligés de concourir à la défenſe de l'état, lorſqu'il eſt attaqué

dans ſon entier, ou ſeulement dans quelqu'un de ſes membres.

Le territoire de cette république ariſtocratique eſt ſec & aride. Il n'y croît ni mays, ni riz, ni légumes. On y manque même de pailles & d'herbes aſſez longues pour couvrir les habitations. Les chaleurs inſupportables qu'on y éprouve, viennent en partie de ce qu'il eſt entouré de hautes montagnes qui empêchent les vents d'en rafraîchir l'air. Le climat n'eſt pas plus ſain qu'agréable : des vapeurs qui ſortent continuellement des entrailles d'un ſol rempli de minéraux, en rendent le ſéjour dangereux, ſur-tout pour des étrangers.

Ce qui a attiré quelque attention ſur un ſi mauvais pays, c'eſt ſon or. Il y eſt ſi commun, qu'on en trouve preſqu'indifféremment par-tout. Il ſuffit quelquefois pour en avoir, de racler la ſuperficie d'une terre argilleuſe, légere & mêlée de ſable. Lorſque la mine eſt très-riche, elle eſt fouillée à quelques pieds de profondeur & jamais plus loin, quoiqu'on ait remarqué qu'elle devenoit communément plus abondante à meſure qu'on creuſoit davantage. Les mineurs ſont trop pareſſeux pour ſuivre un travail qui devient toujours plus pénible, & trop ignorans pour remédier aux inconvéniens qu'il ne manqueroit pas d'entraîner. Leur négligence & leur ineptie ſont pouſſées ſi loin, qu'en lavant l'or pour le détacher de la terre, ils n'en conſervent que les plus groſſes parties : les plus légeres s'en vont avec l'eau qui s'écoule par un plan incliné.

Les habitans de Bambouc n'exploitent pas les mines, en tout temps, ni quand bon leur ſemble. Ils ſont obligés d'attendre que des beſoins

perſonnels ou publics aient déterminé les Farims à en accorder la permiſſion. Lorſqu'elle eſt publique, tous ceux auxquels il convient d'en profiter, ſe rendent au lieu déſigné. Le travail fini, l'on fait le partage. La moitié de l'or revient au ſeigneur, & le reſte eſt diſtribué entre les travailleurs par égales portions. Ceux qui veulent de l'or, dans un autre temps que celui de la fouille générale, en vont chercher dans le lit des rivieres, où il eſt commun.

Les François établis dans le Senegal entendirent parler long-temps des mines de Bambouc, ſans y ajouter beaucoup de foi. Lorſqu'ils en eurent conſtaté l'exiſtence, ils en deſirerent la poſſeſſion. La perte de la colonie a fait paſſer cette ambition à leur vainqueur. L'Angleterre s'occupe des moyens de faire couler dans ſon ſein de ſi grands tréſors, quoique la route pour y arriver par le Niger ſoit de plus de trois cens lieues. Sur la foi d'un voyageur moderne, on peut croire les poſſeſſions de Gorée, plus à portée de cette conquête, par la riviere de Salum qui avoit toujours été négligée pour des raiſons trop longues à développer, mais qu'on a reconnu, dans les derniers temps, propre à recevoir des bâtimens de trois cens tonneaux. Outre que ce chemin eſt plus court de moitié que l'autre, il eſt plus facile. Le Niger eſt dangereux à remonter. On n'y peut naviguer que dans le temps des inondations. Il faut faire une partie du voyage par terre, à cauſe des rochers qui barrent le cours de la riviere. Trois mois ſont à peine ſuffiſans pour ſurmonter ces difficultés; & dans un mois on peut arriver au même terme par le Salum qui ne préſente aucun de ces inconvéniens. Les deux fleuves conduiſent également, mais avec

la même inégalité d'obſtacles, à Galam, à Tombut, à Bambarras, moins riches en or que Bambouc, mais pourtant fort riches.

Quel des deux peuples rivaux qui arrive le premier aux mines, par l'une ou l'autre de ces voies, ſon ambition n'en ſera pas plus près d'être aſſouvie. Les habitans de Bambouc connoiſſent le prix de leur pays. Une longue expérience les a convaincus de la paſſion qu'ont tous les peuples pour leur métal, du deſir même qu'ils auroient de ſe rendre maîtres de la région qui le produit. Cette opinion leur a inſpiré une telle défiance, qu'ils ne permettent l'entrée de leurs provinces qu'à l'étranger qui leur apporte ce que la ſtérilité de leur ſol les oblige à recevoir d'ailleurs. On feroit difficilement arriver dans une contrée ſi éloignée de la mer des forces ſuffiſantes pour l'envahir: & les Européens périroient bientôt dans des ſables brûlans, mal-ſains & ſans ſubſiſtances. La ſéduction paroît la ſeule voie qui leur ſoit ouverte. Le moyen le plus efficace pour gagner cette nation, ſeroit de lui fournir les marchandiſes qu'elle tire des maures, de les lui livrer à meilleur marché, & de lui faire connoître de nouvelles jouiſſances. A ce prix les Bamboucs céderoient peut-être le droit d'exploiter leurs mines. En attendant cette révolution qui vraiſemblablement n'arrivera jamais, nous exerçons dans la Guinée une branche de commerce bien plus importante que tout l'or du monde: c'eſt celle des eſclaves.

La propriété que quelques hommes ont acquiſe ſur d'autres dans cette opulente & malheureuſe partie du monde, eſt d'une origine fort ancienne. Elle y eſt généralement établie, ſi l'on en excepte quelques petits cantons où la liberté

s'eſt retirée & cachée. Cependant nul propriétaire n'a droit de vendre un homme né dans l'état de ſervitude. Il peut diſpoſer ſeulement des eſclaves qu'il acquiert, ſoit à la guerre où tout priſonnier eſt eſclave à moins d'échange, ſoit à titre d'amende pour quelque tort qu'on lui aura fait, ſoit enfin qu'il les ait reçus en témoignage de reconnoiſſance. Cette loi qui ſemble être faite en faveur de l'eſclave né, pour le faire jouir de ſa famille & de ſon pays, eſt inſuffiſante, depuis que les Européens ont établi le luxe ſur les côtes d'Afrique. Elle ſe trouve éludée tous les jours, par les querelles concentrées que ſe font deux propriétaires, pour être condamnés tour à tour, l'un envers l'autre, en une amende qui ſe paye en eſclaves nés, & dont la diſpoſition devient libre par l'autoriſation de la même loi.

La corruption, contre ſon cours ordinaire, a gagné des particuliers aux ſouverains. Ils ont multiplié les guerres pour avoir des eſclaves, comme on les ſuſcite en Europe pour avoir des ſoldats. Ils ont établi l'uſage de punir par l'eſclavage, non-ſeulement ceux qui avoient attenté à la vie ou à la propriété des citoyens; mais ceux qui ſe trouvoient hors d'état de payer leurs dettes, mais ceux qui avoient trahi la foi conjugale. Cette peine eſt devenue avec le temps, celle des plus légeres fautes, après avoir été reſtrainte aux plus grands crimes. On n'a ceſſé d'accumuler les défenſes même des choſes indifférentes, pour accumuler les revenus des peines avec les tranſgreſſions. L'injuſtice n'a plus eu de bornes ni de barrieres. Dans un grand éloignement des côtes, il ſe trouve des chefs qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfans dans des

ſacs ; on met un baillon aux hommes & aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les raviſſeurs ſont arrêtés par une force ſupérieure, ils ſont conduits au ſouverain qui deſavoue toujours la commiſſion qu'il a donnée, & qui ſous prétexte de rendre la juſtice vend ſur le champ ſes agens aux vaiſſeaux avec leſquels il a traité.

Malgré ces odieuſes ruſes, les peuples de la côte ſe ſont vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faiſoient. Il leur eſt arrivé ce que doit éprouver toute nation, qui ne peut négocier qu'avec ſon numéraire. Les eſclaves ſont pour le commerce des Européens en Afrique, ce qu'eſt l'or dans le commerce que nous faiſons avec le nouveau monde. Les têtes de negres repréſentent le numéraire des états de la Guinée. Chaque jour ce numéraire leur eſt enlevé ; & on ne leur laiſſe que des choſes de conſommation. Leur capital diſparoît peu-à-peu, parce qu'il ne peut ſe régénerer, en raiſon de l'activité des conſommations. Auſſi la traite des noirs ſeroit-elle déja tombée, ſi les habitans des côtes n'avoient communiqué leur luxe aux peuples de l'intérieur du pays, deſquels ils tirent aujourd'hui la plupart des eſclaves qu'ils nous livrent. C'eſt de cette maniere, que le commerce des Européens a preſque épuiſé de proche en proche les richeſſes commerçables de cette nation.

Cet épuiſement a fait preſque quadrupler le prix des eſclaves depuis vingt ans ; & voici comment. On les paye, en plus grande partie, avec des marchandiſes des Indes orientales qui ont doublé de valeur en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandiſes. Ainſi les colonies d'Amérique, où ſe conclut le dernier marché des noirs, ſont obligées de ſupporter ces diverſes augmen-

mentations, & par conſéquent de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois.

Cependant, le propriétaire éloigné qui vend ſon eſclave, reçoit moins de marchandiſes que n'en recevoit il y a cinquante ans celui qui vendoit le ſien au voiſinage de la côte. Les profits des mains intermédiaires ; les frais de voyage, les droits, quelquefois de trois pour cent qu'il faut payer aux ſouverains chez qui on paſſe, abſorbent la différence de la ſomme que reçoit le premier propriétaire, à celle que paye le marchand Européen. Ces frais groſſiſſent tous les jours, par l'éloignement des lieux où il reſte encore des eſclaves à vendre. Plus ce premier marché ſera reculé, plus les difficultés du voyage ſeront grandes. Elles deviendront telles, que de ce que le marchand Européen pourra donner, il reſtera ſi peu à offrir au premier vendeur, qu'il préférera de garder ſon eſclave. Alors, la traite ceſſera. Si l'on veut abſolument la ſoutenir, il faudra que nos Négocians achetent exceſſivement cher, & qu'ils vendent dans les proportions aux colonies, qui, de leur côté, ne pouvant livrer qu'à un prix énorme leurs productions, ne trouveront plus de conſommateurs. Mais juſqu'à ce période qui eſt peut-être moins éloigné que ne le penſent les colons, ils vivront tranquillement du ſang & de la ſueur des negres. Ils trouveront des navigateurs pour en aller acheter, & ceux-ci des tyrans pour en vendre.

Les marchands d'hommes s'aſſocient, & formant des eſpeces de caravanes, conduiſent dans l'eſpace de deux ou trois cens lieues, pluſieurs files de trente ou quarante eſclaves, tous chargés de l'eau & des grains néceſſaires, pour ſubſiſter dans les déſerts arides que l'on traverſe.

La maniere de s'en aſſurer, ſans trop gêner leur marche, eſt aſſez heureuſement imaginée. On paſſe au col de chaque eſclave, une fourche de bois de huit à neuf pieds de long. Une cheville de fer rivée, ferme la fourche par derriere de maniere que la tête ne puiſſe pas paſſer. La queue de la fourche, dont le bois eſt fort peſant, tombe ſur le devant, & embraſſe tellement celui qui y eſt attaché, que quoiqu'il ait les bras & les jambes libres, il ne peut ni marcher, ni lever la fourche. Pour ſe mettre en marche, on range les eſclaves ſur une même ligne; on appuie & on attache l'extrêmité de chaque fourche ſur l'épaule de celui qui précede, & ainſi de l'un à l'autre juſqu'au premier dont l'extrêmité de la fourche eſt portée par un des conducteurs. On n'impoſe guere de chaîne aux autres, ſans en ſentir ſoi-même le fardeau. Mais pour prendre ſans inquiétude le repos du ſommeil, ces marchands attachent les bras de chaque eſclave ſur la queue de la fourche qu'il porte. Dans cet état, il ne peut ni fuir, ni rien attenter pour ſa liberté. Ces précautions ont paru indiſpenſables, parce que ſi l'eſclave peut parvenir à rompre ſa chaîne, il devient libre. La foi publique qui aſſure au propriétaire la poſſeſſion de ſon eſclave & qui dans tous les temps le lui remet entre les mains, ſe tait entre l'eſclave & le marchand qui exerce de toutes les profeſſions la plus mépriſée.

Les eſclaves arrivent toujours en grand nombre, ſur-tout lorſqu'ils viennent des contrées reculées. Cet arrangement eſt néceſſaire, pour diminuer les frais qu'il faut faire pour les conduire. L'intervalle d'un voyage à l'autre long par cette raiſon d'économie, peut être augmenté par des circonſtances particulieres. La plus ordinaire vient des

pluies qui font déborder les rivieres & languir la traite. La ſaiſon favorable pour voyager dans l'intérieur de l'Afrique eſt depuis Février juſqu'en Septembre, & c'eſt depuis Septembre juſqu'en Mars, que le retour des Marchands d'eſclaves offre le plus de cette marchandiſe ſur la côte.

La traite des Européens ſe fait au ſud & au nord de la ligne. La premiere côte, connue ſous le nom d'Angole, n'offre que quatre ports qui fourniſſent à peu près un tiers de noirs qui ſont portés en Amérique : ce ne ſont ni les plus intelligens, ni les plus laborieux, ni les plus robuſtes. La ſeconde, déſignée ſous le nom général de côte d'or, eſt plus abondante en rades; mais elles ne ſont pas toutes également favorables au commerce. La gêne qu'ont miſe les forts Européens dans pluſieurs endroits, en écarte les Marchands d'eſclaves. On les voit en bien plus grand nombre à Anamabou & à Calbari où il regne une liberté entiere dans la vente des eſclaves.

Il ſort tout au plus d'Afrique chaque année ſoixante mille eſclaves. Les Danois en tirent trois mille; les Portugais cinq, les Hollandois ſix; les François treize. Tout le reſte eſt emporté par les Anglois qui les diſtribuent à leurs colonies ſeptentrionales ou méridionales, & qui en vendent environ quatre mille aux Eſpagnols, & un peu moins aux François.

Toutes les nations paient les eſclaves avec les mêmes marchandiſes. Ce ſont des ſabres, des fuſils, de la poudre à canon, du fer, de l'eau-de-vie, des quincailleries, des étoffes de laine, ſurtout des toiles des Indes orientales ou celles que l'Europe fabrique & peint ſur leur modele. Les peuples du nord de la ligne ont adopté pour monnoie un petit coquillage blanc que nous leur

apportons des Maldives. Au ſud de la ligne, le commerce des Européens a de moins cet objet de change. On y fabrique pour ſigne de valeur une petite piece d'étoffe de paille de dix-huit pouces de long ſur douze de largeur. Ce ſigne réel n'eſt que le quarantieme d'une valeur idéale qu'on appelle *piece.*

Ce mot, depuis que nous fréquentons l'Afrique, eſt devenu le terme numérique de toutes les choſes de la plus grande valeur. Le prix de chaque marchandiſe que nous y portons, eſt fixé invariablement ſous la dénomination d'une, de deux, de trois pieces ou d'un plus grand nombre. Chaque piece coûte d'achat primitif environ une piſtole, & on donne communément trente pieces pour un noir, en y comprenant les droits. Le plus fort de ces droits, eſt la rétribution qu'il faut donner à un courtier autoriſé par le gouvernement, qui eſt toujours entre le vendeur & l'acheteur ; qu'il eſt important de s'attacher ; & qui eſt devenu un plus grand perſonnage à meſure que la concurrence des Européens a augmenté, & que la diſette des eſclaves s'eſt fait ſentir. Un autre droit, qui quoique demandé ſous le nom de préſent n'en eſt pas moins un tribut forcé, c'eſt ce qu'il faut payer au ſouverain & à ſes principaux officiers, pour avoir la liberté de traiter. La ſomme ſe meſure ſur la capacité du navire, & elle peut être évaluée à trois pour cent.

Les nations Européennes ont cru qu'il entroit dans l'utilité de leur commerce, de former des établiſſemens ſur la côte d'Afrique. Les Portugais qui parcoururent les premiers ces vaſtes contrées, y laiſſerent par-tout des traces de leur ambition plutôt que de leur ſageſſe. Les foibles &

innombrables colonies qu'ils y avoient jettées, ne tarderent pas à oublier une patrie qui les avoit elle-même oubliées. Avec le temps, il ne reſta de tant de conquêtes, que des poſſeſſions très-étendues dans le pays d'Angole d'où le Bréſil tire encore ſes eſclaves, & quelques iſles de peu d'importance. Celles qui ſont ſituées à l'oueſt du cap Verd produiſent du ſel, nourriſſent des beſtiaux, & ſervent de relâche aux vaiſſeaux qui vont aux Indes Orientales. Celles du Prince & de ſaint Thomas, qui ſont à l'entrée du golfe de Gabon, fourniſſent des rafraîchiſſemens aux navigateurs qui partis de la côte d'or, prennent la route d'Amérique. Les unes & les autres ſont comptées pour rien dans le monde commerçant.

Quoique le Portugal ne tirât, même dans les premiers temps, qu'une utilité médiocre des côtes d'Afrique, il étoit ſi jaloux de l'empire qu'il y exerçoit en vertu de ſa découverte, qu'il ne croyoit pas qu'aucune nation eût droit d'en approcher. Les Anglois, qui les premiers oſerent douter de la légitimité de ſes prétentions vers l'an 1553, eſſuyerent l'affront de voir leurs vaiſſeaux arrêtés. Il fallut en venir à une guerre nationale, & ſe ſouſtraire par la ſupériorité des armes à cette tyrannie. Dans la ſuite, les compagnies excluſives d'Angleterre qui entreprirent ce commerce, formerent ſucceſſivement des comptoirs ſans nombre, dont celui du cap Corſe, ſitué à la côte d'or, & celui de James, placé dans une iſle à l'entrée de la riviere de Gambie, furent aſſez conſtamment les principaux & les plus utiles. Quoiqu'on en eut abandonné beaucoup, il en reſtoit encore ſeize, lorſque le parlement réveillé par le cri public, ſe détermina en 1752 à mettre fin à ce monopole. La nation acquit des intéreſſés tous ces

magaſins fortifiés où il n'y avoit que cent vingt hommes, pour la ſomme de cent douze mille cent quarante deux livres ſterlings, trois ſchelings & trois deniers. Leur entretien coûte annuellement environ treize mille livres.

L'Angleterre faiſoit ſeule ou preſque ſeule tout le commerce d'Afrique, lorſque les Hollandois entreprirent en 1637 de le partager. La guerre qu'ils ſoutenoient contre l'Eſpagne, les autoriſoit à attaquer les établiſſemens Portugais en Guinée; & ils s'emparerent de la plupart en fort peu de temps. Le traité de 1641 en aſſura la propriété à la république. Celle-ci prétendant entrer dans tous les droits du premier poſſeſſeur, voulut exclure ſon rival de ces parages, & ne ceſſa de l'y moleſter juſqu'à la paix de Breda. De toutes ces conquêtes, celle du fort de la Mina, à la côte d'or, ſe trouva la plus importante. Il avoit été bâti en 1452 par les Portugais qui avoient enrichi ſon territoire par la culture du ſucre, du mays, de divers fruits exquis, par quantité d'animaux utiles qu'ils y avoient tranſportés. Ils en tiroient beaucoup d'or & quelques eſclaves. Cet établiſſement ne dégénera pas dans les mains des Hollandois, qui en firent le centre de tous les comptoirs qu'ils avoient acquis, de toutes les affaires qu'ils traitoient en Afrique.

La proſpérité de cette puiſſance dans cette partie du monde étoit à ſon comble, lorſqu'elle y fut attaquée par Louis XIV. Ce prince, qui aſpiroit à tous les genres de gloire, ſaiſit la circonſtance de la guerre de 1672 pour faire tonner juſqu'aux bords Africains ces foudres qui portoient la terreur de ſon pavillon ſur toutes les mers. Il enleva aux Hollandois les forts d'Arguin & de Pordendic, qui étoient alors le marché gé-

néral des gommes. Ses ſujets établirent dans la ſuite ſur la côte pluſieurs poſtes qu'il fallut abandonner, ou parce qu'ils étoient mal choiſis, ou qu'on manquoit de forces pour les ſoutenir. Depuis que par un enchaînement de fautes & de revers, la France s'eſt vue obligée à ſacrifier dans les derniers traités le Senegal aux Anglois, il ne lui reſte que le comptoir de Juida & l'iſle de Gorée, où il n'y a point, où il n'y aura jamais de commerce. Elle commençoit il y a quelques années un établiſſement utile à Anamabou, lorſque les travailleurs furent chaſſés à coups de canon & en pleine paix par les vaiſſeaux de la Grande-Bretagne. Un négociateur habile, qui ſe trouvoit à Londres à la nouvelle de cette violence, témoigna ſon étonnement d'une conduite ſi peu meſurée. *Monſieur*, lui dit un miniſtre très-accrédité chez cette nation éclairée, *ſi nous voulions être juſtes envers les François, nous n'aurions pas pour trente ans d'exiſtence.*

Les Danois qui s'établirent en Afrique, un peu après le milieu du dernier ſiecle, & qui y achéterent du roi d'Aquambo les deux forts de Frederisbourg & de Chriſtiansbourg, ſitués ſur la côte d'Or à peu de diſtance l'un de l'autre, n'éprouverent jamais un traitement ſemblable. Ils durent la tranquillité dont on les laiſſa toujours jouir, à la médiocrité de leur commerce. Il étoit ſi foible, qu'on n'expédioit qu'un vaiſſeau tous les deux ou trois ans. Cette navigation s'eſt étendue depuis quelque temps; mais elle n'eſt pas encore fort conſidérable.

A l'exception des Portugais, toutes les nations Européennes aſſujettirent leur négoce d'Afrique à des privileges excluſifs. Les compagnies en poſſeſſion de ce monopole, dont tous les gouver-

nemens ont enfin ſenti & fait ceſſer le vice, fortifierent leurs comptoirs, & pour en écarter les étrangers, & pour aſſujettir les naturels du pays à ne vendre qu'à elles. Lorſque les cantons où étoient les forts, n'ont eu plus rien à livrer, la traite a langui, parce que les peuples de l'intérieur du pays ont préféré de mener leurs eſclaves dans les ports libres où ils pouvoient choiſir les acheteurs. Ainſi les comptoirs qui avoient été ſi avantageux, lorſque la côte étoit bien peuplée, ne ſont plus qu'un fardeau fort lourd depuis que les facteurs de ces comptoirs ſont obligés à de grands voyages pour faire leurs achats. L'utilité de ces établiſſemens s'eſt perdue avec l'épuiſement des objets de leur commerce.

De la difficulté de ſe procurer des eſclaves, dérive naturellement la méthode d'employer de petits navires à leur extraction. Dans le temps qu'un petit terrein, voiſin de la côte, fourniſſoit en quinze jours ou trois ſemaines une cargaiſon, il y avoit de l'économie à employer de gros vaiſſeaux; parce qu'il étoit poſſible d'entendre, de ſoigner & de conſoler des eſclaves qui parloient tous une même langue. Aujourd'hui que chaque bâtiment peut à peine ſe procurer par mois ſoixante ou quatre-vingt eſclaves, amenés de deux ou trois cens lieues, épuiſés par les fatigues d'un long voyage, embarqués pour reſter cinq ou ſix mois à la vue de leur pays, ayant tous des idiomes différens, incertains du ſort qu'on leur prépare, frappés du préjugé que les Européens les mangent & boivent leur ſang; l'ennui ſeul leur donne la mort, ou leur cauſe des maladies qui deviennent contagieuſes par l'impoſſibilité où l'on ſe trouve de ſéparer les malades de ceux qui ne le ſont pas. Un petit navire deſtiné à porter deux

ou trois cens negres, évite par le peu de ſéjour qu'il fait à la côte, la moitié des accidens & des pertes qu'éprouve un navire de cinq ou ſix cens eſclaves. Auſſi, les Anglois qui ont pouſſé ce commerce auſſi loin qu'il peut aller, ont-ils contracté l'habitude de n'envoyer que des bâtimens de cent vingt ou trente tonneaux dans les mers qui s'étendent depuis le Sénegal juſqu'à la riviere de Volte, & de n'en expédier d'un peu plus conſidérables que pour le Colbar, où la traite eſt plus vive, & où ils forment leurs principales cargaiſons. Il n'y a que les François qui ſoient reſtés opiniâtrement fideles à l'ancienne routine. Cependant la ville de Nantes qui fait ſeule en Afrique autant d'affaires que tous les autres ports du royaume enſemble, commence à revenir de ſes préjugés. Elle y renoncera ſans doute entiérement, & tous les négocians qui font le même commerce avec leurs propres fonds, ſuivront ſon exemple.

Il eſt d'autres abus, des abus de la derniere importance à réformer dans cette navigation naturellement peu ſaine. Ceux qui s'y livrent font communément deux fautes capitales. Dupes de leur avidité, les armateurs ont plus d'égard au port qu'à la marche de leurs vaiſſeaux; ce qui prolonge néceſſairement des voyages dont tout invite à abréger la durée. Un autre inconvénient plus dangereux encore, c'eſt l'habitude où l'on eſt de partir d'Europe en tout temps, quoique la régularité des vents & des courans ait déterminé la ſaiſon convenable pour arriver dans ces parages.

Cette mauvaiſe pratique a donné naiſſance à la diſtinction de grande & de petite route. La petite route eſt la plus directe & la plus courte.

Elle n'a pas plus de dix-huit cens lieues, juſques aux ports les plus éloignés où ſe trouvent les eſclaves. Trente-cinq ou quarante jours ſuffiſent pour la faire, depuis le commencement de ſeptembre juſqu'à la fin de novembre, parce que depuis le moment du départ juſqu'au terme, on trouve les vents & les courans favorables. Il eſt même poſſible de la tenter en décembre, janvier & février, mais avec moins de sûreté & de ſuccès.

Ces parages ne ſont plus praticables depuis le commencement de mars juſqu'à la fin d'août. On auroit à lutter continuellement contre des courans violens portant au nord, & contre le vent du ſud-eſt qui eſt régulier. L'expérience a appris que dans cette ſaiſon, il falloit s'éloigner des côtes, gagner la pleine mer, naviguer vers le ſud juſques par les vingt-ſix ou vingt-huit degrés entre l'Afrique & le Bréſil, & ſe rapprocher enſuite de la Guinée pour atterrer cent cinquante ou deux cens lieues au vent du port où on veut aborder. Cette route eſt de deux mille cinq cens lieues, & exige quatre-vingt-dix ou cent jours de navigation.

Indépendamment de ſa longueur, cette grande route emporte le temps favorable pour la traite & pour le retour. Les navires ſont ſurpris par les calmes, contrariés par les vents, entraînés par les courans; l'eau manque, les vivres ſe gâtent, le ſcorbut gagne les eſclaves. D'autres calamités non moins fâcheuſes ajoutent ſouvent au danger de cette ſituation. Les negres du nord de la ligne ſont ſujets à la petite vérole, qui par une ſingularité fort aggravante, ne ſe développe guere chez ce peuple qu'après l'age de quatorze ans. Si cette contagion entre dans un navire qui eſt

encore à l'ancre, il y a des moyens connus pour en affoiblir la violence. Mais un vaiſſeau attaqué de cette épidémie en route pour l'Amérique, perd ſouvent toute ſa cargaiſon de negres. Ceux qui ſont nés au ſud de la ligne rachetent cette maladie par une autre : c'eſt une ſorte d'ulcere virulent, dont la malignité perce & s'irrite davantage ſur mer, ſans jamais guérir radicalement. La médecine devroit peut-être obſerver le double effet de la petite vérole ſur les negres, qui eſt de reſpecter ceux qui naiſſent au-delà de l'équateur, & de n'attaquer jamais les autres dans l'enfance. C'eſt par la multiplicité & la variété des effets qu'on parvient quelquefois à deviner les cauſes des maladies, & à trouver leurs remedes.

Quoique toutes les nations qui font le commerce d'Afrique aient un intérêt égal à la conſervation des eſclaves dans la traverſée, elles n'y veillent pas toutes de la même maniere. Elles s'accordent à la vérité à les nourrir de féves de marais mêlées d'un peu de riz ; mais elles diffèrent dans d'autres traitemens. Les Anglois, les Hollandois, les Danois tiennent rigoureuſement aux fers les hommes, & mettent ſouvent des menottes aux femmes : la foibleſſe de leurs équipages les réduit à cette ſévérité. Les François plus nombreux, accordent plus de liberté : ils briſent tous les liens trois ou quatre jours après leur départ. Les uns & les autres, ſur-tout les Anglois, ſe relâchent trop ſur la fréquentation de leurs matelots avec les captives. Ce déſordre donne la mort aux trois quarts de ceux que la navigation de Guinée détruit chaque année.

C'eſt une opinion généralement reçue, que les noirs qui arrivent en Amérique, ſont aujour-

d'hui vendus à un prix beaucoup plus haut qu'ils ne l'étoient autrefois. On ſe trompe; & l'erreur vient de ce que l'acheteur ne fait attention qu'au nombre des ſignes de valeur qu'il donne, au lieu de ne compter que la quantité des denrées qu'il livre en échange. Cette meſure, la ſeule qui ſoit exacte, lui fera voir que les negres n'ont point enchéri, puiſqu'il les paie avec la même quantité de productions dont il les achetoit dans les temps les plus reculés. C'eſt l'argent qui a changé de valeur, & non le malheureux negre.

Toutes les nations ne vendent pas les eſclaves de la même façon. L'Anglois qui a acheté indifféremment tout ce qui s'eſt préſenté dans le marché général, ſe défait en gros de ſa cargaiſon. Un ſeul marchand l'acquiert entiere. Les cultivateurs la prennent en détail. Ce qu'ils rebutent eſt envoyé dans les colonies étrangeres, ſoit en interlope, ſoit avec permiſſion. On y eſt plus tenté par le bon marché du negre que rebuté par ſa mauvaiſe conſtitution, & on l'achete. Les yeux s'ouvriront un jour.

Les Portugais, les Hollandois, les François, les Danois, qui n'ont point de débouché pour des eſclaves caducs ou infirmes, ne s'en chargent jamais en Guinée. Les uns & les autres diviſent leurs cargaiſons, ſuivant les beſoins des propriétaires des habitations. Le contrat ſe fait au comptant ou au crédit, ſelon les circonſtances. Lorſque le terme du payement eſt à dix-huit mois, comme il arrive ſouvent dans les colonies Françoiſes, les travaux du noir doivent avoir rendu à cette époque les deux tiers du prix de ſon acquiſition. Si cela n'arrive pas toujours, c'eſt par des raiſons particulieres dont le détail paroît ſuperflu.

Les premieres impreſſions que reçoivent les Afriquains dans le nouveau monde, les déterminent vers de bonnes ou de mauvaiſes qualités. Ceux qui tombent en partage à un maître humain, ſe portent d'eux-mêmes à ſes intérêts. Ils prennent inſenſiblement l'eſprit, les affections de l'attelier où ils ſont fixés. Cet attachement va quelquefois juſqu'à l'héroïſme. Un eſclave Portugais qui avoit déſerté dans des bois ayant appris que ſon ancien maître étoit arrêté pour un aſſaſſinat, vint s'en accuſer lui-même en juſtice, ſe mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fauſſes mais juridiques de ſon prétendu crime, & ſubit le dernier ſupplice. Des actes d'une nature moins ſublime, mais aſſez fréquens, ont touché le cœur de quelques colons. Pluſieurs diroient volontiers comme le Chevalier Villiam Gooch, gouverneur de la Virginie, à qui on reprochoit de ſaluer un negre qui l'avoit prévenu : *je ſerois bien fâché qu'un eſclave fût plus honnête que moi.*

Mais il y a des barbares qui regardant la pitié comme une foibleſſe, ſe plaiſent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée. Graces au ciel, ils en ſont punis par la négligence, par l'infidélité, par la déſertion, par le ſuicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés, ceux de Mina ſpécialement, terminer fierement leur vie, avec la perſuaſion qu'après la mort, ils renaîtront dans leur patrie. Leur méthode eſt de ſe pendre, ou de s'étouffer en retournant leur langue en dedans, comme s'ils vouloient l'avaler. L'eſprit de vengeance fournit à d'autres des reſſources plus deſtructives encore. Inſtruits dès l'enfance dans l'art des poiſons qui naiſſent, pour ainſi dire,

ſous leurs mains, ils les employent à faire périr les bœufs, les chevaux, les mulets, les compagnons de leur eſclavage, tous les êtres qui ſervent à l'exploitation des terres de leur oppreſſeur. Pour écarter loin d'eux tous les ſoupçons, ils eſſayent leurs cruautés ſur leurs femmes, leurs enfans, leurs maîtreſſes, ſur tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils goûtent dans ce projet affreux de déſeſpoir, le double plaiſir de délivrer leur eſpece d'un joug plus horrible que la mort, & de laiſſer leur tyran dans un état de miſere qui le rapproche de leur état. La crainte des ſupplices ne les arrête point. Il entre rarement dans leur caractere de prévoir l'avenir ; & d'ailleurs ils ſont bien aſſurés de tenir le ſecret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du cœur humain, mais commune à tous les peuples éclairés ou ſauvages, on voit les negres allier à leur poltronerie naturelle une fermeté inébranlable. La même organiſation qui les ſoumet à la ſervitude par la pareſſe de l'eſprit & le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage inouis pour un effort extraordinaire : lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux ſe couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter ſa liberté par un vil miniſtere en ſervant de bourreau.

Cependant rien n'eſt plus affreux que la condition du noir dans tout l'archipel Américain. Une cabane étouffée, mal-ſaine, ſans commodité lui ſert de demeure. Son lit eſt une claye plus propre à briſer le corps qu'à le repoſer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois forment ſon ameublement. La toile groſſiere qui cache une partie de ſa nudité, ne le garantit ni

des chaleurs inſupportables du jour, ni des fraicheurs dangereuſes de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de bœuf ſalé, de morue, de fruits & de racines, ne ſoutient qu'à peine ſa miſérable exiſtence. Privé de tout, il eſt condamné à un travail continuel, dans un climat brûlant, ſous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'état de ces eſclaves, quoique par-tout déplorable, éprouve quelque variation dans les colonies. Celles qui jouiſſent d'un ſol étendu leur donnent communément une portion de terre qui doit fournir à tous leurs beſoins. Ils peuvent employer à ſon exploitation une partie du dimanche, & le peu de momens qu'ils dérobent les autres jours au temps de leur repas. Dans les iſles plus reſſerrées, le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a paſſé les mers. L'ignorance, l'avarice ou la pauvreté ont introduit dans quelques-unes un moyen de pourvoir à la ſubſiſtance des negres, également deſtructeur pour les hommes & pour la culture. On leur accorde le ſamedi ou un autre jour pour gagner, ſoit en travaillant dans les habitations voiſines, ſoit en les pillant, de quoi vivre pendant la ſemaine.

Outre ces différences tirées de la ſituation locale des établiſſemens dans les iſles de l'Amérique, chaque peuple Européen a ſa maniere de traiter ſes eſclaves. L'Anglois à qui le voiſinage de ſes poſſeſſions du continent permet plus d'indulgence, a plus d'égard au tempérament, au climat, aux occupations. S'il ne facilite jamais le mariage entre ſes noirs, il reçoit avec bonté comme un préſent de la nature, les enfans iſſus de liaiſons plus libres, & n'exige guere des peres

& des meres un travail ou un tribut au-deſſus de leurs forces. Les eſclaves ſont à ſes yeux des êtres purement phyſiques qu'il ne faut pas uſer ni détruire ſans néceſſité. Le François leur accorde une ſorte de moralité, mais ne les traite guere comme des êtres ſenſibles. En leur permettant quelquefois le mariage, il leur refuſe tous les moyens de ſoutenir le fardeau de cet état, ou d'en goûter les douceurs. Avec des mœurs libres, cette nation a la conduite la plus tyrannique.

Les opinions même des Européens influent ſur le ſort des negres de l'Amérique. Les proteſtans qui n'ont pas l'eſprit de proſélytiſme, les laiſſent vivre dans le mahométiſme, l'idolâtrie où ils ſont nés, ſous prétexte qu'il eſt indigne de tenir *ſes freres en Chriſt* dans la ſervitude. Les catholiques ſe croient obligés de leur donner quelques inſtructions, de les baptiſer ; mais leur charité ne s'étend pas plus loin que les cérémonies d'un baptême nul & vain pour des hommes qui ne craignent pas les peines d'un enfer auquel ils ſont, diſent-ils, accoutumés dès cette vie.

Tout les rend inſenſibles à cette crainte, & les tourmens de leur ſervitude, & les maladies auxquelles ils ſont ſujets en Amérique. Deux leur ſont particulieres, c'eſt le pian & le mal d'eſtomac. Le premier effet de la derniere eſt de leur rendre la peau & le teint olivâtres. Leur langue blanchit. Un ſommeil inſurmontable les appéſantit. Ils ſont languiſſans ; incapables du moindre exercice. C'eſt un anéantiſſement, un affaiſſement total de la machine. On eſt ſi découragé dans cet état, qu'on ſe laiſſe aſſommer plutôt que de marcher. Le dégoût des alimens doux

&

& ſains eſt accompagné d'une eſpece de paſſion pour tout ce qui eſt ſalé ou épicé. Les jambes s'enflent ; la poitrine s'engorge ; peu échappent. La plupart finiſſent par être étouffés, après avoir ſouffert & dépéri pendant pluſieurs mois.

L'épaiſſiſſement du ſang, qui paroît être la ſource de ces maux, peut venir de pluſieurs cauſes. Une des principales eſt ſans doute le chagrin qui doit s'emparer de ces hommes, qu'on arrache violemment à leur patrie, qui ſe voient garottés comme des criminels, qui ſe trouvent tout-à-coup ſur mer pendant deux mois ou ſix ſemaines, qui du ſein d'une famille chérie paſſent ſous la verge d'un peuple inconnu dont ils attendent les plus affreux ſupplices. Une nourriture nouvelle pour eux, peu agréable en elle-même, les dégoûte dans la traverſée. A leur arrivée dans les iſles, les alimens qu'on leur diſtribue, ne ſont ni bons ni ſuffiſans. Pour comble de malheur, pluſieurs d'entr'eux ont contracté en Afrique l'habitude de manger d'une certaine terre qui leur plaiſoit & ne les incommodoit pas : ils en cherchent qui lui reſſemble ; & le haſard a placé à leurs pieds un tuf rouge jaunâtre qui acheve de ruiner leur eſtomach.

Le pian, qui eſt la ſeconde maladie particuliere aux negres, ſe manifeſte par des gales ſeches, dures, calleuſes, circulaires, quelquefois couvertes par la peau, mais le plus ſouvent ulcérées & comme ſous-poudrées d'une farine blanchâtre qui tire ſur le jaune. On a voulu confondre le pian avec le mal vénérien, parce que le même remede leur convient. Cette opinion, quoique aſſez générale, eſt moins fondée qu'elle ne le paroît au premier coup d'œil.

Tous les negres venus de Guinée ou nés aux

iſles, hommes & femmes, ont le pian une fois en leur vie : c'eſt une gourme qu'ils ſont obligés de jetter ; mais il eſt ſans exemple qu'aucun d'eux en ait été attaqué de nouveau, lorſqu'il avoit été guéri radicalement. Les Européens ne prennent jamais ou preſque jamais cette maladie, malgré le commerce fréquent, on peut dire journalier, qu'ils ont avec les négreſſes. Celles-ci nourriſſent les enfans blancs, & ne leur donnent point le pian. Comment concilier ces faits qui ſont inconteſtables, avec le ſyſtême que la médecine paroît avoir adopté ſur la nature du pian ? Pourquoi ne veut-on pas que le germe, le ſang & la peau des negres ſoient ſuſceptibles d'un venin particulier à leur eſpece ? La cauſe de ce mal eſt peut-être dans celle de leur couleur. Une différence comme une reſſemblance en amene toujours d'autres. Il n'y a point d'être ni de qualité qui ſoient iſolés dans la nature.

Mais, quel que ſoit ce mal, il eſt prouvé par des calculs dont on ne diſpute pas la juſteſſe, qu'il meurt tous les ans en Amérique la ſeptieme partie des noirs qu'on y porte de Guinée. Quatorze cens mille malheureux qu'on voit aujourd'hui dans les colonies Européennes du nouveau monde, ſont les reſtes infortunés de neuf millions d'eſclaves qu'elles ont reçus. Cette deſtruction horrible ne peut pas être l'ouvrage du climat qui ſe rapproche beaucoup de celui d'Afrique ; & moins encore des maladies qui, de l'aveu de tous les obſervateurs, moiſſonnent peu de victimes. Sa ſource doit être dans le gouvernement des eſclaves. Ne pourroit-on pas le corriger ?

Le premier pas dans cette réforme, ſeroit d'apprendre à connoître l'homme phyſique & moral. Ceux qui vont acheter les noirs ſur des

côtes barbares ; ceux qui les menent en Amérique ; ceux ſur-tout qui dirigent leur induſtrie, ayant ſans ceſſe ſous les yeux le ſpectacle de ces infortunés, ſe croient obligés par état, ſouvent même pour leur sûreté, de les opprimer. Leur ame fermée à tout ſentiment de compaſſion, ne connoît de reſſorts que ceux de la crainte ou de la violence, & elle les emploie avec toute la férocité d'une autorité précaire. Si les propriétaires des habitations, ceſſant de dédaigner le ſoin de leurs eſclaves, ſe livroient à une occupation dont tout leur fait un devoir, ils abjureroient bientôt ces erreurs cruelles. L'hiſtoire de tous les peuples leur démontreroit, qu'on ne rendra jamais utiles des hommes privés injuſtement de leur liberté, qu'on ne préviendra jamais les révoltes de leur ame, qu'en les traitant avec beaucoup de douceur & d'humanité.

Ce trait de lumiere puiſé dans le ſentiment, meneroit à beaucoup de réformes. On ſe rendroit à la néceſſité de loger, de vêtir, de nourrir convenablement des êtres condamnés à la plus pénible ſervitude qui ait exiſté, depuis l'infame origine de l'eſclavage. On ſentiroit qu'il n'eſt pas dans la nature, que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs ſueurs, puiſſent avoir la même intelligence, la même économie, la même activité, la même force, que l'homme qui jouit du produit entier de ſes peines. Par degrés, on arriveroit à cette modération politique qui conſiſte à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de ſes droits, pour en retirer plus sûrement le tribut de ſes devoirs. Le réſultat de cette ſage économie, ſeroit la conſervation d'un grand nombre d'eſclaves que les maladies cauſées par le chagrin ou l'ennui, enle-

vent aux colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable, on chercheroit à en adoucir, à en diſſiper méme l'idée, en favoriſant un goût naturel qui ſemble particulier aux negres.

Leurs organes ſont ſinguliérement ſenſibles à la puiſſance de la muſique. Leur oreille eſt ſi juſte, que dans leurs danſes, la meſure d'une chanſon les fait ſauter & retomber, cent à la fois frappant la terre d'un ſeul coup. Suſpendus, pour ainſi dire, à la voix du chanteur, à la corde d'un inſtrument, une vibration de l'air eſt l'ame de tous ces corps, un ſon les agite, les enleve & les précipite. Dans leurs travaux, le mouvement de leurs bras ou de leurs pieds eſt toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant, & ſans avoir l'air de danſer. La muſique chez eux, anime le courage, éveille l'indolence. On voit ſur tous les muſcles de leurs corps toujours nuds, l'expreſſion de cette extrême ſenſibilité pour l'harmonie. Poëtes & muſiciens, ils ſubordonnent toujours la parole au chant, par la liberté qu'ils ſe réſervent d'allonger ou d'abréger les mots pour les appliquer à un air qui leur plaît. Ce que les Italiens ont fait pour leur poëſie, les Africains le font pour leur muſique. Mais qu'on y prenne garde, toutes les fois que ces deux arts ſeront aſſociés, le plus puiſſant détruira l'autre. Depuis que l'Italie a de grands muſiciens, elle n'a plus de grands Poëtes. Les negres n'excellent dans aucun de ces beaux arts, mais ils ne cultivent l'un que pour l'autre. Un objet, un événement frappe un negre; il en fait auſſi-tôt le ſujet d'une chanſon. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poëſie. Trois ou quatre paroles qui ſe répetent alternativement entre le chanteur & les aſſiſtans en chœur, forment quelquefois tout le poëme. Cinq ou ſix meſures

ſont toute l'étendue de la chanſon. Ce qui paroît ſingulier, c'eſt que le même air, quoiqu'il ne ſoit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe, les fait travailler ou danſer pendant des heures entieres : il n'entraine pas pour eux, ni même pour les blancs, l'ennui de l'uniformité que devroient cauſer ces répétitions. Cette eſpece d'intérêt eſt dû à la chaleur & à l'expreſſion qu'ils mettent dans leurs chants. Leurs airs ſont preſque toujours à deux temps. Aucuns n'excitent la fierté. Ceux qui ſont faits pour la tendreſſe, inſpirent plutôt une ſorte de langueur. Ceux même qui ſont les plus gais, portent une certaine empreinte de mélancolie. C'eſt la maniere la plus profonde de jouir pour les ames ſenſibles. La mélancolie recueille la joie, où l'amour a ſemé la triſteſſe.

Un penchant ſi vif, ſolemnellement atteſté par un obſervateur exact né en Amérique, pourroit devenir un grand mobile entre des mains habiles. On s'en ſerviroit pour établir des fêtes, des jeux, des prix. Ces amuſemens économiſés avec intelligence, empêcheroient la ſtupidité ſi ordinaire dans les eſclaves, allegeroient leurs travaux, & les préſerveroient de ce chagrin dévorant qui les conſume, qui abrege ſi généralement leurs jours. Après avoir pourvu à la conſervation des noirs apportés d'Afrique, on s'occuperoit de ceux qui ſont nés dans les iſles mêmes.

Ce ne ſont pas les negres qui refuſent de ſe multiplier dans les chaines de leur eſclavage. C'eſt la cruauté de leurs maîtres qui a ſu rendre inutiles pour eux-mêmes le vœu de la nature. Nous exigeons des négreſſes des travaux ſi durs, avant & après leur groſſeſſe, que leur fruit n'ar-

rive pas à terme, ou ſurvit peu à l'accouchement. Quelquefois même on voit des meres déſeſpérées par les châtimens que la foibleſſe de leur état leur occaſionne, arracher leurs enfans du berceau pour les étouffer dans leurs bras, & les immoler avec une fureur mêlée de vengeance & de pitié, pour en priver des maîtres barbares. Cette atrocité dont toute l'horreur retombe ſur les Européens, leur ouvrira peut-être les yeux. Leur ſenſibilité ſera réveillée par des intérêts mieux combinés. Ils connoîtront qu'ils perdent plus qu'ils ne gagnent à outrager perpétuellement l'humanité; & s'ils ne deviennent pas les bienfaiteurs de leurs eſclaves, du moins ceſſeront-ils d'en être les bourreaux.

Après avoir pris des meſures ſages pour ne pas priver leurs habitations des ſecours que leur offre une fécondité preſqu'incroyable, ils ſongeront à nourrir, à étendre la culture par la population, ſans moyens étrangers. Tout les invite à établir ce ſyſtême facile & naturel.

Il y a quelques puiſſances dont les établiſſemens des iſles de l'Amérique acquierent tous les jours de l'étendue, & il n'y en a aucune dont la maſſe de travail n'augmente continuellement. Ces terres exigent donc de jour en jour un plus grand nombre de bras pour leur exploitation. L'Afrique, où les Européens vont recruter la population de leurs colonies, leur fournit graduellement moins d'hommes; & en les donnant plus foibles, elle les vend plus cher. Cette mine d'eſclaves s'épuiſera de plus en plus avec le temps. Mais cette révolution dans le commerce fût-elle auſſi chimérique qu'elle paroît prochaine, il n'en reſte pas moins démontré, qu'un grand nombre d'eſclaves tirés d'une région éloignée périt dans

la traverſée ou dans un nouvel hémiſphere ; qu'ils coûtent tous près de cent piſtoles ; qu'il y en a peu dont la vie ordinaire ne ſoit abrégée, & que la plupart de ceux qui parviennent à une vieilleſſe malheureuſe, ſont extrêmement bornés, accoutumés dès l'enfance à l'oiſiveté, ſouvent peu propres aux occupations qu'on leur deſtine, & continuellement déſeſpérés d'être ſéparés pour toujours de leur patrie. Si nous ne nous trompons, des cultivateurs nés dans les iſles même de l'Amérique, reſpirant toujours leur premier air, élevés ſans autre dépenſe qu'une nourriture peu chere, formés de bonne heure au travail par leurs propres peres, doués d'une intelligence ou d'une aptitude ſinguliere pour tous les arts : ces cultivateurs devroient être préférables à des eſclaves vendus, expatriés & toujours forcés.

Le moyen de ſubſtituer aux noirs étrangers, ceux des colonies même, s'offre ſans le chercher. Il ſe réduit à ſoigner les enfans noirs qui naiſſent dans les iſles ; à concentrer dans leurs atteliers cette foule d'eſclaves qui promenent leur inutilité, leur libertinage, le luxe & l'inſolence de leurs maîtres dans toutes les villes & les ports de l'Europe, ſur-tout à exiger des navigateurs qui fréquentent les côtes d'Afrique, qu'ils forment leur cargaiſon d'un nombre égal d'hommes & de femmes, ou même de quelques femmes de plus durant quelques années ; pour faire ceſſer plutôt la diſproportion qui ſe trouve entre les deux ſexes.

Cette derniere précaution, en mettant les plaiſirs de l'amour à la portée de tous les noirs, les conſoleroit & les multiplieroit. Ces malheureux oubliant le poids de leurs chaines, ſe ſen-

tiront renaître. Ils ſont la plupart fideles juſqu'à la mort aux négreſſes que l'amour & l'eſclavage leur ont données pour compagnes; ils les traitent avec cette compaſſion que les miſérables puiſent mutuellement les uns pour les autres dans la dureté même de leur ſort; ils les ſoulagent ſous le fardeau de leurs occupations; ils s'affligent du moins avec elles, lorſque par l'excès du travail, ou par le défaut de nourriture, la mere ne peut offrir à ſon enfant qu'une mamelle tarie ou baignée de ſes larmes. De leur côté, les femmes, quoiqu'on ne leur faſſe pas une obligation d'être chaſtes, ſont inébranlables dans leurs engagemens, lorſque la vanité d'être aimées des blancs, ne les rend pas volages. Malheureuſement c'eſt une tentation d'inconſtance, où elles n'ont que trop ſouvent occaſion de ſuccomber.

Ceux qui ont cherché les cauſes de ce goût pour les négreſſes, qui paroît ſi dépravé dans les Européens, en ont trouvé la ſource dans la nature du climat qui ſous la zone torride entraîne invinciblement au phyſique de l'amour; dans la facilité de ſatisfaire ſans contrainte & ſans aſſiduité ce penchant inſurmontable; dans un certain attrait piquant de beauté qu'on trouve bientôt dans les négreſſes, lorſque l'habitude a familiariſé les yeux avec leur couleur; ſur-tout dans une ardeur de tempérament qui leur donne le pouvoir d'inſpirer & de ſentir les plus brûlans tranſports. Auſſi ſe vengent-elles, pour ainſi dire, de la dépendance humiliante de leur condition, par les paſſions deſordonnées qu'elles excitent dans leurs maîtres; & nos courtiſannes en Europe, n'ont pas mieux que les eſclaves négreſſes l'art de conſommer & de renverſer de

grandes fortunes. Mais les Africaines l'emportent ſur les Européennes en véritable paſſion pour les hommes qui les achetent. C'eſt à la fidélité de leur amour qu'on a dû plus d'une fois le bonheur d'avoir découvert & prévenu des conſpirations qui auroient fait égorger tous les oppreſſeurs ſous le couteau de leurs eſclaves. Ce châtiment ſans doute étoit bien mérité par la double tyrannie de ces indignes raviſſeurs des biens & de la liberté de tant de peuples.

Car on ne s'avilira pas ici juſqu'à groſſir la liſte ignominieuſe de ces écrivains qui conſacrent leurs talens à juſtifier par la politique, ce que réprouve la morale. Dans cent ſiecles où tant d'erreurs ſont courageuſement démaſquées, il ſeroit honteux de taire des vérités importantes à l'humanité. Si tout ce que nous avons déja dit, n'a paru tendre qu'à diminuer le poids de la ſervitude, c'eſt qu'il falloit ſoulager d'abord des malheureux qu'on ne pouvoit délivrer ; c'eſt qu'il s'agiſſoit de convaincre leurs oppreſſeurs même qu'ils étoient cruels au préjudice de leurs intérêts. Mais en attendant que de grandes révolutions peut-être faſſent ſentir l'évidence de cette vérité, il convient de s'élever plus haut. Démontrons d'avance qu'il n'eſt point de raiſon d'état qui puiſſe autoriſer l'eſclavage. Ne craignons pas de citer au tribunal de la lumiere & de la juſtice éternelle, les gouvernemens qui tolérent cette cruauté, ou qui ne rougiſſent pas même d'en faire la baſe de leur puiſſance.

Monteſquieu n'a pu ſe réſoudre à traiter ſérieuſement la queſtion de l'eſclavage. En effet c'eſt dégrader la raiſon que de l'employer, on ne dira pas à défendre, mais à combattre même un abus ſi contraire à la raiſon. Quiconque juſ-

tifie un ſi odieux ſyſtême, mérite du philoſophe un ſilence plein de mépris, & du negre un coup de poignard.

Si vous portez votre main ſur moi, je me tue, diſoit Clariſſe à Lovelace ; & moi je dirois à celui qui attenteroit à ma liberté, ſi vous approchez, je vous poignarde ; & je raiſonnerois mieux que Clariſſe, parce que défendre ma liberté, ou ce qui eſt la même choſe, ma vie, eſt mon premier devoir, reſpecter celle d'autrui n'eſt que le ſecond ; & que toutes choſes d'ailleurs égales, la mort d'un coupable eſt plus conforme à la juſtice que celle d'un innocent.

Dira-t-on que celui qui veut me rendre eſclave n'eſt point coupable, qu'il uſe de ſes droits ? Où ſont-ils ſes droits ? Qui leur a donné un caractere aſſez ſacré pour faire taire les miens ! Je tiens de la nature le droit de me défendre ; elle ne t'a donc pas donné celui de m'attaquer. Que ſi tu te crois autoriſé à m'opprimer, parce que tu es plus fort & plus adroit que moi ; ne te plains donc pas, lorſqu'abattu ſous mes pieds, ſans ſecours & force, mes bras vigoureux ouvriront ton ſein pour y chercher ton cœur ; ne te plains donc pas, lorſque dans tes entrailles déchirées, tu ſentiras la mort que j'y aurai fait paſſer avec tes alimens. Je ſuis plus fort & plus adroit que toi, expie à préſent le crime d'avoir eu plus de force & plus d'adreſſe que moi, lorſque tu as fait de ton égal ton eſclave.

Eh ! ne ſentez-vous pas, malheureux apologiſtes de l'eſclavage, que vous couvrez la terre d'aſſaſſins légitimes ? Que vous ſappez la ſociété par ſes fondemens, en armant tantôt un peuple contre tous les autres, & tantôt pluſieurs nations contre une ſeule. Que vous criez aux hom-

mes : ſi vous voulez conſerver votre vie, hâtez-vous de me l'arracher, car j'en veux à la vôtre.

Mais, dites-vous, le droit d'eſclavage s'étend ſur le travail & la liberté, non ſur la vie des hommes. Eh quoi, le maître qui diſpoſe de l'emploi de mes forces, ne diſpoſe-t-il pas de mes jours qui dépendent de l'uſage volontaire & modéré de mes facultés? Qu'eſt-ce que l'exiſtence pour celui qui n'en peut uſer? Je ne puis pas tuer mon eſclave; mais je puis faire couler ſon ſang goutte à goutte ſous le fouet d'un bourreau; je puis l'accabler de douleurs, de travaux & de privations; je puis attaquer de toutes parts, & miner ſourdement les principes & les reſſorts de ſa vie; je puis étouffer par des ſupplices lents le germe malheureux qu'une négreſſe porte dans ſon ſein, fécond pour ſa ruine & pour ma tyrannie.

Diſons mieux. Le droit d'eſclavage eſt celui de commettre toutes ſortes de crimes, & ceux qui attaquent la propriété; vous ne laiſſez pas à votre eſclave celle de ſa perſonne, de ſes pieds, de ſes mains que vous pouvez à tout moment charger de fers : & ceux qui détruiſent la ſûreté; vous pouvez l'immoler à vos caprices : & ceux qui font frémir la pudeur.... Tout mon ſang ſe ſouleve à ces images horribles; je hais, je fuis l'eſpece humaine compoſée de victimes & de bourreaux; & ſi elle ne doit pas devenir meilleure, puiſſe-t-elle s'anéantir!

Un mot encore, puiſqu'il faut tout dire. Cartouche aſſis au pied d'un arbre dans une forét profonde, calculant la recette & la dépenſe de ſon brigandage, les récompenſes & les ſalaires de ſes agens, & s'occupant avec eux d'idées de proportion & de juſtice diſtributive...

Vous ne le croyez pas.... Mais l'armateur qui courbé ſur un comptoir, regle la plume à la main le nombre d'attentats qu'il peut faire commettre ſur les côtes de Guinée; qui examine à loiſir combien chaque negre lui coûtera, de fuſils à livrer pour entretenir la guerre qui fournit les eſclaves, de chaînes de fer pour le tenir garotté ſur ſon vaiſſeau, de fouets pour le faire travailler; combien lui vaudra chaque goutte de ſang dont ce negre arroſera ſon habitation; ſi la négreſſe donnera plus à ſa terre par les travaux de ſes mains que par le travail de l'enfantement; ſi.... Que penſez-vous du parallele?.... Le voleur attaque & prend l'argent; le négociant prend la perſonne même. L'un viole les inſtitutions ſociales; l'autre viole la nature. Oui ſans doute; & s'il exiſtoit une religion qui autorisât, qui tolerât, ne fut-ce que par ſon ſilence, de pareilles horreurs; ſi d'ailleurs occupée de queſtions oiſeuſes ou ſéditieuſes, elle ne tonnoit pas ſans ceſſe contre les auteurs ou les inſtrumens de cette tyrannie; ſi elle faiſoit un crime à l'eſclave de briſer ſes chaînes; ſi elle ſouffroit dans ſon ſein le juge inique qui condamne le fugitif à la mort: ſi cette religion exiſtoit, il faudroit en étouffer les miniſtres ſous les débris de leurs autels.

Mais les negres ſont une eſpece d'hommes nés pour l'eſclavage. Ils ſont bornés, fourbes, méchans. Ils conviennent eux-mêmes de la ſupériorité de notre intelligence, & reconnoiſſent preſque la juſtice de notre empire.

Les negres ſont bornés; parce que l'eſclavage briſe tous les reſſorts de l'ame. Ils ſont méchans; pas aſſez. Ils ſont fourbes; parce qu'on ne doit pas la vérité à ſes tyrans. Ils reconnoiſſent la ſu-

périorité de notre eſprit, parce que nous avons abuſé de leur ignorance ; la juſtice de notre empire, parce que nous avons abuſé de leur foibleſſe. J'aimerois autant dire que les Indiens ſont une eſpece d'hommes nés pour être écraſés ; parce qu'il y a chez eux des fanatiques qui ſe précipitent ſous les roues du char de leur idole, devant le temple de Jagernat.

Mais tous ces negres étoient eſclaves avant qu'on les achetât pour l'Amérique. La plupart étoient nés dans l'eſclavage ; les autres y étoient tombés, ſoit par le droit de la guerre, ſoit par une peine de mort encourue par des crimes & commuée en celle de la ſervitude.

C'eſt vous, colons avares & pareſſeux qui entretenez l'eſclavage en Afrique, par l'achat que vous faites de ſes malheureuſes victimes. Vous ſoufflez la guerre, en mettant un prix, non pas à la rançon, mais à la propriété ſur les priſonniers. Vos vaiſſeaux y ont apporté un germe de deſtruction qui ne diſparoîtra qu'avec la ceſſation de votre commerce abominable, ou qu'à l'extinction de cette miſérable race que vous forcez à s'égorger pour de l'eau de vie. Ce ſont, dites-vous, des criminels qui dignes de la mort devroient bénir les chaînes qui les en exemptent. Et moi je vous dis que parmi tous ces Afriquains que vous achetez, il n'y a pas peut-être un criminel ; parce que dans un état deſpotique il ne peut y avoir de crime.

Le ſujet d'un deſpote eſt de même que l'eſclave dans un état contre nature. Tout ce qui contribue à y retenir l'homme, eſt un attentat contre ſa perſonne. Toutes les mains qui l'attachent à la tyrannie d'un ſeul, ſont des mains ennemies. Or, voulez-vous ſavoir quels ſont les

auteurs ou les complices de cette violence ? Tous ceux qui l'environnent. Sa mere, qui pour ne pas travailler à la propagation de l'eſclavage ne devoit peut-être pas lui donner le jour, & qui lui a donné les premieres leçons de l'obéiſſance ; ſon voiſin qui lui en a donné l'exemple ; ſes ſupérieurs qui l'y ont forcé ; ſes égaux qui l'y ont entraîné par leur opinion. Tous ſont les miniſtres & les inſtrumens de la tyrannie ; & s'ils n'en étoient pas les victimes forcées, on ne leur devroit que la haine ou la mort. Le tyran ne peut rien par lui-même : il n'eſt que le mobile des efforts que font tous ſes ſujets pour s'opprimer mutuellement. Il les entretient dans un état de guerre continuelle qui rend légitime les vols, les trahiſons, les aſſaſſinats. Ainſi que le ſang qui coule dans ſes veines, tous les crimes partent de ſon cœur, & reviennent s'y concentrer. Caligula diſoit que ſi le genre humain n'avoit qu'une tête, il eût pris plaiſir à la faire tomber. Socrate auroit dit que ſi tous les crimes pouvoient ſe trouver ſur une même tête, ce ſeroit celle-là qu'il faudroit abattre.

Hâtons-nous donc de ſubſtituer à l'aveugle férocité de nos peres, les lumieres de la raiſon & les ſentimens de la nature. Briſons les chaînes de tant de victimes de notre cupidité ; duſſions-nous renoncer à un commerce qui n'a que l'injuſtice pour baſe & que le luxe pour objet.

Mais non. Il n'eſt pas beſoin de faire le ſacrifice de productions que l'habitude nous a rendu cheres. Vous pouvez les tirer de vos colonies ſans les peupler d'eſclaves. Ces productions peuvent être cultivées par des mains libres, & dès-lors conſommées ſans remords.

Les iſles ſont remplies de noirs dont on a rompu les chaînes. Ils exploitent avec ſuccès les petites

habitations qu'on leur a données ; ou qu'ils ont acquiſes par leur induſtrie. Ceux de ces malheureux qui recouvreroient ſucceſſivement leur indépendance, vivroient en paix d'un ſemblable travail libre & fructueux. Les ſerfs de Danemarck qu'on vient d'affranchir ont-ils abandonné leurs charrues?

Craint-on que la facilité de vivre ſans agir ſur un ſol naturellement fertile, de ſe paſſer de vêtemens ſous un ciel brûlant, plonge les hommes dans l'oiſiveté? Pourquoi donc les habitans de l'Europe ne ſe bornent-ils pas aux travaux de premiere néceſſité? Pourquoi s'épuiſent-ils dans des occupations laborieuſes qui ne ſatisfont que des fantaiſies paſſageres? Il eſt parmi nous mille profeſſions plus pénibles les unes que les autres, qui ſont l'ouvrage de nos inſtitutions. Les loix ont fait éclore ſur la terre un eſſaim de beſoins factices qui n'auroient jamais exiſté ſans elles. En diſtribuant toutes les propriétés au gré de leur caprice, elles ont aſſujetti une infinité d'hommes à la volonté impérieuſe de leurs ſemblables, au point de les faire chanter & danſer pour vivre. Vous avez parmi vous des êtres faits comme vous, qui ont conſenti à s'enterrer ſous des montagnes pour vous fournir des métaux, du cuivre qui vous empoiſonne peut-être ; pourquoi voulez-vous que des negres ſoient moins dupes, moins foux que des Européens.

En accordant à ces malheureux la liberté, mais ſucceſſivement, comme une récompenſe de leur économie, de leur conduite, de leur travail, ayez ſoin de les aſſervir à vos loix & à vos mœurs, de leur offrir vos ſuperfluités. Donnez-leur une patrie, des intérêts à combiner, des

productions à faire naître, une conſommation analogue à leurs goûts; & vos colonies ne manqueront pas de bras, qui ſoulagés de leurs chaînes, en ſeront plus actifs & plus robuſtes.

Pour renverſer l'édifice de l'eſclavage, étayé par des paſſions ſi univerſelles, par des loix ſi authentiques, par la rivalité des nations ſi puiſſante, par des préjugés plus puiſſans encore, à quel tribunal porterons-nous la cauſe de l'humanité que tant d'hommes trahiſſent de concert? Rois de la terre, vous ſeuls pouvez faire cette révolution. Si vous ne vous jouez pas du reſte des humains; ſi vous ne regardez pas la puiſſance des ſouverains comme le droit d'un brigandage heureux, & l'obéiſſance des ſujets comme une ſurpriſe faite à l'ignorance, penſez à vos devoirs. Refuſez le ſceau de votre autorité au trafic infame & criminel d'hommes convertis en vils troupeaux; & ce commerce diſparoîtra. Réuniſſez une fois pour le bonheur du monde vos forces & vos projets ſi ſouvent concertés pour ſa ruine. Que ſi quelqu'un d'entre vous oſoit fonder ſur la généroſité de votre ſacrifice, l'eſpérance de ſa richeſſe & de ſa grandeur; c'eſt un ennemi du genre-humain qu'il faut détruire. Portez chez lui le fer & le feu. Vos armées ſe rempliront du ſaint enthouſiaſme de l'humanité. Vous verrez alors quelle différence met la vertu, entre des hommes qui ſecourent des opprimés, & des mercénaires qui ſervent des tyrans.

Mais pendant que les ames ſenſibles ne peuvent former que des vœux pour une révolution qui feroit plus d'honneur à notre ſiecle que de nouvelles découvetres ſur le globe ou dans les ſciences & les arts, les negres gémiſſent ſous le joug

joug de travaux, dont la peinture ne peut que nous intéreſſer de plus en plus ſur leur deſtinée.

Le ſol des iſles de l'Amérique a très-peu de rapport avec le nôtre. Ses productions ſont très-différentes; & la maniere de les cultiver ne ſe reſſemble pas. A l'exception de quelques graines potageres, on n'y enſemence rien; tout s'y plante.

Comme le tabac fut la premiere production dont on s'occupa, que ſes racines ne prennent point de profondeur, & que la moindre écorchure la fait périr, on n'employa qu'un ſimple grattoir pour préparer les terres qui devoient la recevoir, & pour extirper les mauvaiſes herbes qui l'auroient étouffée. Cet uſage dure encore.

Lorſqu'on s'éleva à des cultures qui exigeoient plus de façons, & qui étoient moins délicates, on eut recours à la houe pour labourer & pour ſarcler; mais elle ne fut pas employée ſur tout l'eſpace qui devoit être mis en valeur. On ſe contenta de creuſer un trou pour placer la plante.

L'inégalité du terrein le plus communément rempli de côteaux, donna vraiſemblablement naiſſance à cet uſage. On put craindre que des pluies, qui tombent toujours en torrens, ne ruinaſſent par des ravines les terres remuées. L'indolence & le défaut des moyens dans les premiers temps, étendirent cette pratique aux plaines les plus unies. L'habitude qui prend ſi vîte tant d'empire, ſur-tout dans les pays chauds, conſacra cette routine. Perſonne ne ſongeoit à s'en écarter. Enfin quelques colons aſſez hardis pour s'élever au-deſſus du préjugé, ont imaginé de ſe ſervir de la charrue; & il eſt vraiſemblable que cette méthode deviendra générale par-tout où elle ſera praticable. Il n'eſt rien qui ne porte à le deſirer & à l'eſpérer.

Toutes les terres des iſles étoient vierges, lorſque les Européens entreprirent de les défricher. Les premieres occupées, donnent depuis longtemps moins de productions, qu'on n'en retiroit au commencement. Celles qu'on a miſes ſucceſſivement en valeur, participent de cet épuiſement plus ou moins, en raiſon de l'époque de leur défrichement. Quelle qu'ait été leur fertilité dans l'origine, toutes la perdent avec le temps, & bientôt elles ceſſeront de répondre aux travaux des cultivateurs, ſi l'art ne vient au ſecours de la nature.

C'eſt un principe d'agriculture généralement avoué par les phyſiciens, que la terre n'eſt vraiment productive qu'autant qu'elle peut recevoir les influences de l'air & de tous les météores dirigés par ce puiſſant agent, tels que les brouillards, les roſées, les pluies. C'eſt aux labours & aux labours fréquens à lui procurer cet avantage. Les iſles le reclament avec inſtance & ſans délai. C'eſt la ſaiſon humide qu'il faut choiſir pour remuer ces terres, dont la ſéchereſſe arrêteroit la fécondité. La pratique de la charrue ne ſauroit avoir d'inconvénient dans les campagnes bien égales. On préviendroit de voir les terreins en pente ravagés par les orages, en faiſant les labours tranſverſalement ſur une ligne qui croiſeroit celle de la pente des côteaux. Si la pente étoit ſi rapide que les terres miſes en valeur puſſent être entraînées malgré les ſillons, on ajouteroit d'eſpace en eſpace & dans le même ſens de petites ſaignées plus profondes, qui romproient en partie la force & la vîteſſe que la roideur des collines ajoute à la chûte des groſſes pluies.

L'utilité de la charrue ne ſe borneroit pas à procurer aux plantes plus de ſuc végétal. Elle af-

ſureroit encore leurs produits. Les iſles ſont le pays des inſectes. Leur multiplication y eſt favoriſée par une chaleur continuelle, & ils ſe ſuccedent ſans interruption. On connoît l'étendue des ravages qu'ils font, les fourmis ſpécialement. Des labours fréquens & ſucceſſifs fatigueroient ces eſpeces dévorantes, troubleroient leur reproduction, en feroient beaucoup périr, & détruiroient la plupart de leurs œufs. Peut-être ce moyen ne ſeroit-il pas ſuffiſant contre les rats que les vaiſſeaux ont apportés d'Europe en Amérique où ils ſe ſont tellement multipliés, qu'ils détruiſent ſouvent un tiers de récolte. On pourroit appeller au ſecours l'activité des eſclaves, & encourager leur vigilance par quelque gratification.

La pratique du labourage paroîtroit devoir amener l'uſage des engrais. Il eſt déja connu ſur quelques côtes. Celui qu'on emploie ſe nomme varech. C'eſt une eſpece de plante marine, qui au temps de ſa maturité ſe détachant des eaux eſt portée au rivage par le mouvement des ondes. Il eſt un grand principe de fécondité; mais employé ſans préparation, il communique au ſucre une âpreté déſagréable qui doit venir des ſels impregnés de parties huileuſes qui abondent dans les plantes marines. Peut-être ne faudroit-il pour faire ceſſer cette amertume, que brûler la plante & l'employer en cendres. Les ſels dégagés par cette opération de parties huileuſes & bien triturées par la végétation, circuleroient plutôt dans la canne de ſucre, & lui porteroient des ſucs plus purs.

Les terres intérieures n'ont pas encore été fumées, & il eſt difficile qu'elles le ſoient jamais à un certain point dans des iſles où les troupeaux ne ſont pas nombreux, & n'ont pas la commodité des étables. Cependant avec une volonté bien décidée,

on trouveroit quelques reſſources dans la grande quantité de mauvaiſes herbes dont il faut débarraſſer continuellement les plantes utiles. Il n'y auroit qu'à les ramaſſer & à les faire pourrir. Les colons qui cultivent le caffé ont donné l'exemple de cette méthode, mais avec l'indolence que la chaleur du climat répand dans le travail même. Ils ont accumulé des herbes au pied des caffiers, ſans voir que ces herbes qu'on ne prenoit pas même la peine de couvrir de terre, échauffoient l'arbre & ſervoient d'aſyle à des inſectes qui le dévoroient. On n'a guere été moins négligent dans le ſoin des troupeaux.

Tous les quadrupedes domeſtiques de l'Europe ont été portés en Amérique par les Eſpagnols; & c'eſt de leurs établiſſemens que les colonies des autres nations les ont tirés. A l'exception du cochon, qui, fait pour réuſſir dans les régions abondantes en fruits aquatiques, en inſectes, en reptiles, eſt devenu plus grand & d'un meilleur goût, ces animaux ont tous dégénéré, & l'on n'en trouve dans les iſles que de très-petites races. Quoique le vice du climat puiſſe avoir quelque part à cette dégradation, le défaut de ſoin en eſt peut-être la principale cauſe. Ils couchent toujours en plein champ. On ne leur donne jamais ni ſon ni avoine, & ils ſont au verd toute l'année. On leur refuſe juſqu'à l'attention de diviſer les prairies en pluſieurs quartiers, pour les faire paſſer alternativement de l'un dans l'autre. ils paiſſent toujours ſur le même eſpace, ſans laiſſer à l'herbe le temps de renaître. Ces fourrages ne peuvent avoir qu'un ſuc aqueux & foible. Une végétation trop prompte, les empêche d'être ſuffiſamment digérés par la nature. Auſſi les animaux deſtinés à la nourriture des hommes

ne donnent-ils qu'une chair coriace & ſans ſubſtance.

Ceux qu'on réſerve aux divers travaux, ne rendent qu'à peine un foible ſervice. Les bœufs ne traînent que de légers fardeaux & ne les traînent pas toute la journée. Ils ſont toujours au nombre de quatre. On ne les attele pas par la tête, mais par le col, à la maniere d'Eſpagne. Ce n'eſt pas l'aiguillon, c'eſt le fouet qui les excite. Deux conducteurs réglent leur marche.

Lorſque les chemins ne permettent pas l'uſage des voitures, les bœufs ſont remplacés par les mulets. Ceux-ci ſont bâtés d'une maniere plus ſimple qu'en Europe, mais beaucoup moins ſolide. On leur met ſur le dos un paillaſſon auquel on ſuſpend deux crochets de chaque côté pris au haſard dans les bois. Ainſi équippés, ils portent au plus la moitié de ce que portent les nôtres, & font la moitié moins de chemin.

Le pas des chevaux n'eſt pas ſi lent. Ils ont conſervé quelque choſe de la vîteſſe, du feu, de la docilité des chevaux Andalous dont ils tirent leur origine ; mais leurs forces ne répondent pas à leur ardeur. On eſt réduit à les multiplier beaucoup, pour en tirer le ſervice qu'un petit nombre rendroit en Europe. Il faut en atteler trois ou quatre aux voitures extrêmement légeres, dont les habitans aiſés ſe ſervent pour des courſes qu'ils appellent des voyages & qui ne ſeroient chez nous que des promenades.

On auroit empêché, retardé ou diminué la dégradation des animaux aux iſles, ſi on eût eu l'attention de les renouveller par des races étrangeres. Des étalons venus de contrées plus froides ou plus chaudes auroient corrigé à un certain point l'influence de la température, de la nourri-

ture, de l'éducation. Avec les femelles du pays, ils auroient produit de nouvelles races d'autant meilleures, qu'ils ſeroient partis d'un climat plus différent de celui où ils auroient été portés.

Il eſt bien extraordinaire qu'une idée ſi ſimple ne ſoit venue à aucun colon; & qu'il n'y ait eu aucune légiſlation aſſez occupée de ſes intérêts, pour ſubſtituer dans ſes établiſſemens le bœuf à boſſe au bœuf commun. Tous les gens inſtruits doivent ſe rappeller que le bœuf à boſſe a le poil plus doux & plus luſtré, le naturel moins lourd, moins brut que notre bœuf, & une intelligence, une docilité fort ſupérieures. Il eſt léger à la courſe, & il peut ſuppléer au cheval puiſqu'on le monte. Il ſe plait autant dans les contrées méridionales, que celui dont nous nous ſervons aime les zones froides ou tempérées. On ne connoît que cette race dans le continent des grandes Indes, dans les iſles orientales, & dans la plus grande partie de l'Afrique. Si l'habitude prenoit moins d'empire qu'elle n'en a communément même ſur les gouvernemens les plus éclairés, on auroit vu que cet animal utile convenoit ſinguliérement au grand archipel de l'Amérique, & qu'il n'y avoit rien de ſi aiſé que de le tirer à peu de frais de la côte d'or ou de celle d'Angole.

Deux riches cultivateurs également frappés, l'un à la Barbade, l'autre à Saint-Domingue, de la foibleſſe des animaux de trait & de charge dont ils trouvoient l'uſage établi, ont tenté de leur ſubſtituer le chameau. Cette expérience faite autrefois ſans ſuccès au Pérou par les Eſpagnols, n'a pas été heureuſe & ne devoit pas l'être. Il eſt connu que le chameau, quoique naturel aux pays chauds, craint les chaleurs exceſſives, & qu'il

peut auſſi peu réuſſir, auſſi peu ſe perpétuer ſous le ciel brûlant de la zone torride, que dans les zones tempérées. On auroit mieux fait de ſe tourner du côté du buffle.

Le buffle eſt un animal très-ſale & d'un naturel violent. Il a des fantaiſies bruſques & fréquentes. Son cuir eſt ſolide, léger, preſqu'impénétrable, & ſa corne propre à beaucoup d'uſages. On trouve ſa chair noire & dure, déſagréable au goût & à l'odorat. Le lait de la femelle eſt moins doux, mais plus abondant que celui de la vache. Nourri comme le bœuf avec lequel il a une reſſemblance marquée, il le ſurpaſſe prodigieuſement en force & en vîteſſe. Deux buffles enchainés à un chariot, au moyen d'un anneau qu'on leur paſſe dans le nez, traînent autant que quatre bœufs des plus vigoureux & en moitié moins de temps. Ils doivent cette double ſupériorité à l'avantage d'avoir les jambes plus hautes, & une maſſe de corps plus conſidérable, dont tout le poids eſt employé à tirer, parce que leur cou & leur tête ſe portent naturellement en bas. Comme cet animal eſt originaire de la zone torride, & qu'il eſt plus gros, plus fort, plus docile à meſure qu'il habite des pays plus chauds, on ne peut pas douter qu'il ne fût d'une grande utilité dans les Antilles, & qu'il ne s'y perpétuât aiſément.

L'indolence & la routine qui ont empêché la propagation des animaux domeſtiques, n'ont pas moins arrêté le ſuccès de la tranſplantation de nos végétaux. On a porté ſucceſſivement aux iſles pluſieurs eſpeces d'arbres fruitiers. Ceux qui n'ont pas péri ſont des eſpeces de ſauvageons dont les fruits ne ſont ni beaux ni bons. La plupart ont dégénéré fort vîte, parce qu'on les a abandonnés à la force d'une végétation toujours acti-

ve, toujours excitée par la roſée abondante des nuits, par les vives chaleurs du jour, double principe de féçondité. Peut-être un obſervateur intelligent en auroit-il ſu profiter pour ſe procurer des fruits paſſables ; mais on ne trouve pas de ces hommes dans les colonies. Si nos plantes potageres y ont réuſſi ; ſi elles ſont toujours renaiſſantes, toujours vertes, toujours mûres ; c'eſt qu'elles n'ont pas eu à lutter contre le climat où elles rencontroient une terre humide & pâteuſe qui leur eſt propre ; c'eſt qu'elles n'exigeoient pas le moindre ſoin. Les ſueurs des eſclaves arroſent des productions plus utiles.

On a tourné les premiers travaux de ces malheureux vers les objets néceſſaires pour la conſervation de leur miſérable exiſtence. Excepté dans les iſles occupées par les Eſpagnols, où les choſes ſont à peu près ce qu'elles étoient à l'arrivée des Européens dans le nouveau monde, les productions qui ſuffiſoient aux ſauvages ont diminué, à meſure qu'on a abattu les forêts pour former des cultures. Il a fallu ſe procurer d'autres ſubſiſtances : & les principales qu'on a dû rechercher, ont été tirées du pays même des nouveaux conſommateurs.

L'Afrique a fourni aux iſles un arbriſſeau qui s'éleve d'environ quatre pieds, qui vit quatre ans, & qui eſt utile pendant toute ſa durée. Il porte des gouſſes qui renferment cinq à ſix grains d'une eſpece de pois très-ſaine & très-nourriſſante. Tout ce qui lui appartient eſt précieux par quelque vertu. Sa fleur eſt béchique ; ſes feuilles bouillies s'appliquent ſur les plaies ; & de ſon bois réduit en cendres, on fait une leſſive qui nettoie les ulceres & diſſipe les inflammations extérieures de la peau. On appelle cet arbuſte

pois d'Angole. Il réuſſit également, & dans les terres naturellement ſtériles, & dans celles dont on a épuiſé les ſels. Auſſi les colons, bons adminiſtrateurs, ne manquent-ils jamais d'en ſemer dans toutes les parties de leurs habitations, qui dans d'autres mains reſteroient incultes.

Cependant, le préſent le plus précieux que les iſles aient reçu de l'Afrique, c'eſt le manioc. La plupart des hiſtoriens l'ont regardé comme une plante originaire d'Amérique. On ne voit pas trop ſur quel fondement eſt appuyée cette opinion, quoiqu'aſſez généralement reçue. Mais la vérité en fût-elle démontrée, les Antilles n'en tiendroient pas moins le manioc des Européens qui l'y ont tranſporté avec les Africains qui s'en nourriſſoient. Avant nos invaſions, la communication du continent de l'Amérique avec ces iſles étoit ſi peu de choſe, qu'une production de la terre ferme pouvoit être ignorée dans l'archipel des Antilles. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les ſauvages qui offrirent à nos premiers navigateurs des bananes, des ignames, des patates, ne leur préſenterent point de manioc; c'eſt que les Caraïbes concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent l'ont reçu de nous; c'eſt que le caractere des ſauvages ne les rendoit pas propres à une culture ſi ſuivie; c'eſt que cette ſorte de culture exige des champs très-découverts, & que dans les forêts dont ces iſles étoient couvertes on ne trouva pas des intervalles défrichés qui euſſent plus de vingt-cinq toiſes en quarré. Enfin, ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ne voit l'uſage du manioc établi qu'après l'arrivée des noirs; & que de tems immémorial il forme la nourriture principale d'une grande partie de l'Afrique.

Quoiqu'il en ſoit, le manioc eſt une plante

qui vient de bouture. On la place dans des foſſes de cinq ou ſix pouces de profondeur qu'on remplit de la terre même qu'on en avoit tirée. Ces foſſes ſont éloignées les unes des autres de deux pieds ou de deux pieds & demi, ſelon la nature du terrein. L'arbuſte s'éleve un peu plus que la hauteur de l'homme, & ſon tronc eſt à peu près gros comme le bras. A meſure qu'il croît, les feuilles baſſes tombent, & il n'en reſte que vers le ſommet. Son bois eſt mol & caſſant.

C'eſt une plante délicate. La culture en eſt pénible. Le voiſinage de toutes ſortes d'herbes l'incommode. Il lui faut un terrein ſec & léger. Son fruit eſt à ſa racine; & ſi cette racine eſt ébranlée par l'agitation que le vent occaſionne au corps de la plante, le fruit ne ſe forme qu'imparfaitement. Il emploie dix-huit mois à croître ou à mûrir.

On ne peut le faire ſervir à la nourriture des hommes, qu'après lui avoir donné une préparation très-fatigante. Il faut en ratiſſer la premiere peau, le laver, le rapper, le preſſer pour extraire les parties aqueuſes qui ſont un poiſon froid, contre lequel il n'y a aucun remede connu. La cuiſſon acheve de faire évaporer ce qui pouvoit y reſter du principe de mort qu'il renfermoit. Lorſqu'il ne paroît plus de fumée, on l'ôte de deſſus la platine de fer où on la fait cuire, & on les laiſſe refroidir. Des expériences répétées ont démontré qu'il étoit preſqu'auſſi dangereux de le manger chaud que de le manger crud.

La racine de manioc rappée & réduite en petits grains par la cuiſſon, s'appelle farine de manioc. On donne le nom de caſſave à la pâte de manioc changée en gateau par la ſeule attention de la faire cuire ſans la remuer. Il y auroit du

danger à manger autant de caſſave que de farine, parce que la caſſave eſt beaucoup moins cuite. L'une & l'autre ſe conſervent long-temps & ſont très-nourriſſantes, mais d'une digeſtion un peu difficile. Quoiqu'elles paroiſſent d'abord inſipides, il ſe trouve un grand nombre de blancs nés aux iſles qui les préférent au meilleur froment. Tous les Eſpagnols généralement en font un uſage habituel. Le François en nourrit ſes eſclaves. Seulement il y ajoute par ſemaine, ou trois livres de morue ſeche, ou deux livres de bœuf ſalé, ou une partie proportionnée de l'un & de l'autre, pour qu'ils puiſſent ſoutenir les rudes travaux dont ils ſont chargés. Les autres peuples Européens qui ont formé des établiſſemens aux iſles, ne connoiſſent que peu le manioc. C'eſt de l'Amérique ſeptentrionale que ces colonies reçoivent leur ſubſiſtance; de ſorte que ſi par quelque événement qui eſt très-poſſible, leur liaiſon avec cette fertile contrée étoit interrompue pendant quatre mois, elles ſeroient réduites à mourir de faim. Une avidité ſans bornes ferme les yeux des colons inſulaires ſur ce danger éminent. Tous ou preſque tous trouvent avantageux de tourner l'activité entiere de leurs eſclaves vers les productions qui entrent dans le commerce. Les principales ſont le cacao, le rocou, le coton, l'indigo, le caffé. On parlera ailleurs de leur culture, de leur valeur, de leur deſtination. L'attention du lecteur ne ſera fixée ici que ſur le ſucre, dont le produit ſeul eſt plus important que celui de toutes les autres denrées réunies.

La canne qui donne le ſucre eſt une eſpece de roſeau, qui s'éleve communément à huit ou neuf pieds, en y comprenant les feuilles qui ſortent de ſon ſommet. Sa groſſeur la plus ordi-

naire eſt de deux à quatre pouces. Elle eſt couverte d'une écorce peu dure qui renferme une matiere ſpongieuſe. Des nœuds la coupent par intervalles, comme pour la renforcer & la ſoutenir ; mais ſans empêcher la circulation de la ſeve, parce qu'ils ſont mous & moëlleux dans l'intérieur.

Cette plante eſt cultivée de toute ancienneté dans quelques contrées de l'Aſie & de l'Afrique. On ignore quand & comment elle a été naturaliſée à Madere & aux Canaries. Tout ce qu'on ſait, c'eſt qu'elle fut portée de ces iſles dans le nouveau monde, où elle a auſſi bien proſpéré que ſi elle en étoit originaire.

Toutes les terres ne lui conviennent pas également. Celles qui ſont graſſes & fortes, baſſes & marécageuſes, environnées de bois ou nouvellement défrichées, ne produiſent, malgré la groſſeur, la longueur des cannes, qu'un ſuc aqueux, peu ſucré, de mauvaiſe qualité ; difficile à cuire, à purifier & à conſerver. Les cannes plantées dans un terrein où elles trouvent bientôt le tuf ou le roc, n'ont qu'une durée fort courte & ne donnent que peu de ſucre. Un ſol léger, poreux & profond eſt celui que la nature a déſtiné à cette production.

La méthode générale pour l'obtenir, eſt de préparer un grand champ ; de faire à trois pieds de diſtance l'une de l'autre des tranchées qui aient dix-huit pouces de long, douze de large, & ſix de profondeur ; d'y coucher deux & quelquefois trois boutures d'environ un pied chacune, tirées de la partie ſupérieure de la canne, & de les couvrir légerement de terre. Il ſort de chacun des nœuds qui ſe trouvent dans les boutures une tige qui avec le temps devient canne à ſucre.

On doit avoir l'attention de la débarraſſer continuellement des mauvaiſes herbes qui ne manquent jamais de naître autour d'elle. Ce travail ne dure que ſix mois. Les cannes ſont alors aſſez touffues & aſſez voiſines les unes des autres pour faire périr tout ce qui pourroit nuire à leur fécondité. On les laiſſe croître ordinairement dix-huit mois; & ce n'eſt guere qu'à cette époque qu'on les coupe.

Il ſort de leur ſouche des rejettons qui ſont coupés à leur tour quinze mois après. Cette ſeconde coupe ne donne guere que la moitié du produit de la premiere. On en fait quelquefois une troiſieme & même une quatrieme qui ſont toujours moindres progreſſivement, quelle que ſoit la bonté du ſol. Auſſi n'y a-t-il que le défaut de bras pour replanter ſon champ, qui puiſſe obliger un cultivateur actif à demander à ſa canne plus de deux récoltes.

Elles ne ſont pas dans toutes les colonies, à la même époque. Dans les établiſſemens François, Danois, Eſpagnols, Hollandois, elles commencent en janvier & continuent juſqu'en octobre. Cette méthode ne ſuppoſe pas une ſaiſon fixe pour la maturité de la canne. Cependant, cette plante doit avoir comme les autres ſes progrès; & on remarque très-bien qu'elle eſt en fleur dans les mois de novembre & de décembre. Il doit réſulter de l'uſage de ces nations qui ne ceſſent point de récolter pendant dix mois, qu'elles coupent des cannes, tantôt prématurées, & tantôt trop mûres. Dès-lors le fruit n'a pas les qualités requiſes. Cette récolte doit avoir une ſaiſon fixe; & c'eſt vraiſemblablement dans les mois de mars & d'avril, où tous les fruits doux ſont mûrs;

tandis que les fruits aigres ne mûriſſent qu'aux mois de juillet & d'août.

Les Anglois coupent leurs cannes en mars & en avril. Ce n'eſt pas cependant la raiſon de maturité qui les détermine. La ſéchereſſe qui regne dans leurs iſles, leur rend les pluies qui tombent en ſeptembre néceſſaires pour planter; & comme la canne eſt dix-huit mois à croître, cette époque ramene toujours leur récolte au point de maturité.

Pour extraire le ſuc des cannes coupées, ce qui doit ſe faire dans vingt-quatre heures ſans quoi il s'aigriroit, on les met entre deux cylindres de fer ou de cuivre, poſés perpendiculairement ſur une table immobile. Le mouvement de ces cylindres eſt déterminé par une roue horizontale que des bœufs ou des chevaux font tourner; mais dans les moulins à eau, cette roue horizontale reçoit ſon mouvement d'une roue perpendiculaire dont la circonférence préſentée au courant de l'eau reçoit une impreſſion qui la fait mouvoir ſur ſon axe, de la droite à la gauche ſi le courant de l'eau frappe la partie ſupérieure de la roue, de la gauche à la droite ſi le courant frappe la partie inférieure.

Du réſervoir où le ſuc de la canne eſt reçu, il tombe dans une chaudiere où on fait évaporer les parties d'eau les plus faciles à ſe détacher. Cette liqueur eſt verſée dans une autre chaudiere où un feu modéré lui fait jetter ſa premiere écume. Lorſqu'elle a perdu ſa glutinoſité, on la fait paſſer dans une troiſieme chaudiere où elle jette beaucoup plus d'écume à un degré plus fort de chaleur. Enſuite on lui donne le dernier degré de cuiſſon dans une quatrieme chaudiere, dont

le feu eſt à celui de la premiere comme trois à un.

Ce dernier feu décide du ſort de l'opération. S'il a été bien conduit, le ſucre forme des criſtaux plus ou moins gros, plus ou moins brillans, à raiſon de la plus grande, de la moindre quantité d'huile qui les ſalit. Si le feu a été trop pouſſé, la matiere ſe réduit à un extrait noir & charbonneux qui ne peut plus fournir de ſel eſſentiel. Si le feu a été trop modéré, il reſte une quantité conſidérable d'huiles étrangeres qui marquent le ſucre, le rendent gras & noirâtre ; de ſorte que quand on veut le deſſécher, il devient toujours poreux, parce que les intervalles qu'occupoient les huiles reſtoient vuides.

Auſſi-tôt que le ſucre eſt refroidi, on le verſe dans des vaſes de terre faits en cône. La baſe du cône eſt découverte, ſon ſommet eſt percé d'un trou, & on fait écouler par ce trou, l'eau qui n'a pu fournir des criſtaux. C'eſt ce qu'on nomme le ſirop. Après l'écoulement, on a du ſucre brut. Il eſt gras, il eſt brun, il eſt mou.

La plupart des iſles laiſſent à l'Europe le ſoin de donner au ſucre les autres préparations néceſſaires pour en faire uſage. Cette pratique leur épargne des bâtimens néceſſaires & coûteux. Elle laiſſe plus de noirs à employer aux travaux des terres. Elle permet de récolter ſans interruption deux ou trois mois de ſuite. Elle employe un plus grand nombre de navires pour l'exportation.

Les ſeuls colons François ont cru de leur intérêt de donner à leurs ſucres une autre façon. Quelle que puiſſe être la perfection de la cuite du ſuc de la canne, il reſte toujours une infinité de parties étrangeres accrochées aux ſels du ſucre,

auquel elles paroiſſent être ce que la lie eſt au vin. Elles lui donnent une couleur terne & un goût de tartre dont on cherche à le dépouiller par une opération appellée *terrage*. Elle conſiſte à remettre le ſucre brut dans un nouveau vaſe de terre, en tout ſemblable à celui dont nous avons parlé. On couvre la ſurface du ſucre dans toute l'étendue de la baſe du cône, d'une marne blanche qu'on arroſe d'eau. En ſe filtrant à travers cette marne, l'eau entraîne une portion de terre calcaire, qu'elle promene ſur les différentes molecules ſalines, où cette terre rencontre des matieres graſſes auxquelles elle s'unit. On fait enſuite écouler cette eau par l'ouverture du ſommet du moule, & on a un ſecond ſirop qu'on nomme melaſſe, & qui eſt d'autant plus mauvais que le ſucre étoit plus beau, c'eſt-à-dire qu'il contenoit moins d'huile étrangere à ſa nature : car alors la terre calcaire diſſoute par l'eau, paſſe ſeule & fait ſentir toute ſon âcreté.

Ce terrage eſt ſuivi d'une derniere préparation qui s'opere par le feu, & qui a pour objet de faire évaporer l'humidité dont les ſels ſe ſont imprégnés pendant le terrage. Pour y parvenir, on ſort la forme du ſucre du vaſe conique de terre ; on la tranſporte dans une étuve qui reçoit d'un fourneau de fer une chaleur douce & graduelle, & on l'y laiſſe juſqu'à ce que le ſucre ſoit très-ſec, ce qui arrive ordinairement au bout de trois ſemaines.

Quoique les frais qu'exige cette opération ſoient perdus en général pour la choſe, puiſque le ſucre terré eſt communément rafiné en Europe de la même maniere que le ſucre brut, cependant tous les habitans des iſles Françoiſes qui ſont en état de purifier ainſi leurs ſucres, ne manquent

quent guere de prendre ce ſoin. Ils y trouvent l'avantage inappréciable pour une nation dont la marine militaire eſt foible, de faire paſſer en temps de guerre de plus grandes valeurs dans leur métropole avec un moindre nombre de bâtimens que s'ils ne faiſoient que du ſucre brut.

On peut juger d'après celui-ci, mais beaucoup mieux d'après le ſucre terré, de quelle ſorte de ſels il eſt compoſé. Si le ſol où la canne a été plantée eſt ſolide, pierreux, incliné ; les ſels ſeront blancs, angulaires & les grains fort gros. Si le ſol eſt marneux, ſa blancheur ſera la même, mais les grains taillés ſur moins de faces, réfléchiront moins de lumiere. Si le ſol eſt gras & ſpongieux, les grains ſeront à peu près ſphériques, la couleur ſera terne, le ſucre fuira ſous le doigt ſans y laiſſer de ſédiment. Ce dernier ſucre eſt réputé de la plus mauvaiſe eſpece.

Les endroits directement expoſés au nord, produiſent le ſucre de la premiere qualité : ſans doute parce que le vent du nord charrie dans les Antilles des ſels nitreux analogues avec les ſels de la terre propres à former du ſucre. Le ſol marneux eſt le plus fécond en cette ſorte de production. Les préparations qu'exige le ſucre qui pouſſe dans ces deux eſpeces de ſol, ſont moins longues & moins laborieuſes, qu'elles ne le ſont pour le ſucre produit dans une terre graſſe. Mais ces principes ſont ſujets à des modifications infinies, dont la recherche n'appartient qu'à des chimiſtes ou à des cultivateurs très-attentifs.

Quel que ſoit le ſucre, on le caſſe en Amérique, avant de l'embarquer pour l'Europe, & on le pile dans des tonneaux avec une extrême attention d'en ſéparer les qualités.

La canne fournit, outre le ſucre, des ſirops

qui valent le douzieme du prix des ſucres. Le ſirop de meilleure qualité eſt celui qui coule d'un premier vaſe dans un ſecond, lorſqu'on fait le ſucre brut. Il eſt compoſé de matieres groſſieres qui entraînent avec elles les ſels du ſucre, ſoit qu'elles les contiennent, ſoit qu'elles les aient détachés dans leur paſſage. Le ſirop inférieur, plus amer & en moindre quantité, eſt formé par l'eau qui entraîne les parties tartreuſes & terreſtres du ſucre, lorſqu'on le leſſive. Par le moyen du feu on tire encore quelque ſucre du premier ſirop, qui après cette opération, eſt moins eſtimé que le ſecond.

Tous deux ſont conſommés dans le nord de l'Europe, où ils tiennent lieu de beurre & de ſucre au peuple. L'Amérique ſeptentrionale en fait le même uſage, & de plus s'en ſert pour donner de la fermentation & un goût agréable à une boiſſon nommée *Pruſſ*, qui n'eſt autre choſe qu'une infuſion d'une écorce d'arbre.

Ce ſirop eſt encore plus utile, par le ſecret qu'on a trouvé de le convertir, en le diſtillant, en une eau de-vie que les Anglois appellent *Rum* & les François *Taffia*. Cette opération très-ſimple ſe fait en melant un tiers de ſirop avec deux tiers d'eau. Lorſque ces deux ſubſtances ont ſuffiſamment fermenté, ce qui arrive ordinairement au bout de douze ou quinze jours, elles ſont miſes dans un alambic bien net où la diſtillation ſe fait à l'ordinaire. La liqueur qu'on en retire eſt égale à la quantité de ſirop qui a été employée.

Telle eſt la méthode à laquelle, après beaucoup d'expériences & de variations, toutes les iſles ſe ſont généralement arrêtées pour la culture du ſucre. Elle eſt bonne ſans doute; mais peut-

être n'eſt-elle pas arrivée au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. On peut conjecturer que ſi, au lieu de planter de grands champs de cannes & en une ſeule piece, on diſtribuoit un terrein par diviſion de dix toiſes, laiſſant entre deux diviſions plantées une diviſion d'intervalle ſans culture, il en réſulteroit de grands avantages. Dans la pratique actuelle, il n'y a que les cannes des bordures qui ſoient d'une belle venue & qui mûriſſent à propos. Celles du milieu ſont en partie avortées & mûriſſent mal, parce qu'elles ſont privées du courant de l'air, qui n'agit que par ſon poids, & parvient rarement au pied de ces cannes toujours couvert par les feuilles.

Dans ce nouveau ſyſtême de plantation, les portions de terres qui auroient repoſé, ſeroient plus propres à la reproduction, lorſqu'on auroit récolté les diviſions plantées qui à leur tour auroient du repos. Il eſt à préſumer que par cette méthode on obtiendroit autant de ſucre, que par la routine actuelle, avec cet avantage de plus qu'elle exigeroit moins d'eſclaves pour l'exploitation. On peut juger de ce que vaudroit alors la culture du ſucre, par ce qu'elle rend aujourd'hui malgré ſon imperfection.

Dans une habitation établie ſur un bon ſol & ſuffiſamment pourvue de noirs, de beſtiaux, de toutes les choſes néceſſaires, deux hommes exploitent un quarré de cannes, c'eſt-à-dire environ trois arpens. Ce quarré doit donner communément ſoixante quintaux de ſucre brut. Le prix moyen du quintal rendu en Europe ſera de vingt livres tournois ; déduction faite de tous frais. Voilà donc un revenu de ſix cens francs pour le travail de chaque homme. Cent cinquante

livres, auxquelles on joindra le prix des ſirops & des taffias, ſuffiront aux dépenſes d'exploitation; c'eſt-à-dire à la nourriture des eſclaves, à leur dépériſſement, à leurs maladies, à leurs vêtemens, à la réparation des uſtenſiles, aux accidens même. Le produit net d'un arpent & demi de terre ſera donc de quatre cens cinquante livres. On trouveroit difficilement une culture plus avantageuſe.

On peut même objecter que c'eſt en mettre le produit au deſſous de ſa valeur réelle, parce qu'un quarré de cannes n'occupe pas deux hommes. Mais ceux qui feroient cette objection, doivent obſerver que la fabrique du ſucre exige d'autres travaux que ceux de ſa culture, & par conſéquent des ouvriers employés ailleurs que dans les champs. L'eſtime & la compenſation de ces différens genres de ſervice, obligent à défalquer du produit d'un quarré de plantation les frais de l'entretien de deux hommes.

C'eſt principalement avec leur ſucre, que les iſles ſe procurent tout ce qui convient ou qui plaît à leurs colons. Elles tirent de l'Europe des farines, des boiſſons, des viandes ſalées, des ſoieries, des toiles, des clincailleries : tout ce qui forme leur vêtement, leur nourriture, leur ameublement, leur parure, leurs commodités, leurs fantaiſies même. Leurs conſommations en tout genre ſont prodigieuſes, & doivent influer néceſſairement dans les mœurs des habitans, la plupart aſſez riches pour ſe les permettre.

Il ſemble que les Européens tranſplantés dans les iſles de l'Amérique, ne devroient pas avoir moins dégénéré que les animaux qu'ils y ont fait paſſer. Le climat agit ſur tous les êtres vivans. Mais les hommes étant, pour ainſi dire, moins immé-

diatement ſoumis à la nature, ont le pouvoir de réſiſter à ſon influence. Les premiers colons établis dans les Antilles, corrigerent l'activité d'un nouveau ciel & d'un nouveau ſol, par les commodités qu'ils pouvoient tirer d'un commerce toujours ouvert avec leur ancienne patrie. Ils apprirent à ſe loger & à ſe nourrir de la maniere la plus convenable à leur changement de ſituation. Ils retinrent des habitudes de leur éducation tout ce qui pouvoit s'accorder avec les loix phyſiques de l'air qu'ils reſpiroient. Avec eux, ils tranſporterent en Amérique les alimens, les uſages d'Europe, & familiariſerent enſemble des êtres & des productions que la nature avoit ſéparés par un intervalle équivalent à la largeur d'une zone. Mais de toutes leurs coutumes primitives, la plus ſalutaire peut-être, fut celle de mêler & de diviſer les races par le mariage.

Toutes les nations, même les moins policées, ont proſcrit l'union des ſexes entre les enfans de la même famille; ſoit que l'expérience ou le préjugé leur ait dicté cette loi ; ſoit que le haſard y conduiſe naturellement. Des êtres élevés enſemble dès l'enfance, accoutumés à ſe voir ſans ceſſe, contractent plutôt dans cette familiarité l'indifférence qui naît de l'habitude, que ce ſentiment vif & impétueux de ſympathie qui rapproche tout-à-coup deux êtres qui ne ſe ſont jamais vus. Si dans la vie ſauvage la faim diviſe les familles, l'amour les aura ſans doute réunis. L'hiſtoire fabuleuſe ou vraie de l'enlevement des Sabines, montre que le mariage a été la premiere alliance des nations. Ainſi le ſang ſe ſera mêlé de proche en proche, ou par les rencontres fortuites d'une vie errante, ou par les conventions & les convenances des peuplades fixes. L'avantage phyſique de

croiſer les races entre les hommes, comme entre les animaux, pour empécher l'eſpece de s'abâtardir, eſt le fruit d'une expérience tardive, poſtérieure à l'utilité reconnue d'unir les familles, pour cimenter la paix des ſociétés. Les tyrans ont ſu de bonne heure, juſqu'à quel point il leur convenoit de ſéparer & de rapprocher leurs ſujets entr'eux, afin de les tenir dans la dépendance. Ils ont ſéparé les conditions par des préjugés, parce que cette ligne de diviſion entr'elles, étoit un lien de ſoumiſſion envers le ſouverain, qui les balançoit & les contenoit par leur haine & leur oppoſition mutuelles. Ils ont rapproché les familles dans chaque condition, parce que cette union étouffoit un germe éternel de diſcuſſion, contraire à tout eſprit de ſociété nationale. Ainſi le mêlange des races & des familles par le mariage, s'eſt combiné ſur les inſtitutions politiques, beaucoup plus encore que d'après les vues de la nature.

Mais quels que ſoient le principe phyſique ou le but moral de cet uſage, il fut obſervé par les Européens qui voulurent ſe perpétuer dans les iſles. La plupart ſe marierent, ou dans leur patrie, avant de paſſer dans le nouveau monde, ou avec des perſonnes qui y débarquoient. L'Européen alla épouſer une Créole, ou le Créole épouſa l'Européenne que le ſort ou ſa famille amenoient en Amérique. De cette heureuſe aſſociation s'eſt formé un caractere particulier, qui diſtingue dans les deux mondes l'homme né ſous le ciel du nouveau, mais de parens iſſus de l'un & de l'autre.

Les Créoles ſont en général bien faits. A peine en voit-on un ſeul affligé de difformités ſi communes dans les autres climats. Ils ont tous dans les membres une ſoupleſſe extréme, ſoit qu'on

doive l'attribuer à une conſtitution organique propre des pays chauds, à l'uſage de les élever ſans les entraves du maillot ou de nos corſets, ou aux exercices qui leur ſont familiers dès l'enfance. Leur teint, il eſt vrai, n'a jamais cet air de vie & de fraîcheur, qui fait plus à la beauté que des traits réguliers. Leur ſanté pour la couleur reſſemble à la convaleſcence; mais cette teinte livide, plus ou moins foncée, eſt à peu près celle de nos peuples méridionaux.

Leur intrépidité s'eſt ſignalée à la guerre par une continuité d'actions brillantes. Il n'y auroit pas de meilleurs ſoldats, s'ils étoient plus capables de diſcipline.

L'hiſtoire ne leur reproche aucune de ces lâchetés, de ces trahiſons, de ces baſſeſſes qui ſouillent les annales de tous les peuples. A peine citeroit-on un crime honteux qu'ait commis un Créole.

Tous les étrangers ſans exception trouvent dans les iſles une hoſpitalité prévenante & généreuſe. Cette utile vertu ſe pratique avec une oſtentation qui prouve au moins l'honneur qu'on y attache. Le penchant naturel à la bienfaiſance, exclut l'avarice : ils ſont faciles en affaires.

La diſſimulation, les ruſes, les ſoupçons n'entrent jamais dans leur ame. Glorieux de leur franchiſe, l'opinion qu'ils ont d'eux mêmes, & leur extrême vivacité, écartent de leur commerce ces voiles & ces réſerves qui étouffent la bonté du caractere, éteignent l'eſprit ſocial & la vie du ſentiment.

Une imagination ardente qui ne peut ſouffrir aucune contrainte, les rend indépendans, inconſtans dans leurs goûts. Elle les entraîne au plaiſir avec une impétuoſité toujours nouvelle, à laquelle

ils ſacrifient, & leur fortune, & tout leur être.

Une pénétration ſinguliere; une prompte facilité à ſaiſir toutes les idées & à les rendre avec feu; la force de combiner jointe au talent d'obſerver; un mêlange heureux de toutes les qualités de l'eſprit & du caractere qui rendent l'homme capable des plus grandes choſes, leur fera tout entreprendre, quand l'oppreſſion les y aura forcés.

L'air dévorant & ſalin des Antilles, prive les femmes de ce coloris animé qui fait l'éclat de leur ſexe. Mais elles ont une blancheur tendre, qui laiſſe aux yeux tout leur pouvoir d'agir, de porter dans les ames ces traits profonds dont rien ne peut défendre. Extrêmement ſobres, tandis que les hommes dévorent à proportion des chaleurs qui les épuiſent, elles n'aiment que l'uſage du chocolat, du caffé, de ces liqueurs ſpiritueuſes qui redonnent aux organes le ton & la vigueur que le climat énerve.

Elles ſont très-fécondes, ſouvent meres de dix ou douze enfans. Cette propagation vient de l'amour qui les attache fortement à l'homme qu'elles poſſedent, mais qui les rejette promptement vers un autre dès que la mort a rompu les nœuds d'un premier ou ſecond hymen.

Jalouſes juſqu'à la fureur, elles ſont rarement infidelles. L'indolence qui leur fait négliger les moyens de plaire; le goût preſque humiliant des hommes pour les négreſſes; une maniere de vivre iſolée ou publique qui éloigne les occaſions & les dangers de la galanterie : voilà les meilleurs ſoutiens de la vertu des femmes.

L'eſpece de ſolitude où elles ſont dans leurs habitations, leur donne une grande timidité, qui les embarraſſe dans l'uſage ou le commerce du monde. Elles contractent de bonne heure un dé-

faut d'émulation & de volonté, qui leur fait négliger les talens agréables de l'éducation. Elles ſemblent n'avoir de force ni de goût que pour la danſe, qui les porte & les anime ſans doute à des plaiſirs encore plus vifs. Cet inſtinct de volupté les ſuit dans tous les âges; ſoit qu'elles y retrouvent le ſouvenir, ou quelque ſenſation de leur jeuneſſe; ſoit pour d'autres raiſons qui ne nous ſont pas connues.

De ce tempérament, naît un caractere extrêmement ſenſible & compatiſſant pour les maux dont elles ne peuvent ſupporter la vue, mais en même temps exigeant & ſévere pour le ſervice des domeſtiques qui ſont à leur perſonne. Plus deſpotiques, plus inexorables envers leurs eſclaves, que les hommes même, il ne leur coûte rien d'ordonner des châtimens, dont leur cruauté ſeroit punie & peut-être corrigée, s'il leur falloit les infliger, ou même en être les témoins.

C'eſt de cet eſclavage de negres, que les Créoles tirent peut-être en partie un certain caractere, qui les fait paroître bizarres, fantaſques, & d'une ſociété peu goûtée en Europe. A peine peuvent-ils marcher dans l'enfance, qu'ils voient autour d'eux des hommes grands & robuſtes, deſtinés à deviner, à prévenir leur volonté. Ce premier coup d'œil doit leur donner d'eux-mêmes l'opinion la plus extravagante. Rarement expoſés à trouver de la réſiſtance dans leurs fantaiſies même injuſtes, ils prennent un eſprit de préſomption, de tyrannie & de mépris extrême pour une grande portion du genre humain. Rien n'eſt plus inſolent que l'homme qui vit preſque toujours avec ſes inférieurs; mais quand ceux-ci ſont des eſclaves, accoutumés à ſervir des enfans, à craindre juſqu'à des cris qui doivent leur attirer des châtimens, que peu-

vent devenir des maîtres qui n'ont jamais obéi, des méchans qui n'ont jamais été punis; des foux qui mettent des hommes à la chaîne?

Une idolâtrie ſi cruellement indulgente, donne aux Amériquains cet orgueil qu'on doit haïr en Europe, où plus d'égalité entre les hommes leur apprend à ſe reſpecter davantage. Elevés ſans connoître la peine, ni le travail, ils ne ſavent, ni ſurmonter un obſtacle, ni ſupporter une contradiction. La nature leur a tout donné, & la fortune ne leur a rien refuſé. A cet égard, ſemblables, à la plupart des rois, ce ſont des êtres malheureux de n'avoir jamais éprouvé l'adverſité. Le lait meme des négreſſes qu'ils ont ſucé, ne peut faire couler dans leur ſang ce germe de pitié que les eſclaves ne ſentent pas plus que les tyrans. Sans le climat qui les porte violemment à l'amour, ils ne goûteroient aucun vrai plaiſir de l'ame: encore n'ont-ils guere le bonheur de concevoir de ces paſſions qui traverſées par les obſtacles & les refus, ſe nourriſſent de larmes, & vivent de vertus. Sans les loix de l'Europe qui les gouvernent par leurs beſoins, & répriment ou gênent leur exceſſive indépendance, ils tomberoient dans une moleſſe qui les rendroit tôt ou tard la victime de leur propre tyrannie, ou dans une anarchie qui bouleverſeroit tous les fondemens de leur ſociété.

Mais s'ils ceſſoient un jour d'avoir des negres pour eſclaves, & des rois éloignés pour maîtres, ce ſeroit peut-être le peuple le plus étonnant qu'on eut vu briller ſur la terre. L'eſprit de liberté qu'ils puiſeroient au berceau, les lumieres & les talens qu'ils hériteroient de l'Europe; l'activité que leur donneroient de nombreux ennemis à repouſſer, de grandes populations à former; un riche com-

merce à fonder ſur une immenſe culture ; des états, des ſociétés à créer ; des maximes, des loix & des mœurs à établir ſur la baſe éternelle de la raiſon : tout cela feroit d'une race équivoque & mêlangée, la nation la plus floriſſante que la philoſophie & l'humanité puiſſent deſirer pour le bonheur de la terre.

S'il arrive quelque heureuſe révolution dans le monde, ce ſera par l'Amérique. Après avoir été dévaſté, ce monde nouveau doit fleurir à ſon tour, & peut-être commander à l'ancien. Il ſera l'aſyle de nos peuples foulés par la politique ou chaſſés par la guerre. Les habitans ſauvages s'y policeront, & les étrangers opprimés y deviendront libres. Mais il faut que ce changement ſoit préparé par des fermentations, des ſecouſſes, des malheurs ; & qu'une éducation laborieuſe & pénible diſpoſe les eſprits à ſouffrir & à agir.

Jeunes Créoles, venez vous exercer en Europe, y pratiquer ce que nous enſeignons, y recueillir dans les reſtes précieux de nos antiques mœurs cette vigueur que nous avons perdue, y étudier notre foibleſſe, & puiſer dans nos folies même ces leçons de ſageſſe qui couvrent les deſſeins des grands événemens. Laiſſez en Amérique vos negres dont la condition afflige nos regards, & dont le ſang peut-être ſe mêle à tous les levains qui altérent, corrompent & détruiſent notre population. Fuyez une éducation de tyrannie, de moleſſe & de vice que vous donne l'habitude de vivre avec des eſclaves, dont l'abrutiſſement ne vous inſpire aucun des ſentimens de grandeur & de vertu qui font naître les peuples célebres. L'Amérique a verſé toutes les ſources de la corruption ſur l'Europe. Pour achever ſa vengeance, il faut qu'elle en tire tous les inſtrumens de ſa proſ-

périté. Détruite par nos crimes, elle doit renaître par nos vices.

La nature ſemble avoir deſtiné les Amériquains à plus de bonheur que les Européens. On connoît à peine dans les iſles la goutte, la gravelle, la pierre, les apoplexies, les pleureſies, les fluxions de poitrine, les maladies ſans nombre dont l'hiver eſt l'origine. Aucun de ces fléaux de l'eſpece humaine, ailleurs ſi meurtriers, n'y a jamais fait le moindre ravage. Il ſuffit d'avoir triomphé de l'air du pays, & d'être parvenu au-deſſus de l'âge moyen, pour être comme aſſuré d'une longue & paiſible carriere. La vieilleſſe n'y eſt pas caduque, languiſſante, aſſiégée des infirmités qui l'affligent dans nos climats.

Cependant celui des Antilles, attaque les enfans nouveaux nés d'un mal qui ſemble renfermé dans la zone torride. On l'appelle *Tetanos*. Si l'enfant reçoit les impreſſions de l'air ou du vent; ſi la chambre où il vient de naître eſt expoſée à la fumée, à trop de chaleur ou de fraîcheur, le mal ſe déclare auſſi-tôt. Il commence par la mâchoire qui ſe roidit & ſe reſſerre au point de ne pouvoir plus s'ouvrir. Cette convulſion paſſe bientôt aux autres parties du corps. L'enfant meurt faute de pouvoir prendre de nourriture. S'il échappe à ce péril qui menace les neuf premiers jours de ſa vie, il n'a plus à craindre aucun autre accident. Les douceurs qu'on lui permet même avant le ſevrage qui arrive au bout d'un an, ſont l'uſage du caffé au lait, du chocolat, du vin, mais ſur-tout du ſucre & des confitures : ces douceurs ſi pernicieuſes à nos enfans, ſont offertes à ceux de l'Amérique par la nature qui les accoutume de bonne heure aux productions de leur climat.

Le ſexe foible & délicat, a ſes maux comme

ſes charmes. Dans les iſles, c'eſt un affoibliſſement, un anéantiſſement preſque total de ſes forces ; une averſion inſurmontable pour tout ce qui eſt ſain ; une paſſion déſordonnée pour tout ce qui nuit à ſa ſanté. Les alimens ſalés ou épicés ſont les ſeuls que l'on goûte & que l'on recherche. Cette maladie eſt une vraie cachexie qui dégénere communément en hydropiſie. On l'attribue à la diminution des menſtrues dans les femmes qui arrivent d'Europe, & à la foibleſſe ou à la privation totale de cet écoulement périodique dans les femmes Créoles.

Les hommes plus robuſtes, ont des maux plus cruels. Ils ſont expoſés ſous ce voiſinage de l'équateur, à une fievre chaude & maligne, connue ſous des noms différens, & manifeſtée par des hémorrhagies. Le ſang qui bouillonne ſous les rayons ardens du ſoleil, s'y déborde par le nez, par les yeux, par les autres parties du corps. La nature dans les climats tempérés ne va pas ſi vîte, qu'elle ne donne dans les maladies les plus aigues le temps d'obſerver & de ſuivre la route qu'elle prend. Elle eſt ſi prompte aux iſles, que ſi l'on tarde à ſaiſir la maladie dès l'inſtant qu'elle ſe déclare, elle eſt infailliblement mortelle. Auſſi faut-il dans vingt-quatre heures ſoutenir juſqu'à quinze & dix-huit ſaignées, dont les intervalles ſont remplis par d'autres remedes. Un homme n'eſt pas plutôt tombé malade, qu'il voit à ſes côtés le médecin, le notaire & le miniſtre des autels.

La plupart de ceux qui réſiſtent à ces vives ſecouſſes, épuiſés par le traitement qu'ils ont éprouvé, traînent une convaleſcence lente & difficile. Pluſieurs tombent même dans une langueur habituelle produite par l'affaiſſement de toute la machine, que l'air toujours dévorant, & les alimens

du pays trop foibles ſans doute, ne peuvent remettre en vigueur. Delà réſultent des obſtructions, des jauniſſes, des gonflemens de rate qui quelquefois ſe terminent par l'hydropiſie.

Ce danger aſſaillit preſque tous les Européens qui débarquent en Amérique, & ſouvent même les Créoles qui reviennent des pays tempérés. Mais il épargne les femmes dont le ſang a des évacuations naturelles, & les negres qui nés ſous un climat plus chaud ſont aguerris par la nature & préparés par une tranſpiration facile, & toutes les fermentations que peut cauſer le ſoleil.

C'eſt cet aſtre ſans doute, qui par la chaleur de ſes rayons moins obliques & plus conſtans que dans nos climats, occaſionne ces fiévres violentes. Sa chaleur doit procurer l'épaiſſiſſement inévitable du ſang par l'excès des tranſpirations & des ſueurs, le défaut de reſſort dans les parties ſolides, le gonflement des vaiſſeaux par la dilatation des liqueurs, ſoit à raiſon de la raréfaction de l'air, ſoit à raiſon de la moindre compreſſion qu'éprouve la ſurface des corps dans un athmoſphere raréfié.

On parviendroit peut-être à prévenir une partie de ces inconvéniens, en ſe faiſant purger & ſaigner dans la route à meſure qu'on avance vers la zone torride, en renouvellant ces précautions aux iſles, en y joignant le ſecours des bains froids.

Mais loin de recourir à ces moyens que le bon ſens indique, on tombe dans des excès les plus propres à accélérer, à provoquer le mal. Les étrangers qui arrivent aux Antilles, entraînés par les fêtes qu'on leur y donne, par les agrémens qu'on y aime, par l'accueil qu'ils y reçoivent, ſe livrent ſans modération à tous les plaiſirs que l'habitude

rend moins nuiſibles aux habitans nés ſous ce climat. La table, la danſe, le jeu, les veilles, le vin, les liqueurs, ſouvent le chagrin d'être déſabuſé des eſpérances chimériques qu'on avoit conçues : tout ſeconde l'effervescence que la chaleur excite dans le ſang. Il eſt bientôt enflammé.

Comment ne ſuccomberoit-on pas à cette épreuve du climat, quand les précautions même les plus exactes, ne ſuffiſent pas pour garantir de l'atteinte de ces fievres dangereuſes ; quand les hommes les plus ſobres, les plus modérés, les plus éloignés de tout excès, & les plus attentifs ſur leurs actions, ſont les victimes du nouvel air qu'ils reſpirent. Dans l'état actuel des colonies, ſur dix hommes qui paſſent aux iſles, il meurt quatre Anglois, trois François, trois Hollandois, trois Danois & un Eſpagnol.

En voyant la conſommation d'hommes qui ſe faiſoit dans ces régions, lorſqu'on commença à les occuper, on penſa aſſez généralement qu'elles finiroient par dépeupler les états qui avoient l'ambition de s'y établir.

L'expérience a changé ſur ce point l'opinion publique. A meſure que ces colonies ont pouſſé leurs cultures, elles ont eu plus de moyens de dépenſer. Ces facultés nouvelles ont ouvert à la patrie principale des débouchés qui lui étoient inconnus. La maſſe des exportations n'a pas pu augmenter, ſans une augmentation de travail. Avec les travaux ſe ſont multipliés les hommes, comme ils ſe multiplieront par-tout où ils trouveront plus de moyens de ſubſiſter. Les étrangers même ſe ſont portés en foule dans des empires qui ouvroient un vaſte champ à leur ambition, à leur induſtrie.

Non-ſeulement la population s'eſt accrue dans

les états propriétaires des iſles ; mais elle y eſt devenue plus heureuſe. Le bonheur eſt en général le réſultat des commodités, & il doit être plus grand à meſure qu'on peut les varier & les étendre. Les iſles ont procuré cet avantage à leurs poſſeſſeurs. Ils ont tiré de ces régions fertiles des productions agréables dont la conſommation a ajouté à leurs jouiſſances. Ils en ont tiré qui, échangées contre les denrées de leurs voiſins, les ont fait entrer en partage des douceurs des autres climats. De cette maniere les empires que le haſard, le bonheur des circonſtances, ou des vues bien combinées, avoient mis en poſſeſſion des iſles, ſont devenus le ſéjour des arts & de tous les agrémens qui ſont une ſuite naturelle & néceſſaire d'une grande abondance.

Ce n'eſt pas tout. Ces colonies ont élevé les nations qui les ont fondées, à une ſupériorité d'influence dans le monde politique ; & voici comment. L'or & l'argent qui forment la circulation générale de l'Europe, viennent du Mexique, du Pérou & du Bréſil. Ils n'appartiennent pas aux Eſpagnols & aux Portugais ; mais aux peuples qui donnent leurs marchandiſes en échange de ces métaux. Ces peuples ont entr'eux des comptes, qui en dernier réſultat vont ſe ſolder à Lisbonne & à Cadix, qu'on peut regarder comme une caiſſe commune & univerſelle. C'eſt-là qu'on doit juger de l'accroiſſement ou de la décadence du commerce de chaque nation. Celle qui eſt en équilibre de vente ou d'achat avec les autres, retire ſon intérêt entier. Celle qui a acheté plus qu'elle n'a vendu, retire moins que ſon intérêt, parce qu'elle en a cédé une partie pour s'acquitter avec la nation dont elle étoit débitrice. Celle qui a plus vendu aux autres nations qu'elle n'a acheté d'elles, ne

retire

retire pas ſeulement ce qui lui eſt dû par l'Eſpagne & le Portugal, mais encore ce que lui doivent les autres nations avec leſquelles elle a fait des échanges. Ce dernier avantage eſt ſpécialement réſervé aux peuples qui poſſedent les iſles. Ils voient groſſir annuellement leur numéraire par la vente des riches productions de ces contrées, & cette augmentation de numéraire aſſure leur prépondérance, les rend les arbitres de la paix & de la guerre. Mais dans quelles proportions chaque nation a-t-elle augmenté ſa puiſſance par la poſſeſſion des iſles? C'eſt ce qu'on développera dans les livres ſuivans.

Fin du Livre onzieme.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DOUZIEME.

L'ESPAGNE a la gloire d'avoir découvert le grand archipel des Antilles, & d'y avoir formé les premiers établiſſemens. Celui que ſes navigateurs trouvent d'abord en arrivant en Amérique ſe nomme la Trinité. Colomb y aborda, lorſqu'en 1498, il reconnut l'Orénoque. Mais d'autres intérêts firent perdre de vue, & l'iſle, & les bords du continent voiſin. Cependant l'éclat de l'or qu'on avoit vu briller de loin ſur la côte, y ramena la nation qui l'avoit découverte. On décida la conquête des régions immenſes qu'arroſoit un des plus grands, des plus riches fleuves

du monde, & l'iſle de la Trinité ſituée à l'embouchure de l'Orenoque fut peuplée, pour aſſurer & faciliter l'exécution d'une ſi grande entrepriſe. Une iſle a toujours de l'avantage ſur un continent, lorſqu'avec peu de terrein à défendre, elle en trouve un très-grand à attaquer. Tel étoit celui que traverſe l'Orénoque.

Ce fleuve qui tire, à ce qu'on croit, ſa ſource des Cordillieres, après avoir été groſſi dans un cours de cinq cens ſoixante quinze lieues, par un nombre prodigieux de rivieres plus ou moins conſidérables, ſe jette dans l'océan par plus de cinquante embouchures. Telle eſt ſon impétuoſité, qu'il traverſe les plus fortes marées, & conſerve la douceur de ſes eaux, douze lieues après être ſorti du vaſte & profond canal qui l'enchaînoit. Cependant ſa rapidité n'eſt pas toujours égale, par l'effet d'une ſingularité peut-être unique. L'Orénoque commençant à croître en avril, monte continuellement pendant cinq mois & reſte le ſixieme dans ſon plus grand accroiſſement : en octobre, il commence à baiſſer graduellement juſqu'au mois de mars qu'il paſſe tout entier dans l'état fixe de ſa plus grande diminution. Cette alternative de variations eſt réguliere, invariable même.

Ce phénomene dont on ignore la cauſe, paroît dépendre beaucoup plus de la mer que de la terre. Durant les ſix mois que le fleuve croît, l'hémiſphere du nouveau monde n'offre, pour ainſi dire, que des mers & preſque point de terres à l'action perpendiculaire des rayons du ſoleil. Durant les ſix mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne préſente que ſon grand continent à l'aſtre qui l'éclaire. La mer eſt moins ſoumiſe alors à l'influence active du ſoleil, ou du moins ſa pente

vers les côtes orientales, eſt plus balancée, plus briſée par les terres. Elle doit donc laiſſer un plus libre cours aux fleuves qui n'étant point alors ſi fort retenus par la mer, ne peuvent être groſſis que par la fonte des neiges des Cordillieres ou par les pluies. C'eſt peut-être auſſi la ſaiſon des pluies qui décide de l'accroiſſement des eaux de l'Orénoque. Mais pour bien ſaiſir les cauſes d'un phénomene ſi ſingulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones, connoître la ſituation & les mouvemens de l'un & de l'autre. Peut-être trouveroit-on dans la différence de leur poſition, de leur ſource ou de leur embouchure, l'origine d'une diverſité ſi remarquable dans l'état périodique de leurs eaux? Tout eſt lié dans le ſyſtême du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, ſoit journalieres, ſoit annuelles de la terre. Quand un peuple éclairé connoîtra les bords de l'Orénoque, on ſaura, du moins, on cherchera les raiſons des phénomenes de ſon cours. Mais ce ne ſera pas ſans difficulté. Ce fleuve n'eſt pas auſſi navigable que le fait préſumer la maſſe de ſes eaux. Son lit eſt embarraſſé d'un grand nombre de rochers qui réduiſent par intervalles le navigateur à porter ſes bateaux, & les denrées dont ils ſont chargés.

Les peuples qui traverſent ou fréquentent ce fleuve, voiſin du brûlant équateur, habitans d'un pays trop bon peut-être pour avoir été cultivé, ne connoiſſent ni la gêne des vêtemens, ni les chaînes de la police, ni le fardeau des gouvernemens. Libres ſous le joug de la pauvreté, ils vivent la plupart de la chaſſe, de la pêche & de fruits ſauvages. L'agriculture doit être peu de choſe, où l'on n'a qu'un bâton pour labourer la

terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres, qui après avoir été brûlés ou pourris, laiſſent un terrein propre à former un champ. De toutes ces nations, la plus ſinguliere eſt celle qui habite cette foule d'iſles formées par les différentes embouchures de l'Orénoque. Son pays, quoique ſous l'eau pendant les ſix mois de l'année que croît le fleuve, quoique ſubmergé le reſte du temps deux fois le jour par la marée, lui paroît préférable à tout. Elle eſt parvenue à l'habiter ſans riſque, en conſtruiſant des cabanes ſur des pieux fort élevés & très-profondément enfoncés dans la vaſe. Un palmier qui couvre ces ſables, fournit à ces ſauvages doux, gais & ſociables, leur nourriture, leur boiſſon, leurs meubles & leurs canots.

Les Eſpagnols n'entreprirent de remonter l'Orénoque qu'en 1535. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient, ils le mépriſerent au point de n'y avoir jamais formé qu'un petit établiſſement. Il eſt ſitué au bas du fleuve, & ſe nomme Saint Thomas. Les premiers colons s'y adonnerent à la culture du tabac avec une telle ardeur, qu'ils en livroient tous les ans dix cargaiſons aux Hollandois. Cette communication ayant été proſcrite par la métropole, la ville, qui d'ailleurs a été ſaccagée deux fois par des corſaires, ſe réduiſit peu à peu à rien. Elle ſe borne aujourd'hui à élever quelques troupeaux qui ſont conduits à Cumana par un chemin qu'on a tracé dans l'intérieur des terres.

Ces vaſtes & fertiles contrées ſortiroient bientôt de l'obſcurité où elles ſont plongées, ſi l'Eſpagne ſavoit profiter de l'ambition active des Jéſuites. On ſait que ces hommes admirables comme ſociété, dangereux comme citoyens, déteſtables

comme religieux, étoient parvenus à tirer du fond des forêts un nombre conſidérable de ſauvages, à les fixer ſur les bords de l'Orénoque & des rivieres la plupart navigables qui s'y jettent, à leur donner quelques principes de ſociabilité, un peu de goût pour les arts les plus néceſſaires, ſurtout pour l'agriculture. Seroit-il impoſſible de les déterminer par l'appas des échanges, à multiplier le ſucre, le coton, le tabac, le cacao qu'ils cultivent déja pour leur propre uſage? Entre la vie ſauvage & l'état de ſociété, c'eſt un déſert immenſe à traverſer. De l'enfance de la civiliſation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le temps qui accroît les forces, abrege les diſtances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richeſſes à l'Eſpagne. On les porteroit à la Trinité qui ſeroit ainſi rendue à ſa deſtination primitive.

Elle ne ſe borneroit pas à n'être qu'un entrepôt. Son étendue, la fertilité de ſon ſol, l'avantage de ſes rades, lui donneroient un éclat qu'elle tireroit de ſon propre fonds. Ceux qui l'ont parcourue avec aſſez de réflexion & de lumieres pour démêler, à travers les épaiſſes forêts qui la couvrent, ce qu'elle pouvoit valoir, l'ont jugée propre à rapporter abondamment pluſieurs ſortes de productions, même d'un grand prix. Cependant elle n'a jamais cultivé que le cacao; mais il y étoit ſi parfait qu'on le préféroit à celui de Caraque même, & que les négocians Eſpagnols, pour s'en aſſurer, le payoient d'avance à l'envi les uns des autres. Cet empreſſement qui peut quelquefois augmenter l'induſtrie d'un peuple naturellement actif, perd infailliblement des hommes chez qui le goût du repos eſt une paſſion, & preſ-

qu'un beſoin de la nature ou de l'éducation. Les propriétaires ayant reçu plus d'argent qu'ils n'en pouvoient rembourſer avec l'unique denrée qui faiſoit toute leur fortune, tomberent peu à peu dans le découragement. A la vue d'un travail exceſſif, ils ſe mirent à ne rien faire. Depuis 1727 on ne trouve plus de cacao dans l'iſle. Elle devint à cette époque tout-à-fait étrangere à ſa métropole. Cette négligence avoit déja comme anéanti la Marguerite.

Cette iſle dut un moment de vie & de proſpérité à une ſorte de richeſſe cachée dans le fond de la mer qui l'environnoit. Colomb avoit apperçu en 1498, à quatre lieues du continent, la petite iſle de Cubagua qu'on appella depuis l'iſle des Perles. L'abondance de ce tréſor gratuit de la nature, y attira les Eſpagnols en 1509. Ils y arriverent avec quelques ſauvages des Lucayes qui ne s'étoient pas trouvés propres aux travaux des mines, mais qui avoient une grande facilité à demeurer long-temps ſous l'eau. Leur talent fut employé avec tant d'ardeur, qu'on vit s'élever en fort peu de temps des fortunes très-conſidérables. Les blancs où naiſſoient les perles s'épuiſerent; & la colonie fut transférée en 1524 à la Marguerite, où l'on venoit d'en découvrir, & d'où elles diſparurent plus vîte encore. Dès-lors cette poſſeſſion qui a quinze lieues de long ſur ſix de large, devint encore plus indifférente à l'Eſpagne que la Trinité.

Si la cour de Madrid conſerve ces deux iſles, c'eſt plutôt pour éloigner du continent des nations plus induſtrieuſes, que dans la vue d'en tirer quelque utilité. Des Eſpagnols y ont formé avec des Indiennes une génération d'hommes, qui réuniſſant l'inertie des peuples ſauvages aux

vices des peuples policés, ſont pareſſeux, fripons & ſuperſtitieux. Ils vivent de leur pêche & de bananes que la nature, comme pour favoriſer leur indolence, y fait croître plus groſſes & meilleures que dans le reſte de l'archipel. Ils élevent des beſtiaux maigres & de peu de goût qu'ils vont échanger en fraude dans les colonies Françoiſes contre des camelots, des voiles noirs, des toiles, des bas de ſoie, des chapeaux blancs & des quinquailleries. Cette navigation ſe fait avec une trentaine de chaloupes non pontées.

Les troupeaux domeſtiques ont peuplé le bois des deux iſles de bétes à corne qui ſont devenues ſauvages. On les tue à coups de fuſils. Leur chair eſt diviſée en aiguillettes de trois pouces de large, d'un pouce d'épaiſſeur, qu'on fait ſecher, après avoir fondu la graiſſe, de maniere à les conſerver trois ou quatre mois. Le cent peſant de cette viande qu'on nomme Taſſan, ſe vend environ cinq piaſtres dans les établiſſemens François. La modicité de ſon prix prouve qu'on n'en fait pas grand cas.

Les commandans, les officiers civils & militaires, les moines attirent à eux tout l'argent que le gouvernement envoie dans les deux iſles. Le reſte qui ne paſſe pas le nombre de ſeize cens perſonnes vit dans une pauvreté affreuſe. Elles fourniſſent en temps de guerre environ deux cens hommes que l'eſprit de rapine attire indiſtinctement dans les colonies où l'on arme des vaiſſeaux corſaires. Les habitans de Porto-rico n'ont pas les mêmes inclinations.

Placée au centre des Antilles, cette iſle a quarante lieues de long, ſur vingt dans ſa plus grande largeur. Quoique découverte & reconnue en 1493 par Colomb, elle n'attira l'attention des Eſpagnols

qu'en 1509; & ce fut l'appas de l'or qui les y fit paſſer de Saint-Domingue, ſous les ordres de Ponce de Leon. Cette nouvelle conquête devoit leur coûter.

Perſonne n'ignore que l'uſage des armes empoiſonnées remonte aux ſiecles les plus reculés. Il précéda dans la plupart des contrées l'invention du fer. Lorſque les dards armés de pierres, d'os, d'arrêtes ſe trouverent des armes trop foibles pour repouſſer les bêtes féroces, on eut recours à un ſuc mortel. Il n'y avoit aucun danger à manger les animaux tués avec des fléches empoiſonnées, dont toute l'action ſe bornoit à figer le ſang. Ce poiſon imaginé d'abord pour la chaſſe, ſervit depuis aux guerres des peuples, ou conquérans, ou ſauvages. L'ambition & la vengeance ne connoiſſent des bornes dans leurs excès, qu'après avoir noyé durant des ſiecles des nations entieres dans des fleuves de ſang. Quand on a reconnu que ce ſang ne produit rien, ou qu'à meſure qu'il groſſit dans ſon cours, il inonde, il dépeuple les terres, & ne laiſſe que des déſerts ſans vie & ſans culture, alors on convient de modérer un peu la ſoif de le répandre. On établit ce qu'on appelle le droit de la guerre; c'eſt-à-dire l'injuſtice dans l'injuſtice, ou l'utilité des rois dans le maſſacre des peuples. On ne les égorge pas tous à la fois. On ſe réſerve quelques têtes de ce bétail pour repeupler le troupeau de victimes nouvelles. Ce droit de la guerre ou des gens, fait qu'on proſcrit certains abus dans l'uſage de tuer. Quand on a des armes à feu, l'on défend les armes empoiſonnées; & quand les boulets de canon ſuffiſent, on interdit les balles mâchées. Race indigne du ciel & de la terre, être deſtructeur & tyrannique, homme ou démon, ne ceſſeras-tu point de tourmenter ce glo-

be où tu vis un moment ? Ne finiras-tu pas la guerre avec l'anéantiſſement de ton eſpece ? Va, cours au nouveau monde.

De toutes les régions fertiles en plantes vénimeuſes, aucune ne le fut autant que l'Amérique méridionale. Elle devoit cette fécondité malheureuſe, à ſon territoire généralement fétide, comme s'il s'épuroit du limon d'un déluge. Mais de tous les arbres qui produiſent la mort, le plus dangereux eſt le mancannilier.

Son tronc qui n'a jamais plus de deux pieds de circonférence eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre. Ses fleurs ſont rougeâtres. Son fruit a la couleur de la pêche & renferme un noyau. Ses feuilles ſemblables à celles du laurier, contiennent une ſubſtance laiteuſe. Il eſt dangereux de les manier lorſque l'ardeur du ſoleil les fait ſuer, & plus dangereux encore de ſe repoſer ſous ſes fleurs innombrables, à cauſe de la prodigieuſe quantité de pouſſiere qui en tombe. On reçoit le ſuc fluide du mancannilier dans des coquilles rangées autour des inciſions qu'on a faites à ſon tronc. Lorſque cette liqueur eſt un peu épaiſſie, on y trempe la pointe des fléches qui acquierent la propriété de porter une mort prompte à tout être ſenſible qui en eſt même très-légérement atteint. L'expérience prouve que ce venin conſerve ſon activité même au-delà d'un ſiecle. De tous les lieux où ſe trouve cet arbre funeſte, Porto-rico eſt celui où il ſe plaît le plus, où il eſt le plus multiplié. Pourquoi les premiers conquérans de l'Amérique n'ont-ils pas tous fait naufrage à cette iſle ? Mais le malheur des deux mondes a voulu qu'ils l'aient trop tard connue, & qu'ils n'aient jamais trouvé la mort due à leur avarice.

Le mancannilier ſemble n'avoir été funeſte

qu'aux Américains. Les habitans de l'iſle qui le produit, s'en ſervoient pour repouſſer le Caraïbe accoutumé à faire des incurſions ſur leurs côtes. Ils pouvoient employer les mêmes armes contre les Européens. L'eſpagnol qui ignoroit alors que le ſel appliqué ſur la bleſſure au moment du coup en eſt le remede infaillible, auroit ſuccombé peut-être aux premieres atteintes de ce poiſon. Mais il n'éprouva pas la moindre réſiſtance de la part de ces ſauvages inſulaires. Inſtruits de ce qui s'étoit paſſé dans la conquête des iſles voiſines, ils regardoient ces étrangers comme des êtres ſupérieurs à l'humanité. Ils ſe jetterent d'eux-mêmes dans les fers. Cependant ils ne tarderent pas à ſouhaiter de briſer le joug inſupportable qu'on leur avoit impoſé. Seulement avant de le tenter, ils voulurent s'éclaircir ſi leurs tyrans étoient ou n'étoient pas immortels. La commiſſion en fut donnée à un cacique nommé Broyau.

Un haſard favorable à ſes deſſeins, ayant conduit chez lui Salzedo, jeune Eſpagnol, qui voyageoit, il le reçut avec de grandes marques de conſidération ; & lui donna à ſon départ quelques Indiens pour le ſoulager dans ſa marche, pour lui ſervir de guide. Un de ces ſauvages le mit ſur ſes épaules pour traverſer une riviere, le jetta dans l'eau, & l'y retint avec le ſecours de ſes compagnons, juſqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira enſuite le corps ſur la rive. Dans le doute s'il étoit mort ou s'il vivoit encore, on lui demanda mille fois pardon du malheur qui étoit arrivé. Cette comédie dura trois jours. Enfin la puanteur du cadavre ayant convaincu les Indiens que les Eſpagnols pouvoient mourir, on tomba de tous côtés ſur les oppreſſeurs. Cent furent maſſacrés.

Ponce de Leon raſſemble auſſi-tôt tous les Caſ-

tillans qui ont échappé à la conſpiration. Sans perdre de temps, il fond ſur les ſauvages déconcertés par cette bruſque attaque. Leur terreur augmente à meſure que leurs ennemis ſe multiplient. Ce peuple a la ſimplicité de croire que les nouveaux Eſpagnols qui arrivent de Saint-Domingue, ſont ceux-là même qui ont été tués & qui reſſuſcitent pour combattre. Dans cette folle perſuaſion, découragé de continuer la guerre contre des hommes qui renaiſſent de leurs cendres, il ſe remet ſous le joug. On le condamne aux mines, où il périt en peu de temps dans les travaux de l'eſclavage.

Ces barbaries n'ont produit aucun avantage à l'Eſpagne. Une iſle d'une étendue conſidérable, arroſée d'un grand nombre de rivieres, fertile quoiqu'inégale, ayant un port excellent, des côtes faciles, & dont la poſſeſſion auroit fait la fortune d'une nation active, cette iſle eſt inconnue à la plupart des peuples. On y compte à peine quinze cens Eſpagnols, métis ou mulâtres. Ils ont environ trois mille negres, plus occupés à nourrir l'indolence du propriétaire qu'à ſeconder ſon induſtrie. Les maîtres & les eſclaves rapprochés par la pareſſe vivent également de mays, de patates & de caſſave. S'ils cultivent du ſucre, du tabac, du cacao, ce n'eſt que ce qu'il en faut pour leur conſommation. Ce qu'ils exportent ſe réduit à deux mille cuirs qu'ils fourniſſent annuellement au commerce d'Eſpagne, & à un aſſez grand nombre de mulets bons, mais petits, tels qu'on les trouve ordinairement dans les pays coupés & montueux. Ces mulets paſſent en fraude à Sainte-Croix, à la Jamaïque & à Saint-Domingue. L'oiſiveté de cette peuplade eſt protégée par une garniſon de deux cens hommes, qui avec les prêtres & le ma-

giſtrat coûte au gouvernement cinquante mille piaſtres. Cet argent joint à la valeur des beſtiaux ſuffit pour payer aux Anglois, aux Hollandois, aux François, aux Danois les toiles & les autres marchandiſes qu'ils fourniſſent. Toute l'utilité que la métropole tire de ſa colonie ſe réduit à faire renouveller l'eau & les rafraîchiſſemens des flottes qu'elle envoie dans le nouveau monde.

Si l'Eſpagne eſt aſſez peu touchée de ſes propres intérêts, pour négliger les avantages que pourroit lui rapporter une iſle ſi conſidérable, du moins devroit-elle permettre à ceux de ſes ſujets que le ſort y a conduits, de ſortir de la honteuſe miſere où ils languiſſent. Il ſuffiroit pour rendre leur condition meilleure, de les autoriſer à la vente libre de leurs troupeaux. L'étendue de leur ſol leur permettroit d'en élever aſſez pour les beſoins de toutes celles des Antilles où l'on s'occupe de culture. La ſituation d'un établiſſement qui ſe trouve au milieu de ces iſles, favoriſeroit partout l'introduction de ſes beſtiaux dans leurs ports. Une communication non interrompue avec des peuples actifs & éclairés, réveilleroit des colons qui ne le ſont pas. Le deſir de partager les mêmes jouiſſances, reſpireroit l'ardeur des mêmes travaux. La cour de Madrid recueilleroit alors des fruits politiques d'une condeſcendance que l'humanité ſeule devroit lui dicter. Juſqu'au moment de cette liberté de commerce, Porto-rico ne ſera pas plus utile que Saint-Domingue.

Cette iſle célebre dans l'hiſtoire pour avoir été le berceau des Eſpagnols dans le nouveau monde, jetta d'abord un grand éclat par l'or qu'elle fourniſſoit. Ces richeſſes diminuoient avec les habitans du pays qu'on forçoit de les arracher aux entrailles de la terre ; & elles tarirent enfin entiere-

ment , lorſque les iſles voiſines ne fournirent plus de quoi remplacer les déplorables victimes de l'avidité des conquérans. La paſſion de rouvrir cette ſource d'opulence , inſpira la penſée d'aller chercher des eſclaves en Afrique ; mais outre qu'ils ne ſe trouverent pas propres aux travaux auxquels on les deſtinoit , l'abondance des mines du continent qu'on commençoit à exploiter , réduiſit à rien les grands avantages qu'on avoit tirés juſqu'alors de celles de Saint-Domingue. La ſanté, la force , la patience des negres firent imaginer qu'il étoit poſſible de les employer utilement à la culture ; & on ſe détermina par néceſſité à un parti ſage qu'avec plus de lumiere on auroit embraſſé par choix.

Le produit de leur induſtrie fut d'abord extrêmement borné , parce qu'ils étoient en petit nombre. Charles-quint , qui , comme la plupart des ſouverains , préféroit ſes favoris à tout , avoit excluſivement accordé la traite des noirs à un ſeigneur Flamand , qui céda ſon privilege aux Génois pour la ſomme de vingt-trois mille ducats. Ces avares républicains firent de ce honteux commerce l'uſage qu'on fait toujours du monopole : ils voulurent vendre cher , & ils vendirent peu. Lorſque le temps & la concurrence eurent amené le prix naturel & néceſſaire des eſclaves , ils ſe multiplierent. On doit bien penſer que l'Eſpagnol accoutumé à traiter les Indiens preſqu'auſſi blancs que lui , comme des animaux , n'eut pas une meilleure opinion de ces noirs Afriquains qu'il ſubſtituoit à leur place. Ravalés encore à ſes yeux par le prix même qu'ils lui coutoient , ſa religion ne l'empêcha pas d'aggraver le poids de leur ſervitude. Elle devint intolérable. Ces malheureux eſclaves tenterent de recouvrer des droits que

l'homme ne peut jamais aliéner. Ils furent battus ; mais ils tirerent ce fruit de leur déſeſpoir, qu'on les traita depuis avec moins d'inhumanité.

Cette modération, s'il faut appeller ainſi la tyrannie qui craint la révolte, eut des ſuites favorables. La culture fut pouſſée avec une eſpece de ſuccès. Un peu après le milieu du ſeizieme ſiecle, la métropole tiroit annuellement de ſa colonie dix millions peſant de ſucre, beaucoup de bois de teinture, de tabac, de cacao, de caſſe, de gingembre, de coton, une grande quantité de cuirs. On pouvoit penſer que ce commencement de proſpérité inſpireroit le goût, donneroit les moyens d'en étendre les progrès. Un enchaînement de cauſes plus funeſtes les unes que les autres, ruina ces eſpérances.

Le premier malheur vint du dépeuplement de Saint-Domingue. Les conquêtes des Eſpagnols dans le continent, devoient contribuer naturellement à rendre floriſſante une iſle que la nature paroiſſoit avoir placée pour devenir le centre de la vaſte domination qui ſe formoit autour d'elle, pour être l'entrepôt de ces différentes colonies. Il en arriva tout autrement. A la vue des fortunes prodigieuſes qui s'élevoient au Mexique ou ailleurs, les plus riches habitans de Saint-Domingue mépriſerent leurs établiſſemens, & quitterent la véritable ſource des richeſſes, qui eſt pour ainſi dire à la ſurface de la terre, pour aller fouiller dans ſes entrailles des veines d'or qui tarirent bientôt. Le gouvernement entreprit en vain d'arrêter cette émigration : les loix furent toujours éludées avec adreſſe ou violées avec audace.

La foibleſſe qui étoit une ſuite néceſſaire de cette conduite, enhardit les ennemis de l'Eſpagne à ravager des côtes ſans défenſe. On vit même

le célebre navigateur Anglois, François Drake, prendre & piller la capitale. Ceux des corſaires qui n'avoient pas de ſi grandes forces, ne manquoient guere d'intercepter les bâtimens expédiés de ces parages, alors les mieux connus du nouveau monde. Pour comble de calamité, les Caſtillans eux-mêmes ſe firent pirates. Ils n'attaquoient que les navires de leur nation, plus riches, plus mal équippés, plus mal défendus que tous les autres. L'habitude qu'ils avoient contractée d'armer clandeſtinement pour aller chercher par-tout des eſclaves, empêchoit qu'on ne put les reconnoître ; & l'appui qu'ils achetoient des vaiſſeaux de guerre chargés de protéger la navigation, les aſſuroit de l'impunité.

Le commerce que la colonie faiſoit avec les étrangers, pouvoit ſeul la relever, empêcher du moins ſa ruine entiere : il fut défendu. Comme il continuoit, malgré la vigilance des commandans, ou peut-être par leur connivence, une cour aigrie & peu éclairée prit le parti de raſer la plupart des places maritimes, & d'en concentrer les malheureux habitans dans l'intérieur des terres. Cet acte de violence jetta dans les eſprits un découragement que les incurſions & l'établiſſement des François dans l'iſle porterent depuis au dernier période.

L'Eſpagne uniquement occupée du vaſte empire qu'elle avoit formé dans le continent, ne fit jamais rien pour diſſiper cette léthargie. Elle ſe refuſa même aux ſollicitations de ſes ſujets Flamands qui deſiroient vivement d'être autoriſés à défricher des contrées ſi fertiles. Plutôt que de courir le riſque de leur voir faire ſur les côtes quelque commerce frauduleux, elle conſentit à laiſſer dans l'oubli une poſſeſſion qui avoit été

étoit importante, & qui pouvoit le redevenir.

Cette colonie, à qui ſa métropole n'étoit plus connue que par un vaiſſeau médiocre qu'elle en recevoit tous les trois ans, avoit en 1717 dix-huit mille quatre cens dix habitans, Eſpagnols, métis, negres ou mulâtres. Leur couleur & leur caractere tenoient plus ou moins de l'Amériquain, de l'Européen & de l'Afriquain, en raiſon du mélange qui s'étoit fait du ſang de ces trois peuples, dans l'union naturelle & paſſagere qui rapproche les races & les conditions; car l'amour comme la mort ſe plaît à les confondre. Ces demi-ſauvages plongés dans une fainéantiſe profonde, vivoient de fruits & de racines, habitoient des cabanes, étoient ſans meubles, & la plupart ſans vêtemens. Le petit nombre de ceux en qui l'indolence n'avoit pas étouffé le préjugé des bienſéances, le goût des commodités, recevoient des habits de la main des François leurs voiſins, auxquels ils livroient leurs nombreux troupeaux, & l'argent qu'on leur envoyoit pour deux cens ſoldats, pour les prêtres & pour le gouvernement. Il ne paroît pas que la compagnie excluſive formée en 1757 à Barcelone pour ranimer les cendres de Saint-Domingue, ait fait encore de grands progrès. Ses expéditions annuelles ſe réduiſent à deux petits bâtimens qui font leur retour en Europe, chargés de ſix mille cuirs & de quelques autres marchandiſes de peu de valeur.

C'eſt à San-domingo capitale de la colonie que ſe font les échanges. Elle eſt ſituée au bord d'une plaine qui a trente lieues de long, ſur huit, dix & douze lieues de large. Ce grand eſpace qui fourniroit à un peuple cultivateur pour vingt millions de denrées, eſt couvert de forêts & de ronces, rarement entremêlés de pâturages où paiſſent

d'aſſez nombreux troupeaux. Ce terrein uni dans preſque toute ſon étendue, devient inégal aux environs de la ville, bâtie ſur les rives de la Lozama. De magnifiques ruines ſont tout ce qui reſte à cette célebre cité de ſa proſpérité premiere. Du côté de la terre, elle n'a pour fortifications qu'une ſimple muraille ſans foſſé & ſans aucun ouvrage avancé ; mais du côté de la riviere & de la mer, elle ſeroit difficile à prendre. Tel eſt le ſeul établiſſement que les Eſpagnols aient conſervé à la côte du ſud. Celui qu'ils ont au nord ſe nomme Monté-chriſto.

Heureuſement cette place maritime & commerçante n'a jamais eu de liaiſon avec l'Eſpagne. Elle doit ſon activité au voiſinage des plantations Françoiſes. Durant la paix, les productions de la plaine de Maribaroux, ſitué entre le fort Dauphin & la baye de Mancenille, vont ſe perdre dans ce port toujours rempli d'Anglois interlopes. Lorſque la guerre entre les cours de Londres & de Verſailles n'entraîne pas celle de Madrid, Monté-Chriſto devient un marché conſidérable, parce que tout le nord de la colonie Françoiſe y fait paſſer ſes denrées qui y trouvent toujours des vaiſſeaux prêts à les enlever. Ce mouvement de vie ceſſe, dès l'inſtant que l'Eſpagne ſe croit obligée de prendre parti dans les querelles des deux nations rivales.

Les Eſpagnols n'ont nulle poſſeſſion à l'oueſt de l'iſle entiérement occupé par la France ; & ce n'eſt que depuis environ cinq à ſix ans qu'ils ont penſé à former des habitations à l'eſt depuis très-long-temps entierement perdu de vue.

Le projet d'établir des cultures, entré par haſard dans le conſeil de Madrid, pouvoit s'exécuter dans la plaine de Vega-réal, ſituée dans l'in-

térieur des terres, & qui a quatre-vingt lieues de long ſur dix dans ſa plus grande largeur. On trouveroit difficilement dans le nouveau monde un terrein plus uni, plus fécond, plus arroſé. Toutes les productions de l'Amérique y réuſſiroient admirablement ; mais l'extraction en ſeroit impoſſible, à moins qu'on ne pratiquât des chemins dont l'entrepriſe effrayeroit, même des nations plus entreprenantes que la nation Eſpagnole. Ces difficultés devoient naturellement faire jetter les yeux ſur les plaines de San-domingo, moins fertiles que celles de Vega-réal, mais pourtant fertiles. On craignit ſans doute que les nouveaux colons ne priſſent les mœurs des anciens, & l'on ſe détermina pour Samana.

C'eſt une péninſule dans la partie orientale de l'iſle. Large de cinq lieues, longue de ſeize, elle ne tient au continent que par une langue étroite & fort marécageuſe. Elle offre aux vaiſſeaux une baye profonde de quatorze lieues, où le mouillage eſt de quatorze braſſes, & ſi commode qu'ils peuvent être amarrés à terre. Cette baye eſt ſemée de petits iſlets, qu'il eſt aiſé d'éviter en rangeant la côte à l'oueſt. Avec un terrein très-fertile, quoiqu'il ne ſoit pas uni, la preſqu'iſle jouit d'une ſituation très-avantageuſe pour le commerce & pour l'atterrage des bâtimens qui arrivent d'Europe.

Ces conſidérations déterminerent les premiers avanturiers François qui ravagerent Saint-Domingue à ſe fixer à Samana. Ils s'y ſoutinrent aſſez long temps, quoique leurs ennemis fuſſent en force dans le voiſinage. On ſentit à la fin qu'ils étoient trop expoſés, trop éloignés des autres établiſſemens que leur nation avoit dans l'iſle, & qui prenoient tous les jours de la conſiſtance. On les rappella. Les Eſpagnols ſe réjouirent de ce départ;

mais ils n'occuperent pas la place qui devenoit vacante.

Cependant ils y ont envoyé de nos jours des Canariens. L'état a fait la dépenſe de leur voyage, & s'eſt chargé des frais de leur entretien pendant pluſieurs années. Ces meſures, quoique ſages, n'ont produit aucun bien. Les nouveaux colons ont été la plupart victimes du climat, des défrichemens & des vexations du gouverneur, dont l'eſprit militaire eſt par-tout funeſte à la proſpérité des colonies. Le peu de ces étrangers qui ſurvit à tant de maux, languit dans l'attente d'une mort prochaine. De ſi triſtes eſſais ne promettent pas d'heureuſes ſuites. Saint-Domingue doit reſter pour les Eſpagnols dans l'état de foibleſſe où ils l'ont laiſſé juſqu'à préſent. La nature & la fortune les en dédommageront à Cuba.

Cuba, ſéparée de Saint-Domingue par un canal de dix-huit lieues, vaut ſeule un royaume. Sa largeur de quinze à trente-cinq lieues ſeulement eſt compenſée par ſa longueur de deux cens cinquante lieues. Découverte en 1492 par Colomb, ce ne fut qu'en 1511 que les Eſpagnols entreprirent de la conquérir. Diego de Velaſquez vint avec quatre vaiſſeaux y aborder par ſa pointe orientale.

Un cacique nommé Hatuey regnoit dans ce canton. Cet Indien, né dans Saint-Domingue, ou l'iſle Eſpagnole, en étoit ſorti pour éviter l'eſclavage où ſa nation étoit condamnée. Suivi des malheureux échappés à la tyrannie des Caſtillans, il avoit établi dans le lieu de ſon refuge un petit état qu'il gouvernoit en paix. C'eſt delà qu'il obſervoit au loin les voiles Eſpagnoles dont il craignoit l'approche. A la premiere nouvelle qu'il eut de leur arrivée, il aſſembla les plus braves des Indiens, ſes ſujets ou ſes alliés, pour les animer

à défendre leur liberté; mais les aſſurant que tous leurs efforts ſeroient inutiles, s'ils ne commençoient par ſe rendre propice le dieu de leurs ennemis : *la voila*, leur dit-il devant un vaſe rempli d'or, *la voilà cette divinité ſi puiſſante, invoquons-la.*

Ce peuple qui voyoit des dieux par-tout où il ne voyoit pas la cauſe des phénomenes, des événemens frappans, crut aiſément que l'or pour lequel ſe verſoit tant de ſang, étoit le dieu des Eſpagnols. On danſa, on chanta devant ce métal brut & ſans forme, & on ſe repoſa ſur ſa protection.

Mais Hatuey plus éclairé, plus ſoupçonneux que les autres caciques, les aſſembla de nouveau. *Ne comptons*, leur dit-il, *ſur aucun bonheur, tant que le dieu des Eſpagnols ſera parmi nous. Il eſt notre ennemi comme eux. Ils le cherchent par-tout & s'établiſſent où ils le trouvent. Dans les profondeurs de la terre, ils ſauroient le découvrir. Si vous l'avaliez même, ils plongeroient leurs bras dans vos entrailles pour l'en arracher. Ce n'eſt qu'au fond de la mer qu'on peut le dérober à leurs recherches. Quand il ne ſera plus parmi nous, ils nous oublieront ſans doute.* Auſſi-tôt tout l'or qu'on poſſédoit fut jetté dans les flots.

Cependant les Indiens virent avancer les Eſpagnols. Les fuſils, les canons, ces dieux épouvantables, de leur bruit foudroyant diſperſerent les ſauvages qui vouloient réſiſter. Mais Hatuey pouvoit les raſſembler. On fouille dans les bois, on le prend, on le condamne au feu. Attaché au poteau du bucher, lorſqu'il n'attendoit que la flamme, un prêtre barbare vint lui propoſer le baptême & lui parler du paradis. *Dans ce lieu de délices*, dit le cacique, *y a-t-il des Eſpagnols?*

O*ui*, répondit le miſſionnaire, *mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien*, reprit Hatuey, *& je ne veux point aller dans un lieu où je craindrois d'en trouver un ſeul. Ne me parlez plus de votre religion, & laiſſez-moi mourir.*

Le cacique fut brûlé, le Dieu des Chrétiens déshonoré, ſa croix baignée dans le ſang humain, mais Velaſquez ne trouva plus d'ennemis. Tous les caciques s'empreſſerent de lui rendre hommage. Après qu'on eut ouvert les mines, comme elles ne rapportoient pas aſſez d'or, les habitans de Cuba devenant inutiles, furent exterminés, parce qu'alors conquérir n'étoit que détruire. Une des plus grandes iſles du monde ne coûta pas un homme aux Eſpagnols. Mais ont-ils tiré quelque profit de la conquête de Cuba?

Cet établiſſement a des cultures importantes. Il ſert d'entrepôt à un grand commerce. On le regarde comme le boulevard du nouveau monde. Sous ces trois aſpects, il mérite une attention ſérieuſe.

Le coton eſt la production qui devoit naturellement ſe multiplier davantage dans cette iſle immenſe. Au temps de la conquête, cet arbuſte y étoit très-commun. Sa conſervation exigeoit peu d'avances, peu de bras, peu d'induſtrie; & la ſéchereſſe d'une grande partie du terrein le rendoit ſinguliérement propre à cet uſage. Cette marchandiſe y eſt pourtant ſi rare qu'il ſe paſſe quelquefois pluſieurs années, ſans qu'on en expédie pour l'Europe.

Quoique l'Eſpagnol ait une averſion preſqu'inſurmontable pour l'imitation, il a adopté depuis peu à Cuba la culture du caffé, qu'il voyoit faire des progrès rapides dans les iſles voiſines. Mais en empruntant cette production des colons étran-

gers, il n'a pas emprunté leur activité à la faire valoir. On recueille à peine trente à trente-cinq mille livres peſant de caffé, dont le tiers eſt envoyé à la Vera-cruz, & le reſte dans la métropole. On devroit conjecturer que cette plante ſe multipliera, à meſure que l'uſage d'une boiſſon ſi familiere aux peuples des climats chauds, s'étendra chez les Eſpagnols; mais une nation qui faite pour communiquer aux Européens le goût du caffé, a été la derniere à le connoître dans les deux mondes, ſera lente dans tous les progrès, comme elle l'eſt dans toute ſorte d'inventions. La propagation du caffé demande celle du ſucre. L'Eſpagnol eſt-il préparé à l'une par l'autre?

Le ſucre, la plus riche, la plus importante production de l'Amérique, ſuffiroit ſeul pour donner à Cuba l'éclat de la proſpérité, dont la nature y ſemble avoir ouvert toutes les ſources & tous les canaux. Quoique cette iſle ſoit en général inégale & montueuſe, elle a des plaines aſſez étendues, aſſez arroſées pour fournir à une grande partie de l'Europe ſa conſommation de ſucre. La fertilité incroyable de ſes terres neuves, ſi elle étoit bien dirigée, bien adminiſtrée, la mettroit en état de ſupplanter toutes les nations qui l'ont devancée dans cette culture. Elles n'auroient travaillé pendant plus d'un demi ſiecle à perfectionner leurs fabriques, que pour une rivale, qui en adoptant leur méthode, ſurpaſſeroit, anéantiroit en moins de vingt ans, la richeſſe qu'ils en retirent. Mais la colonie Eſpagnole eſt ſi peu jalouſe de cette ſupériorité, qu'elle n'a juſqu'à préſent qu'un petit nombre de plantations, où les plus belles cannes ne rendent avec une très-grande dépenſe, qu'une foible quantité de ſucre, d'une qualité médiocre. Il ſert en par-

tie à l'approviſionnement du Mexique, en partie à l'approviſionnement de la métropole, & celle-ci, pour qui le ſucre devroit être une mine d'or, en achete de l'étranger pour plus d'un million de piaſtres.

Sans doute elle a cru trouver un dédommagement de cette perte, dans le tabac qu'elle tire de Cuba. Cette iſle, outre la proviſion du Mexique & du Pérou, fournit encore à l'Eſpagne tout le tabac qu'elle conſomme, à la réſerve du peu qu'elle en reçoit de Caraque & de Buenos-aires. La plus grande partie y eſt envoyée en feuilles. Celui qui eſt préparé dans le pays même par Pedro Alonzo, a joui, jouit encore de la plus grande réputation. Cet Eſpagnol, le ſeul peut-être qui ſe ſoit enrichi par une induſtrie véritablement utile, a gagné dans ce commerce trois ou quatre millions de piaſtres. Si le gouvernement eut écouté ce citoyen actif, la fortune publique auroit été accrue par la multiplication d'une plante à laquelle le caprice donne tant de valeur. Le peu d'ardeur qu'a montré la cour de Madrid à ſeconder le goût de l'Europe pour le tabac de la Havane, en a ſeul arrêté l'uſage.

Celui des cuirs que fourniſſent les colonies Eſpagnoles, eſt univerſel. Cuba en fournit annuellement dix ou douze mille. Le nombre en pourroit être aiſément augmenté dans un pays rempli de bœufs devenus ſauvages, où quelques gentilshommes poſſedent ſur les côtes & dans l'intérieur des terres des habitations immenſes, qui par le défaut de population, ne peuvent guere avoir d'autre deſtination que celle d'élever de nombreux troupeaux.

Ce ſeroit une exagération que d'oſer avancer que la centieme partie de l'iſle de Cuba a été

défrichée. On ne voit quelques traces de culture qu'à Sant-yago, port ſitué au vent de la colonie, & à Matança, baye ſûre & ſpacieuſe qu'on trouve à la ſortie du vieux canal. Les vraies cultures ſont toutes concentrées dans les belles plaines de la Havane, & encore ne ſont-elles pas ce qu'elles devroient être.

Ces cultures réunies peuvent occuper vingt-cinq mille eſclaves de tout âge & de tout ſexe. Le nombre des blancs, des métis, des mulâtres, des noirs libres répandus dans l'iſle, s'éleve à peu près à trente mille. D'excellent cochon, du bœuf déteſtable, tous deux extrêmement communs & à très-vil prix, compoſent avec le manioc, la nourriture de ces différentes populations. Les troupes même ne connoiſſent pas d'autre pain que la caſſave. C'eſt l'habitude de voir des Européens à Cuba, qui peut avoir préſervé ſes habitans de l'inaction totale qu'on trouve dans tous les autres établiſſemens Eſpagnols du nouveau monde. Le ſang y eſt moins mêlé, les vêtemens plus décens, les bienſéances mieux obſervées que dans les autres iſles.

L'état de la colonie ſeroit plus floriſſant encore, ſi ſes productions n'euſſent pas été abandonnées à une compagnie, dont le privilege excluſif eſt un principe conſtant & invariable de découragemeut. Moins une nation eſt induſtrieuſe, plus elle doit écarter une méthode qui ralentiroit la marche du peuple le plus actif, le plus laborieux.

Si quelque choſe pouvoit tenir lieu de liberté à Cuba, & la dédommager de la tyrannie du monopole, ce ſeroit l'avantage que cette iſle a toujours eu de recevoir preſque tous les bâtimens Eſpagnols qui naviguent dans le nouveau monde.

Cet uſage commença preſque avec la colonie. Ponce de Leon ayant tenté en 1512 une entrepriſe ſur la Floride, eut une connoiſſance aſſez diſtincte du nouveau canal de Bahama. On ne tarda pas à ſentir que ce ſeroit la route la plus convenable que pourroient prendre pour gagner l'Europe tous les bâtimens partis du Mexique, & on etablit à cette occaſion la Havane qui n'eſt qu'à deux petites journées du canal. L'utilité de ce port s'étendit depuis à tous les navires expédiés de Carthagene & de Porto-belo qui prirent bientôt le même chemin. Les uns & les autres y relâchoient, & s'y attendoient réciproquement, pour arriver enſemble avec plus d'appareil que de néceſſité dans la métropole. Les dépenſes énormes que faiſoient durant leur ſéjour des navigateurs qui arrivoient chargés des plus riches tréſors de l'univers, jetterent un argent immenſe dans la ville. Sa population qui n'étoit en 1561 que de trois cens familles, & qui avoit doublé au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, eſt aujourd'hui de dix mille ames.

Une partie eſt occupée dans les chantiers très-anciennement formés par le gouvernement pour la conſtruction des vaiſſeaux de guerre. On y porte d'Europe des mâts, du fer, des cordages. Tout le reſte ſe trouve abondamment dans l'iſle. Mais ce qu'elle a de plus précieux, c'eſt le bois qui né ſous l'influence des rayons les plus brûlans du ſoleil, ſe conſerve des ſiecles entiers avec des ſoins médiocres; tandis que les vaiſſeaux d'Europe ſe deſſechent & ſe fendent ſous la zone torride. Ce bois commence à devenir rare dans les environs de la Havane; mais il eſt commun ſur toutes les côtes, & le tranſport n'en eſt, ni cher, ni difficile. L'Eſpagne eſt d'autant plus intéreſſée à multiplier

ſes atteliers, que les mers les plus fréquentées par ſes eſcadres, ſont toutes ſituées entre les Tropiques. Elle a même un motif de plus pour fonder la plus grande reſſource de ſa puiſſance maritime ſur les chantiers de la Havane, c'eſt ce qu'elle fait aujourd'hui pour rendre imprenable cette clef de ſes colonies. L'importance de l'entrepriſe en fera peut-être aimer les détails.

Perſonne n'ignore que le port de la Havane, eſt un des plus ſûrs de l'univers; que les flottes du monde entier y pourroient mouiller toutes enſemble; qu'on y fait aiſément de l'eau, qui ſe trouve excellente. Son entrée eſt, pour ainſi dire, gardée par des cayes & des roches, où l'on court riſque de ſe perdre, pour peu qu'on s'éloigne du milieu de la paſſe. Elle eſt devenue plus difficile depuis qu'on y a coulé bas en 1762 trois gros vaiſſeaux de guerre. Cette précaution n'a été funeſte qu'aux Eſpagnols qui n'ont pu réuſſir encore à retirer ces vaiſſeaux, ſans doute parce qu'on s'y eſt mal pris. Elle étoit d'autant plus inutile que l'ennemi n'auroit pas même tenté de forcer l'entrée du port. Il eſt défendu par le fort Moro, & par le fort de la Pointe, tous deux tellement bâtis au-deſſus du niveau de la mer, qu'il eſt impoſſible aux plus gros vaiſſeaux de les battre.

La Havane ne peut donc être attaquée que du côté de terre. Quinze ou ſeize mille hommes qui ſont la plus grande force qu'il ſoit poſſible d'employer à cette expédition, ne pourront jamais inveſtir tous les ouvrages qui ont acquis une étendue immenſe. Il faudra tourner leurs efforts vers la droite ou vers la gauche du port, contre la ville ou contre le fort Moro. Si on ſe détermine pour le dernier parti, la deſcente ſe fera aiſément à une lieue du fort, & l'on arrivera ſans peine à

ſa vue par des chemins faciles, par des bois qui couvriront, qui aſſureront la marche.

La premiere difficulté ſera d'avoir de l'eau. Elle eſt mortelle aux environs du camp qu'il faudra choiſir. On ſera réduit à en aller chercher de potable avec des chaloupes, à une diſtance de trois lieues. On ne pourra s'en procurer qu'en arrivant en force ſur la riviere qui doit ſeule en fournir, ou qu'en y laiſſant un corps retranché qui loin du camp, iſolé, ſans ſoutien, ſera continuellement dans le riſque d'être enlevé.

Avant d'attaquer le Moro, il faudra prendre le Cavagne qui vient d'être conſtruit. C'eſt un ouvrage à couronne, compoſé d'un baſtion, de deux courtines, & deux demi baſtions ſur ſon front. Sa droite & ſa gauche appuyent ſur l'eſcarpement du port. Il a des caſemates, des citernes & des magaſins à poudre à l'abri de la bombe, un bon chemin couvert, & un large foſſé taillé dans le roc. Le ſol qui y conduit eſt tout de pierres ou de rocailles, & n'a point de terre. Le Cavagne eſt placé ſur une hauteur qui domine le Moro; mais il eſt expoſé lui-même aux inſultes d'une terre qui élevée à ſon niveau, n'eſt éloignée que de trois cens pas. Comme il ſeroit aiſé d'ouvrir la tranchée derriere cette élévation, on va la razer, & la place pourra voir enſuite & dominer au loin. Si la garniſon ſe trouvoit ſi preſſée qu'elle déſeſpérât de ſe ſoutenir, elle feroit ſauter les ouvrages qui ſont tous minés, & ſe replieroit ſur le Moro, avec lequel il n'eſt pas poſſible de lui couper la communication.

Le fameux fort Moro avoit du côté de la mer, où il eſt inattaquable, deux baſtions, & deux baſtions du côté de la terre, avec un large & profond foſſé creuſé dans le roc. Rebâti à neuf, de-

puis qu'il a été pris, ſes parapets ont acquis plus d'élévation & plus d'épaiſſeur. On lui a donné un bon chemin couvert, & tout ce qui lui manquoit pour mettre les troupes & les munitions en sûreté. La tranchée n'eſt pas plus aiſée à ouvrir que devant le Cavagne. L'un & l'autre ont été conſtruits avec une pierre molle qui fera courir moins de riſque à leurs défenſeurs qu'une pierre de taille ordinaire.

Indépendamment de ces moyens, les deux fortereſſes ont pour elles le ſecours du climat ſi dangereux pour les aſſiégeans, & la facilité de recevoir de la ville des reſſources de tous les genres, ſans qu'on puiſſe l'empêcher. Ces avantages doivent rendre ces deux places imprénables, très-difficiles du moins à prendre, pourvu qu'elles ſoient ſuffiſamment avitaillées, & défendues avec valeur & capacité. Leur conſervation eſt d'autant plus importante que leur perte entraîneroit néceſſairement la ſoumiſſion du port & de la ville dominés & foudroyés de ces hauteurs.

Après avoir expoſé les obſtacles qu'on trouveroit à ſe rendre maître de la Havane par le fort Moro, il faut parler de ceux qu'on auroit à ſurmonter par le côté de la ville même.

Elle eſt ſituée dans le port, & un peu dans ſon enfoncement. Elle étoit couverte, tant du côté du port que de celui de la campagne, d'une muraille ſeche qui ne valoit rien, & de vingt un baſtions qui ne valoient pas mieux. Son foſſé étoit ſec & peu profond. En avant de ce foſſé étoit une eſpece de chemin couvert, preſque totalement détruit. La place, dans cet état, n'eut pas été à l'abri d'un coup de main, qui fait pendant la nuit avec pluſieurs attaques, vraies ou fauſſes, l'auroit emportée. On ſe propoſe de creuſer les

foſſés, de les faire larges & profonds & d'y joindre un très-bon chemin couvert.

Ces défenſes néceſſaires ſeront ſoutenues par le fort de la Pointe. C'eſt un quarré bâti en pierre, & qui, quoique petit, a des caſemates. On l'a rebâti à neuf, parce qu'il avoit été extrêmement endommagé pendant le ſiege. Il eſt entouré d'un bon foſſé ſec ; creuſé dans le roc. Indépendamment de ſa deſtination principale qui eſt de défendre avec le Moro l'entrée du port, objet qu'il remplit très-bien, il a pluſieurs batteries dégorgées ſur la campagne, & qui flanquent un peu quelques parties de l'enceinte de la ville.

Son feu va ſe croiſer avec celui d'un fort de quatre baſtions, avec foſſé, chemin couvert, poudriere, caſemates & citernes. Ce nouveau fort qu'on conſtruit à un quart de lieue de la place, ſur une hauteur appellée Aroſtigny, demandera un ſiege en forme, ſi l'on veut attaquer la ville de ce côté-là ; d'autant plus qu'il a l'avantage de voir la mer, de battre au loin ſur la campagne, & de gêner extrêmement l'ennemi qui eſt obligé de venir faire de l'eau tout auprès.

Et continuant de faire le tour de la ville, on trouve le fort Dalterès, conſtruit depuis le ſiege. Il eſt de pierre, & a quatre baſtions, avec un chemin couvert, une demi lune en avant de la porte, un large foſſé, un bon rempart, des citernes, des caſemates, un magaſin à poudre. Il eſt à un petit quart de lieue de la ville, & au-delà d'une riviere & d'un marais impraticable, qui la couvre de ce côté-là. On l'a placé ſur une hauteur qu'il embraſſe en entier, & qu'on a iſolée en creuſant un large foſſé, où la mer entre du fond du port. Outre qu'il domine la communication de la ville avec l'intérieur de l'iſle, il

défend, en croiſant ſes feux avec ceux d'Aroſtigny, l'enceinte de la place, qui ſe trouvera protégée encore dans l'intervalle de ces deux forts, par une groſſe redoute qu'on va élever. Il croiſe auſſi ſon feu avec le Moro qui eſt fort élevé, & placé ſur la pointe du fort la plus avancée.

Tant d'ouvrages qui exigeront une garniſon de quatre mille hommes, & qui pourront être portés à leur perfection dans deux ou trois ans, coûtent à l'Eſpagne des tréſors immenſes. Elle a d'abord conſacré deux millions de piaſtres à l'achat des premiers beſoins ; & elle en donne annuellement quinze cens mille, pour en preſſer l'uſage. Quatre mille noirs qui appartiennent au gouvernement, & une chaîne de Mexicains condamnés aux travaux publics, ſont les inſtrumens de cette entrepriſe. On auroit avancé le fruit des ſueurs de tant de victimes, ſi on eût aſſocié à leur travail les troupes qui le ſouhaitoient comme un moyen de ſortir de l'affreuſe indigence où elles languiſſent.

S'il étoit permis d'avoir une opinion ſur une matiere qu'on ne connoît pas par profeſſion, on ſe haſarderoit à dire, que lorſque tous ces ouvrages ſeront finis, ceux qui feront le ſiege de la Havane, doivent le commencer par le Cavagne & le Moro, parce que ces deux forts pris, il faudra bien que la ville ſe rende, ſous peine d'être écraſée par l'artillerie du Moro. Si l'on ſe déterminoit au contraire par le côté de la ville, l'aſſaillant ne ſe trouveroit guere avancé, même après l'avoir priſe. A la vérité, il ſeroit le maître de détruire des chantiers, les vaiſſeaux qui ſeroient dans le port ; mais il n'en réſulteroit pour lui aucun avantage permanent. Pour former un établiſſement, il lui faudroit pren-

dre encore le Cavagne & le Moro, ce qui lui ſeroit vraiſemblablement impoſſible, après la perte d'hommes qu'il auroit eſſuyée à l'attaque de la ville & de ſes forts.

Mais quelque plan que l'on ſuive dans le ſiege de cette place, la nation qui l'attaquera, n'aura pas ſeulement à combattre la nombreuſe garniſon qui ſera enterrée dans les ouvrages, on lui oppoſera auſſi des troupes qui tiendront la campagne, & qui troubleront ſes opérations. La petite armée ſera formée de deux eſcadrons de dragons Européens bien montés, bien armés, bien exercés, & d'une compagnie de cent miquelets. On pourroit y joindre tous les habitans de l'iſle, blancs, mulâtres & negres libres qui ſont enrégimentés au nombre de dix mille hommes; mais comme la plupart n'ont aucune idée de diſcipline, ils ne feroient que cauſer de la confuſion. Il n'en ſera pas ainſi d'un régiment de cavalerie de quatre eſcadrons, & de ſept bataillons de milice, que depuis la paix on a accoutumés à manœuvrer d'une maniere ſurprenante. Ces corps armés, habillés, équipés aux dépens du gouvernement, & payés en temps de guerre ſur le pied des troupes réglées, ont pour guide & pour modele, des majors, des ſergens, des caporaux envoyés d'Europe, & tirés des régimens les plus diſtingués. La formation de ces milices coûte un argent immenſe. La cour d'Eſpagne attend les événemens pour juger de l'utilité de ces dépenſes. Mais on peut aſſurer dès à préſent, que quelque ſoit l'eſprit militaire de ces troupes, cette opération politique ſera très-mauvaiſe; & voici pourquoi.

Le projet de rendre à Cuba tous les Colons ſoldats, ce projet inique & ruineux pour toutes les

les colonies, a été pouſſé très-vivement. La violence, qu'il a fallu faire aux habitans, pour les aſſujettir à des exercices qui leur déplaiſoient, n'a fait que redoubler en eux leur goût naturel pour le repos. Ils ont déteſté des mouvemens méchaniques & forcés qui ne leur procurant aucune jouiſſance, devoient leur paroître doublement inſupportables, quand bien même ils ne feroient pas effrayans ou ridicules pour des peuples qui ne croient peut-être avoir aucun intérêt à défendre un gouvernement qui les opprime. Cette averſion pour le mouvement, s'eſt étendue juſqu'à cet exercice utile qu'exige le travail des terres. On n'a plus voulu défricher, planter, cultiver pour une nation qui ne fait que commander à des travailleurs. Les milices ont arrêté les cultures. Celles-ci qui s'établiſſoient lentement, ont rétrogradé. Elles s'anéantiront tout-à-fait avec le temps, ſi l'Eſpagne s'opiniâtre à ſoutenir un ſyſtême vicieux que de fauſſes vues lui ont fait adopter. La manie d'avoir des troupes; cette fureur qui ſous prétexte de prévoir les guerres, les allume; qui en amenant le deſpotiſme des gouvernemens, prépare de loin la révolte des peuples; qui arrachant perpétuellement l'habitant de ſon foyer, & le cultivateur de ſon champ, éteint l'amour de la patrie, en éloignant de ſon berceau; qui bouleverſe & tranſplante violemment les nations au-delà des terres & des mers: cet eſprit mercenaire de milices qui n'eſt pas l'eſprit militaire, perdra tôt ou tard l'Europe; mais bien plutôt les colonies & peut-être celles d'Eſpagne avant les autres.

Cette puiſſance poſſede la partie la plus étendue, la plus fertile de l'Archipel Amériquain. En des mains actives, ces iſles ſeroient deve-

nues la ſource d'une proſpérité ſans bornes. Dans l'état actuel, ce ſont de vaſtes forêts où regne une ſolitude affreuſe. Bien loin de contribuer à la force, à la richeſſe de la monarchie qui en a la propriété, elles ne font que l'affoiblir, que la ruiner par les dépenſes qu'abſorbe leur conſervation. Si l'Eſpagne eût étudié convenablement la marche politique des autres peuples, elle auroit vu que pluſieurs d'entr'eux devoient uniquement leur prépondérance à quelques iſles inférieures en tout à celles qui n'ont ſervi juſqu'ici qu'à groſſir ignominieuſement la liſte de ces innombrables & inutiles poſſeſſions. Elle auroit appris que la fondation des colonies, de celles ſur-tout qui n'ont point de mines, ne pouvoit avoir d'autre but raiſonnable, que celui d'y établir des cultures.

C'eſt calomnier les Eſpagnols, que de les croire incapables par caractere, de ſoins laborieux & pénibles. Si l'on jette un regard ſur les fatigues exceſſives que ſupportent ſi patiemment ceux de cette nation qui ſe livrent au commerce interlope, on s'appercevra que leurs travaux ſont infiniment plus durs que ceux de l'économie rurale d'une habitation. S'ils négligent de s'enrichir par la culture, c'eſt la faute du gouvernement. Qu'il ceſſe de les faire gémir ſous la tyrannie du monopole : qu'il ceſſe de leur faire acheter trop cher les inſtrumens de leur induſtrie ; qu'il ceſſe de ſurcharger leurs productions de droits exceſſifs : qu'il ceſſe d'opprimer ceux qui auront fait les premiers pas vers la fortune : qu'il ceſſe de regarder comme dangereux, ceux qui montreront une grande activité : qu'il ceſſe de les livrer aux intérêts particuliers d'une autorité abſolue & vénale, & il verra ſortir ſes ſujets de

cette profonde inaction qui rend l'Eſpagne preſque nulle. Faut-il que cette monarchie, qui ſous Charles-quint étoit comme la tête d'où partoit tout le mouvement de l'Europe, ne ſoit aujourd'hui, pour ainſi dire, que la queue de ce grand corps qui remue le monde entier ; & qu'un état qui ſe trouve le premier ſur la carte, en ſoit le dernier dans l'hiſtoire ?

L'Eſpagne veut-elle enfin ſe réveiller de ce ſommeil ? qu'elle donne des ſecours à ſes Colons. Les tréſors du Mexique & du Pérou s'offrent à porter l'abondance dans les iſles, par une généroſité vraiment productive. Toutes les cultures du nouveau monde exigent des avances, celle du ſucre reclame les plus grands fonds, par l'aſſurance des plus grands rapports. Il n'y a pas un ſeul habitant à la Trinité, à la Marguérite, à Porto-rico, à Saint-Domingue en état de l'entreprendre ; & il n'y en a pas trente à Cuba. Ces Colons tendent tous des bras ſupplians vers la métropole, pour en obtenir des moyens de ſortir de leur léthargie. Ah ! s'il étoit permis à l'écrivain déſintéreſſé qui ne cherche & ne ſouhaite que le bonheur de l'humanité, de leur prêter des ſentimens & des diſcours, que l'habitude de l'oiſiveté, les entraves du gouvernement & les préjugés de toute eſpece ſemblent leur avoir interdit, ne pourroit-il pas dire en leur nom à la cour de Madrid, à la nation entiere ?

„ Conſidérez les ſacrifices que nous attendons
„ de vous ; & voyez ſi vous ne ſerez pas dé-
„ dommagés au centuple, par les riches produc-
„ tions que nous offrirons à votre commerce
„ expirant. Votre marine accrue par nos travaux

„ formera le ſeul boulevard qui puiſſe défendre
„ des poſſeſſions prêtes à vous échapper. Deve-
„ nus plus riches, nous conſommerons davan-
„ tage ; & alors la terre que vous habitez, qui
„ languit avec vous quand la nature l'appelle à
„ la fécondité ; ces plaines qui n'offrent à vos
„ yeux que des déſerts & qui ſont la honte de
„ vos loix & de vos mœurs, ſe changeront en
„ des champs fertiles. Votre patrie fleurira
„ par l'induſtrie & l'agriculture, qui fuyoient
„ loin de vous. Les ſources de vie & d'activité
„ que vous aurez fait couler juſqu'à nous par
„ la mer, reflueront autour de vos demeures,
„ en fleuves d'abondance. Mais ſi vous êtes in-
„ ſenſibles à nos plaintes & à nos malheurs ; ſi
„ vous ne regnez pas pour nous ; ſi nous ne ſom-
„ mes que les victimes de notre obéiſſance : rap-
„ pellez-vous cette époque à jamais célebre, où
„ des ſujets malheureux & mécontens ſecoue-
„ rent le joug de votre domination ; & par leurs
„ travaux, leurs ſuccès & leur opulence, juſti-
„ fierent leur révolte aux yeux du monde en-
„ tier. Quand ils ſont libres depuis deux ſiecles,
„ nous faudra-t-il encore gémir de vous avoir
„ pour maîtres ? lorſque la Hollande briſa le
„ ſceptre de fer qui l'écraſoit ; lorſqu'elle ſortit
„ du fond des eaux pour regner ſur les mers,
„ le ciel élevoit ſans doute ce monument de la
„ liberté, pour montrer aux nations la route du
„ bonheur, & pour effrayer les rois infideles qui
„ les en écartent. „

En effet cette république qui a marché long-temps l'égale des plus grands rois, eſt parvenue en grande partie à cette gloire par la proſpérité de ſes colonies. Mais voyons quels moyens elle a ſuivi pour les faire valoir.

Juſqu'à la découverte des côtes occidentales de l'Afrique, d'une route aux Indes par le Cap de Bonne-eſpérance, & ſur-tout juſqu'à la découverte de l'Amérique, les peuples de l'Europe ne ſe connoiſſoient, ne ſe viſitoient guere, que par quelques incurſions barbares, dont le pillage étoit le but, & la dévaſtation tout le fruit. A l'exception d'un petit nombre de tyrans armés, qui trouvoient dans l'oppreſſion des foibles, les moyens de ſoutenir un luxe extraordinairement cher, tous les habitans des différens états étoient réduits à ſe contenter de ce que leur fourniſſoient, un territoire mal cultivé, une induſtrie arrêtée aux barrieres de chaque province. Les grands événemens qui fixent à la fin du quinzieme ſiecle, une des plus brillantes époques de l'hiſtoire du monde, n'opérerent pas dans les mœurs une révolution auſſi rapide, qu'on eſt prompt à l'imaginer. Quelques villes anſéatiques, quelques républiques d'Italie, alloient, il eſt vrai, chercher à Cadix & à Lisbonne, devenus de grands entrepôts, ce que les deux Indes envoyoient de rare & de précieux; mais la conſommation en étoit tout-à-fait bornée, par l'impuiſſance où étoient les nations de le payer. Elles languiſſoient la plupart dans une létargie entiere; la plupart ignoroient les avantages & les reſſources de leur territoire.

Il falloit, pour mettre fin à cet engourdiſſement, un peuple qui ſorti du néant, répandît la vie & la lumiere dans tous les eſprits, l'abondance dans tous les marchés; qui pût offrir toutes les productions à un meilleur prix, échanger le ſuperflu de chaque nation avec ce qu'elle n'avoit pas; qui donnât une grande activité à la circulation des denrées, des marchandiſes, de l'argent,

qui en facilitant, en étendant la conſommation, encourageât la population, l'agriculture, tous les genres d'induſtrie. L'Europe dut aux Hollandois tous ces avantages. On pardonne à l'aveugle multitude de ſe borner à jouir, ſans connoître les ſources de la proſpérité qu'elles goûtent ; mais la philoſophie & la politique doivent perpétuer la gloire des bienfaiteurs de l'humanité, ſuivre, s'il eſt poſſible, la marche de leur bienfaiſance.

Lorſque les généreux habitans des provinces unies leverent la tête au deſſus de la mer & de la tyrannie; ils virent qu'ils ne pouvoient aſſeoir les fondemens de leur liberté, ſur un ſol qui ne leur offroit pas même les ſoutiens de la vie. Ils ſentirent que le commerce, qui pour la plupart des nations n'eſt qu'un intérêt acceſſoire, qu'un moyen d'accroître la maſſe & le revenu des productions territoriales, étoit le ſeul appui qui s'offroit à leurs vœux. Sans terre & ſans productions, ils réſolurent de faire valoir celles des autres peuples, aſſurés que de la proſpérité univerſelle ſortiroit leur proſpérité particuliere. L'événement juſtifia leur politique.

Leur premier pas établit, entre les peuples de l'Europe, l'échange des productions du nord avec celles du midi. Bientôt toutes les mers ſe couvrirent des vaiſſeaux de la Hollande. C'étoit dans ſes ports que tous les effets commerçables venoient ſe réunir ; c'étoit de ſes ports qu'ils étoient expédiés pour leurs deſtinations reſpectives. On régloit ſans concurrence la valeur de tout ; & c'étoit avec une modération qui écartoit toute concurrence. L'ambition de donner plus de ſtabilité, plus de carrieres à ſes entrepriſes, rendit avec le tems la république conquérante. Sa

domination s'étendit ſur une partie du continent des Indes, & ſur toutes les iſles précieuſes de l'Océan qui l'environne. Elle tenoit aſſervies, par ſes fortereſſes ou par ſes eſcadres, les côtes d'Afrique, où elle avoit porté le coup d'œil attentif & prévoyant de ſon utile ambition. Les ſeules contrées de l'Amérique où la culture eut jetté les germes des vraies richeſſes, reconnoiſſoient ſes loix. L'immenſité de ſes combinaiſons embraſſoit l'univers, dont elle étoit l'ame par le travail & l'induſtrie. Elle étoit parvenue à la monarchie univerſelle du commerce.

Tel étoit l'état des provinces unies, lorſque les Portugais ſortant de l'eſpece de néant & de mort, ou la tyrannie Eſpagnole les avoit plongés, réuſſirent à leur arracher en 1661 la partie du Bréſil qu'elles avoient conquiſe ſur eux. Dès ce premier ébranlement de leur puiſſance, les Hollandois auroient été chaſſés entierement du nouveau monde, s'il ne leur fut reſté quelques petites iſles ; en particulier celle du Curaçao, qu'en 1634 ils avoient enlevée aux Caſtillans qui la poſſédoient depuis 1527.

Ce rocher qui n'eſt qu'à trois lieues de la côte de Venezuela, peut avoir dix lieues de long ſur cinq de large. Il a un port excellent, mais dont l'approche eſt fort difficile. Lorſqu'une fois on y eſt entré, ſon ſpacieux baſſin offre toute ſorte de commodité, de sûreté. Une fortéreſſe, conſtruite avec intelligence & conſtamment bien entretenue, fait ſa défenſe.

Les François qui avoient corrompu d'avance le commandant de la place, y aborderent en 1573 au nombre de cinq ou ſix cens hommes. Comme la trahiſon avoit été découverte, & le traitre puni, ils furent reçus par ſon ſucceſſeur

tout autrement qu'ils ne s'y attendoient. Ils ſe rembarquerent avec la honte de n'avoir montré que leur foibleſſe & l'iniquité de leurs meſures.

Louis XIV, dont l'orgueil fut bleſſé par cet imprudent échec, donna cinq ans après dix-huit vaiſſeaux de guerre & douze bâtimens flibuſtiers à Deſtrées, pour effacer l'affront qui terniſſoit à ſes yeux l'éclat d'un regne rempli de merveilles. Cet amiral approchoit du terme de ſon expédition, lorſque ſon audace & ſon opiniâtreté firent échouer ſa flotte à l'iſle Daves. Il recueillit ce qu'il put des débris de ſon naufrage, & regagna, ſans avoir rien entrepris, le port de Breſt dans un aſſez grand déſordre.

Depuis cette époque, ni Curaçao, ni les petites iſles d'Aruba & de Bonaire qui ſont ſous ſes loix, n'ont été inquiétées. Aucune nation n'a ſongé à conquérir un ſol ſtérile, qui n'offre que quelques beſtiaux, quelque manioc, quelques légumes propres à la nourriture des eſclaves, & qui ne fournit aucune production qui puiſſe entrer dans le commerce. Saint-Euſtache ne vaut guere mieux.

Cette iſle d'environ cinq lieues de tour, n'eſt proprement qu'une montagne fort eſcarpée qui paroît ſortir de l'océan en forme de cône. Elle manque de port, & eſt réduite à une rade purement foraine. Quelques François chaſſés de Saint-Chriſtophe s'y refugierent en 1629, & l'abandonnerent quelque-tems après, parce que ce rocher d'ailleurs ſtérile, n'avoit d'autre eau douce que celle de pluie qu'on ramaſſoit dans des citernes. On ignore l'époque préciſe de cette émigration; mais il eſt prouvé que les Hollandois y étoient établis en 1639. Ils en furent chaſſés dans la ſuite par les Anglois ſur leſquels Louis XIV la reprit. Ce prince fit valoir ſon droit de conquête dans

les négociations de Breda, & réſiſta aux inſtances de la république alors ſon alliée, qui prétendoit que cette poſſeſſion lui fût reſtituée, comme lui ayant appartenu avant la guerre. Lorſque la ſignature du traité de paix eut anéanti cette prétention, le monarque François, dont l'orgueil écoutoit plutôt la généroſité que la juſtice, crut qu'il n'étoit pas de ſa dignité de profiter du malheur de ſes amis. Il remit de ſon propre mouvement aux Hollandois leur iſle, quoiqu'il n'ignorât pas que c'étoit une fortereſſe naturelle qui pourroit l'aider à la conſervation de la partie de Saint-Chriſtophe qui lui appartenoit.

Saint-Euſtache produit quelque tabac, & à peu près ſix cens milliers de ſucre. Sa population comme colonie agricole, eſt de cent vingt blancs & de douze cens noirs. Comme commerçant, il a trois cens blancs, & juſqu'à douze ou quinze cens, lorſqu'il a le bonheur d'être neutre en temps de guerre.

Sa foibleſſe ne l'a pas empêché d'envoyer quelques-uns de ſes habitans dans une iſle voiſine, connue ſous le nom de Saba. Il faut gravir preſqu'au ſommet de ce roc eſcarpé, pour y trouver un peu de terre. Elle eſt très-propre au jardinage. Des pluies fréquentes, mais dont l'eau ne ſéjourne pas, y font croître des plantes d'un goût exquis, & des choux d'une groſſeur ſinguliere. Une cinquantaine de familles Européennes, avec environ cent trente eſclaves, y cultivent le coton, le filent, en font des bas qu'on vend aux autres colonies juſqu'à quinze ou ſeize florins la paire. Il n'y a pas en Amérique d'auſſi beau ſang que celui de Saba. Les femmes y conſervent une fraicheur qu'on ne retrouve dans aucune autre des Antilles. Heureuſe peuplade! Elevée ſur un rocher entre le ciel & la

mer, elle jouit de ces deux élémens, ſans en craindre les orages. Elle reſpire un air pur, vit de légume, cultive une production ſimple qui lui donne l'aiſance ſans la tentation des richeſſes, s'occupe d'un travail moins pénible qu'utile, poſſede en paix tous les biens de la modération, la ſanté, la beauté, la liberté. C'eſt-là le temple de la ſérénité, d'où le ſage peut contempler à loiſir les erreurs & les paſſions des hommes qui vont comme les flots de la mer, ſe pouſſer & ſouvent ſe briſer ſur les riches côtes de l'Amérique, dont ils ſe diſputent & s'arrachent tour-à-tour les dépouilles & la poſſeſſion. C'eſt delà qu'on voit au loin les nations de l'Europe, venir porter la foudre au milieu des gouffres de l'océan & ſous les ardeurs des tropiques; toujours brûlantes des feux de l'ambition & de la cupidité, ſe remplir d'or ſans jamais s'en raſſaſier; amaſſer le fer en main ces métaux, ces perles, ces diamans dont ſe couvrent les cours qui dépouillent les peuples; ſurcharger les vaiſſeaux de ces tonneaux précieux où le luxe doit teindre la pourpre, & puiſer ſes délices, ſa moleſſe, ſa cruauté, ſes vices. Le tranquille colon du rocher de Saba voit cet amas de folies, & file paiſiblement le coton qui fait toute ſa parure, & toute ſa richeſſe.

Sous le même ciel, eſt l'iſle de Saint-Martin, dont l'enceinte d'environ quinze ou ſeize lieues, renferme un aſſez grand nombre de montagnes qui ne ſont que des rochers couverts de bruieres. Le ſol ſablonneux de ſes plaines & de ſes vallées, ſtérile par lui-même, n'y peut être fécondé que par des pluies aſſez rares, & dont la bienfaiſance, diminue à meſure que le ſoleil les pompe ou qu'elles s'écoulent. Avec quelques ſoins, on pourroit retenir ces eaux fortuites dans des ré-

ſervoirs, & les diſtribuer dans les terres pour y faire germer l'abondance. Du reſte, cette iſle ſans rivieres a des fontaines & des citernes qui fourniſſent aſſez d'eau bonne & potable à tous les colons. L'air eſt très-ſain, la côte poiſſonneuſe, la mer rarement agitée, & par-tout l'ancrage ſûr autour de l'iſle.

Les Hollandois & les François qui s'y étoient rencontrés en 1638, y vivoient en paix, mais ſéparément, lorſque les Eſpagnols qui étoient en guerre ouverte avec ces deux nations, s'aviſerent d'attaquer ces nouveaux habitans, les battirent, les firent priſonniers, & s'établirent à leur place. Le vainqueur ne tarda pas à ſe dégouter d'un établiſſement inutile qui lui coûtoit quatre-vingt-mille piaſtres par an. Il l'abandonna en 1648, après avoir détruit tout ce qu'il ne lui étoit pas poſſible d'emporter.

Ces dévaſtations n'empêcherent pas les deux nations qui occupoient l'iſle quelques années auparavant, d'y retourner auſſi-tôt qu'ils la virent évacuée. Elles convinrent de ne jamais troubler mutuellement leur tranquillité; & elles furent toujours fidelles à un engagement, dont l'utilité étoit réciproque. Les diviſions de leurs métropoles n'altererent jamais ces diſpoſitions. La paix regna conſtamment dans cet aſyle juſqu'en 1757, que les François en furent chaſſés par un corſaire Anglois nommé Coock; mais ils y ſont retournés à la fin des hoſtilités.

D'environ cinquante-cinq mille acres de terre que contient l'iſle entiere, les François en occupent trente-cinq mille. On voit répandus ſur ce grand eſpace, cent blancs & trois cens noirs. Il comporteroit une population de quatre cens familles agricoles & de dix mille eſclaves, que les pro-

grès de la culture y réuniront un jour, ſi la dureté des gouvernemens d'Europe amene enfin la liberté de l'Amérique. La ligne de ſéparation dirigée de l'eſt à l'oueſt, qui a aſſigné une moindre ſuperficie aux Hollandois, les en a bien dédommagés par la poſſeſſion du ſeul port qui ſoit dans l'iſle. Ces républicains n'ont pas mieux profité de cet avantage que leur voiſin des ſiens. Ils n'ont raſſemblé ſur leur territoire qu'une ſoixantaine de familles & deux cens eſclaves.

Les deux colonies élevent des volailles & du menu bétail qu'on vend aux autres iſles. Elles ont toujours cultivé le coton ; & depuis peu elles plantent du caffé avec ſuccès. Peut-être cette production leur procurera-t-elle quelque jour une certaine aiſance, dont les François ſont aujourd'hui plus éloignés que les Hollandois.

Les établiſſemens de ces derniers dans le grand archipel de l'Amérique, ne préſentent juſqu'ici rien de curieux ni d'intéreſſant au premier coup d'œil. Des poſſeſſions qui fourniſſent à peine la cargaiſon de deux vaiſſeaux médiocres ne paroiſſent dignes d'aucune attention. Auſſi l'oubli, & l'oubli le plus profond ſeroit-il leur partage, ſi quelques-unes de ces iſles qui ne ſont rien comme agricoles, n'étoient beaucoup comme commerçantes. Nous voulons parler de Saint Euſtache & de Curaçao.

Le deſir de former des liaiſons interlopes avec le continent Eſpagnol, décida la conquête de Curaçao. On y vit bientôt arriver un grand nombre de bâtimens Hollandois. Forts & bien armés, ils étoient de plus montés par des hommes choiſis, dont la bravoure étoit ſoutenue d'un vif intérêt. Chacun d'eux avoit dans la cargaiſon, une part plus ou moins conſidérable, qu'il étoit dé-

terminé à défendre au prix de ſon ſang contre les attaques des gardes-côtes.

Avec le temps, la maniere de traiter changea un peu. Curaçao devint lui-même un magaſin immenſe, où les Eſpagnols venoient ſur leurs bateaux échanger leur or, leur argent, leur vanille, leur cacao, leur cochenille, leur quinquina, leurs cuirs, leurs mulets ; contre des negres, des toiles, des ſoieries, des étoffes des Indes, des épiceries, des dentelles, des rubans, du vif-argent, des ouvrages de fer ou d'acier. Ces voyages, quoique continuels, n'empêchoient pas qu'une multitude de chaloupes Hollandoiſes, ne voguaſſent de leur iſle aux anſes de la côte. C'étoit une réciprocité de beſoins, de ſecours, de travaux & de courſes, qui jettoit la plus grande activité ſur ces parages, entre des nations rivales de commerce, avides des richeſſes. La ſubſtitution des vaiſſeaux de régitre aux gallions a rallenti dans les derniers temps cette double communication ; mais elle recouvrera ſa premiere vivacité, elle en acquerra une plus grande encore, lorſque le malheur des guerres empêchera l'approviſionnement direct du continent Eſpagnol.

Les démêlés des cours de Londres & de Verſailles ouvrent à Curaçao une nouvelle carriere. Il approviſionne alors toute la côte du ſud de Saint-Domingue ; il en tire toutes les productions. Ce commerce s'étendra à meſure que cette partie de la colonie Françoiſe fera les progrès dont elle eſt ſuſceptible. Les armateurs François des iſles du vent ſe rendent eux-mêmes en foule à Curaçao durant les hoſtilités, malgré la longueur de la traverſée. C'eſt qu'ils y trouvent tout ce qui eſt néceſſaire pour l'équipement de leurs navires ; ſouvent des marchandiſes des côtes d'Eſpagne ; tou-

jours celles de l'Europe, dont l'uſage eſt univerſel. Les corſaires Anglois y croiſent rarement.

Tout ce qui entre à Curaçao, paye indifféremment un pour cent pour le droit du port. Les marchandiſes parties de la Hollande ont le privilege de n'être jamais taxées davantage. Celles qui viennent des autres ports de l'Europe payent de plus neuf pour cent. Le caffé étranger eſt ſujet à ce même droit, parce qu'on veut favoriſer celui de Surinam. Toutes les autres denrées de l'Amérique ne donnent que trois pour cent, mais avec l'obligation d'être portées directement dans quelqu'une des rades de la république.

Saint-Euſtache étoit aſſujetti autrefois aux mêmes impoſitions que Curaçao. On l'en a déchargé au commencement de la derniere guerre. Il a dû ce bienfait au voiſinage de l'iſle Danoiſe de Saint-Thomas dont le port franc lui enlevoit une grande quantité d'affaires. Dans l'arrangement actuel, ſon commerce interlope pendant la paix, ſe borne le plus ſouvent à échanger la morue Angloiſe contre les ſirops & les taffias des iſles Françoiſes.

Les hoſtilités des cours de Londres & de Verſailles ouvrent un plus vaſte champ à Saint-Euſtache. Il s'enrichit de leurs diviſions. Durant la derniere guerre, il a été l'entrepôt de preſque toutes les denrées des colonies Françoiſes, & le magaſin général de leur approviſionnement. Les Hollandois n'étoient pas la ſeule route de ce grand mouvement. L'Anglois & le François ſe réuniſſoient dans la rade de cette iſle, pour y former, à l'abri de ſa neutralité, des ſociétés ſuivies de commerce. Un paſſeport Hollandois, qu'on obtenoit pour quarante-huit piaſtres, couvroit leurs liaiſons. On l'accordoit même ſans s'informer de quelle nation étoit celui qui le demandoit. De

cette grande liberté naiſſoient des opérations ſans nombre, & d'une combinaiſon ſinguliere. C'eſt ainſi que le commerce avoit trouvé l'art d'endormir ou de tromper la diſcorde.

Cependant le Hollandois, également inventif dans les moyens de faire tourner à ſon avantage le bien & le mal d'autrui, n'eſt pas uniquement réduit dans le nouveau monde aux profits paſſagers d'un commerce précaire. La république poſſede & cultive dans le continent un grand territoire, ſéparé de la Guyane Françoiſe par la riviere de Maroni, & par celle de Poumaron de la Guyane Eſpagnole. On le connoît ſous le nom de Surinam, le plus ancien & le plus important établiſſement de cette colonie.

Le fondement en fut jetté en 1660 par des François. Leur activité les portoit alors dans différens climats, & leur légéreté les empêchoit de ſe fixer dans aucun. Ils abandonnerent Surinam peu d'années après y être arrivés ; & ils y furent remplacés par les Anglois. Ces inſulaires pouſſoient leurs travaux avec quelque ſuccès, lorſqu'ils furent attaqués en 1667 par la Hollande qui les trouvant diſperſés dans un vaſte eſpace, n'eut pas beaucoup de peine à les réduire. On les tranſporta quelques années après au nombre de douze cens à la Jamaïque, & la colonie fut aſſurée par les traités à la république.

Ses ſujets uniquement occupés du commerce, n'avoient jamais eu la paſſion de l'agriculture. Surinam ſe reſſentit quelque temps du goût excluſif de ſes nouveaux poſſeſſeurs. A la fin, la compagnie qui donnoit des loix au pays, fit abattre des bois, partagea une partie du ſol aux habitans, les pourvut d'eſclaves. Tous ceux qui voulurent occuper ces terres, en obtinrent la propriété, en

s'engageant à payer ſucceſſivement de leurs productions, le prix dont chaque poſſeſſion étoit achetée. Ils eurent même la liberté d'en diſpoſer en faveur de tout acquereur qui conſentiroit à ſe charger de la partie de la dette qui n'auroit pas été acquitée.

Le ſuccès de ces premiers établiſſemens donna naiſſance à un grand nombre d'autres. Peu-à-peu, ils ſe ſont étendus juſqu'à vingt lieues de l'embouchure du Surinam & du Commenwine qui ſe jette dans ce fleuve. On les auroit pouſſés même beaucoup plus loin, ſi l'on n'avoit été arrêté par les negres fugitifs, qui retranchés dans des forêts inacceſſibles, où ils ont recouvré la liberté, ne ceſſent d'infeſter les derrieres de la colonie.

Les difficultés qui s'oppoſoient à ce défrichement, demandoient ce courage extraordinaire qui fait tout braver, cette conſtance plus qu'humaine qui fait tout ſurmonter. La plupart des terres qu'il s'agiſſoit de mettre en valeur, étoient couvertes de quatre ou cinq pieds d'eau, à chaque marée. En multipliant les foſſés & les écluſes, on eſt parvenu à deſſécher ce ſol; & les Hollandois ont eu la gloire de dompter l'océan dans le nouveau comme dans l'ancien monde. On leur a même vu donner à leurs plantations une propreté, des commodités, qu'on ne retrouve pas dans les poſſeſſions Angloiſes & Françoiſes les plus floriſſantes.

Un des moyens qui ont le plus encouragé les travaux, a été la facilité extrême que les colons ont trouvée à ſe procurer des fonds. L'abondance où l'argent s'eſt trouvé dans la Hollande, fait qu'ils ont emprunté à ſix pour cent, tout celui qu'ils ont pu employer.

Avec ces ſecours, il s'eſt formé ſur les bords du

du Surinam, ou à peu de diſtance de ce fleuve, une population de cinquante mille noirs & de quatre mille blancs. On compte parmi ces derniers, des réfugiés François, des freres Moraves, & ſurtout des Juifs. Il n'eſt pas peut-être d'empire ſur la terre, où cette malheureuſe nation ſoit ſi bien traitée. On ne lui a pas ſeulement laiſſé la liberté de profeſſer ſa religion, d'avoir des terres en propriété, de terminer elle-même les différens qui s'élevent entre ſes membres : elle jouit encore du droit commun à tous les citoyens, d'avoir part à l'adminiſtration générale, de concourir au choix des magiſtrats *publics*. Tels ſont les progrès de l'eſprit de commerce, qu'il fait taire tous les préjugés de nation ou de religion, devant l'intérêt général qui doit lier les hommes. Qu'eſt-ce que ces vaines dénominations de Juifs, de Luthériens, de François ou de Hollandois ? Malheureux habitans d'une terre ſi pénible à cultiver, n'êtes-vous pas tous des hommes ? pourquoi donc vous chaſſer d'un monde, où vous n'avez qu'un jour à vivre ? Et quelle vie encore, que celle dont vous avez la folle cruauté de vous diſputer la jouiſſance ? Tous les élemens, le ciel & la terre même, n'ont-ils pas aſſez fait contre vous, ſans ajouter à tous les fléaux dont la nature vous environne, l'abus du peu de force qu'elle vous laiſſe pour y réſiſter. Heureux & ſages Hollandois ! L'eſprit d'économie vous a mieux éclairés que toutes les autres nations de l'Europe. Votre ambition s'eſt arrêtée, où votre puiſſance a trouvé de ſûres barrieres contre celle de vos voiſins. Ne les combattez déſormais que par l'exemple de votre induſtrie.

Paramabiro, chef-lieu de votre colonie de Surinam, peut bien exciter leur envie. C'eſt une

petite ville agréablement ſituée. Les maiſons y ſont belles & commodes, quoique conſtruites ſeulement de bois ſur des briques apportées d'Europe. Son port éloigné de cinq lieues de la mer, ne laiſſe rien à deſirer. Il reçoit tous les bâtimens expédiés par la métropole, pour l'extraction des denrées de la colonie.

La proſpérité de cet établiſſement fit naître en 1732 l'idée d'en former un autre ſur la riviere de Berbiche qui ſe jette dans la mer à dix-neuf lieues plus à l'oueſt que le Surinam. Les rives de ſon embouchure étoient ſi marécageuſes, qu'il falloit remonter quinze lieues, pour aſſeoir des habitations ſur les bords de cette riviere. Un peuple, qui avoit rendu la mer même habitable, pouvoit-il être arrêté par cet obſtacle ? Une nouvelle compagnie eut la gloire de créer des productions nouvelles ſur un ſol tiré du ſein des eaux ; & le ſoc y prit la place de la rame.

Une autre aſſociation a depuis tenté le même prodige, avec autant de ſuccès ſur le Demerary & l'Eſſequebe, qui ſe déchargent dans la même baye à vingt lieues de Berbiche ; ſur le Poumaron, éloigné de quinze lieues de l'Eſſequebe, & de vingt-cinq de la grande bouche de l'Orénoque. Les deux dernieres colonies égaleront peut-être un jour celle de Surinam ; mais on n'y compte actuellement qu'environ douze cens perſonnes libres qui ſont à la tête de vingt-deux ou vingt-trois mille eſclaves.

Les trois établiſſemens ont exactement les mêmes cultures. Ils recueillent du coton, du cacao, du ſucre. Quoique ce dernier objet ſoit de beaucoup le plus conſidérable, ſon produit ne répond, ni au nombre des bras qu'on y emploie, ni à l'activité des ſoins qu'on y conſacre. Ce défaut vient

ſans doute de la nature d'un terrein trop marécageux, qui par une humidité ſurabondante étouffe ou détourne les ſels ou les ſucs végétaux de la canne. Le peu qu'on en retire avoit diſpoſé les colons à tourner leurs travaux vers une autre culture, lorſque le commencement du ſiecle offrit le caffier à leur induſtrie.

Cet arbre originaire de l'Arabie, où la nature avare pour les beſoins, eſt prodigue pour le luxe, fut long-temps la plante chérie de cette terre heureuſe. Les tentatives inutiles que firent les Européens pour en faire germer le fruit, leur perſuaderent que les habitans du pays le trempoient dans l'eau bouillante ou le faiſoient ſécher au four avant de le vendre, pour conſerver à jamais un commerce qui faiſoit toute leur richeſſe. On ne fut détrompé de cette erreur, que lorſqu'on eut porté l'arbre même à Batavia, & enſuite à Surinam. L'expérience fit voir, qu'il en étoit du caffier comme de beaucoup d'autres plantes, dont la ſémence ne leve point, ſi elle n'eſt miſe en terre toute récente.

Son fruit reſſemble à une cériſe. Il eſt en grappe & rangé le long des branches ſous les aiſſelles de feuilles vertes comme celles du laurier, mais un peu plus longues. On le cueille, lorſqu'il eſt d'un rouge foncé, & on le porte au moulin.

Ce moulin eſt compoſé de deux rouleaux de bois garnis de lames de fer. Longs de dix-huit pouces ſur dix ou douze de diametre, ils ſont mobiles; & par le mouvement qu'on leur donne, ils s'approchent d'une troiſieme piece immobile qu'on nomme mâchoire. Au deſſus des rouleaux eſt une tremie dans laquelle on met le caffé qui tombant entre les rouleaux & la mâchoire, ſe dépouille de ſa premiere peau, & ſe diviſe en deux

parties dont il eſt compoſé, comme on le voit par la forme du grain qui eſt plat d'un côté & arrondi de l'autre. En ſortant de cette machine, il entre dans un crible de laiton incliné, qui laiſſe paſſer la peau du grain à travers ſes fils, tandis que le fruit gliſſe & tombe dans des paniers, d'où il eſt tranſporté dans un vaiſſeau plein d'eau, où on le lave, après qu'il y a trempé une nuit. Quand la récolte en eſt finie, & bien ſéchée, on remet le caffé dans une machine qu'on appelle moulin à piler. C'eſt une meule de bois qu'un mulet ou un cheval fait tourner verticalement au tour de ſon pivot. En paſſant ſur le caffé ſec, elle en enleve le parchemin, qui n'eſt autre choſe qu'une pellicule détachée de la graine, à meſure que le caffé ſéchoit. Débarraſſé de ſon parchemin, on le tire de ce moulin, pour être vanné dans un autre qu'on appelle moulin à van. Cette machine armée de quatre pieces de fer-blanc poſées ſur un eſſieu, eſt agitée avec beaucoup de force par un eſclave; & le vent que font ces plaques nettoye le caffé de toutes les pellicules qui s'y trouvent mêlées. Enſuite il eſt porté ſur une table où les negres en ſéparent tous les grains caſſés, & les ordures qui pourroient y reſter. Après ces opérations, le caffé peut ſe vendre.

L'arbre qui le donne ne proſpére que ſous un climat, où l'hiver ne ſe fait pas ſentir. Les curieux ne le cultivent ailleurs que dans des ſerres chaudes, en l'arroſant ſouvent, & uniquement pour le plaiſir des yeux.

Le caffier ſe plait ſur tout ſur les colines & les montagnes, où il a le pied preſque toujours à ſec, & la tête ſouvent arroſée de douces pluies. Il préfére l'aſpect du ſoleil couchant, & il veut une terre labourée, ſans aucun mélange d'herbes. Les

plants doivent être mis huit pieds de diſtance les uns des autres, & dans des trous de douze ou quinze pouces. Naturellement, ils s'éleveroient à environ vingt pieds. On les arrête à cinq, pour pouvoir cueillir commodément leur fruit. Ainſi étêtés, ils étendent ſi bien leurs branches, que le terrein eſt entiérement couvert

Le caffier fleurit dans les mois de décembre, de janvier, de février, ſuivant la température de l'air ou la ſaiſon des pluies, & donne ſon fruit en octobre & en novembre. Dès la troiſieme année, il commence à récompenſer les ſoins du cultivateur; mais il n'eſt en plein rapport qu'à la cinquieme. Sujet aux mêmes accidens que la plupart des autres arbres, il eſt de plus expoſé à périr, ſoit par la piquure d'un ver ſon ennemi qui le perce au pié, ſoit par les coups de ſoleil qui lui ſont auſſi funeſtes qu'aux hommes même. Sa durée dépend de la qualité de la terre où il eſt planté. Le fond des coteaux qu'il occupe le plus communément eſt de tuf ou de pierre calcaire. Dans l'un de ces ſols, il meurt, après avoir langui quelque-temps; dans l'autre ſes racines qui manquent rarement de percer entre les pierres, attirent de la nourriture, donnent de la force au tronc, & le font vivre & produire environ vingt ans.

Tel eſt à peu près le terme d'un plant de caffiers. Le propriétaire à cette époque ſe trouve ſans arbres, & avec un terrein uſé où il n'eſt pas poſſible d'établir aucune eſpece de culture. On pourroit dire qu'il a mis ſon bien à fond perdu, même pour un temps fort limité. Son ſort eſt déſeſpéré ſi le hazard l'a placé dans une iſle ſerrée & toute occupée. Mais dans un vaſte continent, il peut remplacer un ſol entiérement épuiſé, par un ſol libre & vierge qu'il ſera le maître de

défricher. C'eſt cet avantage qui dans la Guiane Hollandoiſe a prodigieuſement multiplié les plantations de caffé.

La ſeule colonie de Surinam a recueilli en 1768 cent mille livres peſant de coton, deux cens mille livres de cacao, quatorze millions de livres de caffé, vingt-huit millions ſix cens mille livres de ſucre brut. Soixante-dix navires ont conduit ces denrées dans les ports de la métropole. On ne peut fixer ici avec la même préciſion le produit des autres colonies; mais on ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité, en le réduiſant au quart. Il peut & doit augmenter conſidérablement. Toutes les cultures commencées s'étendront, ſe perfectionneront. On en tentera peut-être de nouvelles, du moins reprendra-t-on celle de l'indigo, que quelques eſſais malheureux ont fait abandonner trop légérement.

La côte qui a ſoixante-ſeize lieues d'étendue, n'offre pas, il eſt vrai, un ſeul endroit qui puiſſe être défriché. Les terres y ſont toutes baſſes, & conſtamment noyées. Mais les grands fleuves ſur leſquels on a commencé à s'établir, & dont le moindre eſt navigable durant trente lieues, invitent des hommes entreprenans à venir s'enrichir ſur leurs bords. On trouve même dans l'intervalle qui les ſépare, de petites rivieres qui peuvent recevoir des chaloupes & qui arroſent un ſol fertile. Le climat eſt le ſeul obſtacle à une grande proſpérité. L'année y eſt partagée entre des pluies continuelles & des chaleurs exceſſives. Il faut diſputer à une foule de reptiles dégoûtans, des récoltes qui ont coûté des ſoins extrêmes; & s'expoſer à périr dans les langueurs de l'hydropiſie ou des fiévres de toute eſpece.

C'eſt ſans doute la raiſon qui a déterminé les

plus grands propriétaires de la Guiane Hollandoiſe, à vivre en Europe. On ne voit guere dans la colonie que les agens de ces hommes riches, ou ceux auxquels la médiocrité de leur fortune ne permet pas de confier à des mains étrangeres le ſoin de leurs plantations. Les conſommations de pareils habitans ne peuvent qu'être extrêmement bornées. Auſſi les navigateurs de la métropole qui vont chercher les productions de ces colonies, n'y apportent-ils que des choſes de premier beſoin, rarement & peu d'objets de luxe. Encore les négocians Hollandois ſont-ils réduits à partager cet approviſionnement tout foible qu'il eſt, avec les Anglois de l'Amérique ſeptentrionale.

Ces étrangers ne furent d'abord reçus, que parce qu'on ne pouvoit pas ſe paſſer de leurs chevaux. La difficulté d'en élever, & peut-être d'autres cauſes, ont perpétué cette liberté. Les chevaux ſervent tellement de paſſeport aux hommes, qu'un vaiſſeau qui n'en apporteroit pas un nombre proportionné à ſa grandeur, n'entreroit pas dans les ports de la colonie. Mais s'ils viennent à périr dans la traverſée, il ſuffit qu'on en montre les têtes, pour être admis à commercer d'autres denrées comeſtibles qui ont pris la place de beaucoup de chevaux dans les vaiſſeaux Anglois. Une loi défend de leur donner en paiement autre choſe que des ſyrops & des eaux-de-vie de ſucre; elle eſt peu reſpectée. Les Anglois, avec le droit qu'ils ont uſurpé d'importer ce qu'ils veulent, exportent les denrées les plus précieuſes de la colonie, & ſe font encore livrer de l'argent, ou des lettres de change ſur l'Europe. Tel eſt le droit de la force, dont les républicains uſent non-ſeulement avec les autres nations, mais entr'eux. Les Anglois agiſſent à peu près envers les Hollan-

dois, comme firent les Athéniens à l'égard des Meliens. *De tout tems le plus foible cede au plus fort*, diſoit Athenes aux inſulaires de Melos, *Nous n'avons pas fait cette loi. Elle eſt auſſi vieille que le monde, & durera autant que lui.* Cette même raiſon qui ſied ſi bien à l'injuſtice, fit qu'Athenes fut à ſon tour ſubjuguée par Lacédemone, & détruite par les Romains.

On n'eſt pas d'accord ſur les dangers auxquels la Guiane Hollandoiſe peut être expoſée. Il faut tâcher de fixer les idées ſur ce point important. D'abord l'invaſion de la part des puiſſances Européennes y ſeroit facile. Leurs plus gros vaiſſeaux peuvent entrer dans la riviere de Poumaron, dont l'embouchure a un fond de ſept ou huit braſſes d'eau qui vont toujours en augmentant juſqu'à quarante, à la diſtance de quatre ou cinq lieues. Le petit fort de la nouvelle Zélande qui en défend les bords ne réſiſteroit pas deux heures au feu de leur artillerie. L'entrée du Demerary qui a dix-huit, vingt, vingt-quatre braſſes d'eau, qui en conſerve quinze ou ſeize l'eſpace de quatre lieues, qui eſt par-tout ſans défenſes, ſeroit encore plus facile. L'embouchure de l'Eſſequebe qui a trois lieues de large, eſt remplie d'iſlots & de bas fonds; mais on y trouve, ainſi que dans le cours de la riviere, des paſſes qui conduiſent les plus grands bâtimens à une iſle ſituée à dix lieues & défendue ſeulement par une miſérable redoute. Quoique la riviere de Berbiche large d'une lieue reçoive à peine les plus petits navires, ils porteroient des forces ſuffiſantes pour réduire le fort Naſſau & les habitations éparſes ſur les deux rives. Toute cette partie occidentale de la Guiane Hollandoiſe, eſt à peine en état de réſiſter à un corſaire entreprenant. Elle ſe-

roit obligée de capituler à la vue de la plus foible eſcadre.

La partie orientale, que ſes richeſſes expoſent à plus de riſque, eſt mieux défendue. L'entrée de la riviere de Surinam, eſt aſſez difficile, à cauſe de ſes bancs de ſable. Cependant les bâtimens qui ne tirent pas plus de vingt pieds d'eau, peuvent y entrer, lorſque la mer eſt haute. A deux lieues de l'embouchure, le Commenwine ſe jette dans le Surinam. C'eſt à cette jonction que les Hollandois ont établi leur défenſe. Ils y ont placé une batterie ſur le Surinam & une autre batterie ſur la rive droite du Commenwine, & une citadelle appellée Amſterdam, à la rive gauche. Ces ouvrages forment un triangle, dont les feux qui ſe croiſent ont le double objet d'empêcher que les vaiſſeaux n'aillent plus avant dans l'une des deux rivieres, & ne puiſſent entrer dans l'autre. La fortereſſe, ſituée au milieu d'un petit marais, n'eſt abordable que par une chauſſée étroite, où l'artillerie écarte toute approche. Elle n'a beſoin que d'une garniſon de huit à neuf cens hommes. Flanquée de quatre baſtions; entourée d'un rempart de terre, d'un large foſſé plein d'eau, d'un bon chemin couvert; elle n'a d'ailleurs, ni poudriere, ni magaſin voûté, ni aucune eſpece de caſemate. Trois lieues plus haut on trouve ſur le Surinam, une batterie fermée, deſtinée à couvrir le port & la ville de Parambiro. On le nomme le fort Zelandia. Une pareille batterie qu'on appelle le fort de Sommeſwelt, couvre le Commenwine à une diſtance à peu près égale. La colonie a pour défenſeurs ſes milices, douze cens hommes de trouples réglées, & une compagnie d'artillerie.

Ces forces ſeroient ſuperflues, ſi l'on n'avoit des précautions à prendre que contre les naturels du pays. Le petit nombre de ces ſauvages qui ont voulu ſe maintenir dans des poſitions qui convenoient aux Hollandois, ont été exterminés. Les autres ſe ſont enfoncés dans les terres, à meſure qu'ils voyoient les Européens s'approcher d'eux. Ils vivent paiſiblement dans des bois, qui devenus leur aſyle, leur tiennent lieu de patrie.

Mais la colonie n'eſt pas auſſi tranquille de la part des negres. La facilité qu'ils ont de déſerter dans un continent immenſe, a rendu leurs maîtres bien plus cruels qu'on ne l'eſt dans les iſles. Sur le plus léger ſoupçon, un maître fait mourir un eſclave en préſence de tous les autres, mais à l'inſçu des blancs qui pourroient dépoſer en juſtice contre cette uſurpation des droits de l'autorité civile. La dépoſition des noirs étant nulle, n'eſt pas à craindre. La métropole qui ferme les yeux ſur cette atrocité, s'expoſe par cette lâche connivence à perdre un établiſſement utile. On a craint cent fois une révolution. Le danger n'en a jamais été ſi grand & ſi prochain qu'en 1763.

Ce fut au mois de février de cette année qu'on vit éclater une révolte, dont l'exemple & la ſuite pouvoient devenir funeſtes à toute l'Amérique. Tout à coup ſoixante-treize noirs réunis dans une même habitation à Berbiche, maſſacrent leur tyran, & levent l'étendart de la liberté. Ce nom releve le courage & l'eſpoir dans l'ame de tous les eſclaves. Ils s'attroupent au nombre de neuf mille; ils tombent dans la premiere fureur du ſoulevement ſur tous les blancs qui ſe préſentent; ils les réduiſent à ſe refugier avec le chef de la colonie au bas de la riviere

ſur un brigantin. Cependant cinq cens hommes arrivent de Surinam au ſecours des fugitifs. On tente de débarquer. On ſe retranche dans un bon poſte juſqu'à l'arrivée des troupes d'Europe.

Heureuſement pour la république, les Anglois de la Barbade qui poſſédent le plus grand nombre des plantations établies au Poumaron, à Demerary & à Eſſequebe, envoient à tems des forces ſuffiſantes pour contenir les eſclaves de ces trois rivieres. Par un bonheur plus grand encore, Surinam acheve dans ce moment un accord entamé avec les negres refugiés dans les bois voiſins. Dans l'ignorance peut-être d'une fermentation qui pouvoit leur être ſi favorable, ils conſentent à ne plus recevoir les fugitifs de leur nation. Cette convention ôte aux fugitifs leur plus grande eſpérance. Ce concours d'événemens inattendus, les rejette dans les fers. Sans armes pour la plupart, ils ſe croient trop heureux de capituler avec leurs maîtres. Mais enfin ils ont montré qu'ils ſentoient au fond de leur ame ce reſſort indeſtructif qui réagit contre l'oppreſſion. La tranquillité n'eſt qu'apparente dans la Guiane Hollandoiſe, comme dans tous les pays où la révolte a une fois éclaté. Le germe de la révolution ſe couve & mûrit en ſecret dans les forêts d'Auka & de Sarmaca.

Ces déſerts peuplés de tous les eſclaves que la fuite a pu ſouſtraire au joug de l'avare Hollandois, ont vu ſe former ſucceſſivement une eſpece de république, compoſée de dix ou douze mille ames, partagées en pluſieurs villages, dont chacun ſe choiſit un chef. Ces peuplades errantes tombent inopinément, tantôt ſur un bord de la colonie, & tantôt ſur un autre, pour y

piller des ſubſiſtances, pour y dévaſter les richeſſes de leurs anciens tyrans. En vain les troupes ſont dans une activité continuelle, pour contenir ou pour ſurprendre un ennemi ſi dangereux. Des avis ſecrets le mettent à l'abri de tous les pieges, & dirigent ſes incurſions vers les lieux ſans défenſes. Des conventions & des traités ne ſauroient raſſurer contre ſes entrepriſes. Il me ſemble voir ce peuple eſclave de l'Egypte, qui refugié dans les déſerts de l'Arabie, erra durant quarante ans, tâta tous les peuples voiſins, les harcela, les entama tour-à-tour; & par de légeres & fréquentes incurſions, prépara l'invaſion de toute la Paleſtine. Si la nature forme par haſard une grande ame dans un corps d'ébene, une tête forte ſous la toiſon d'un negre; ſi même un Européen oſe concevoir un ſaint enthouſiaſme d'humanité, de liberté pour des nations entieres foulées depuis deux ſiecles; ſi même un miſſionnaire ſait employer à propos l'aſcendant continuel & progreſſif de l'opinion, contre l'empire variable & paſſager de la force.... Faut-il que la barbarie de notre police moderne, inſpire des vœux de ſang & de ruine à l'homme juſte & humain qui médite ſur la conduite de ſes freres, de ſes concitoyens envers une race étrangere à nos vœux, à nos penchans!

Mais c'eſt à des républicains qui ont appeſanti le fardeau de l'eſclavage ſur la tête des negres, à écarter par leur ſageſſe & leur modération, un renverſement général dont ils ſeroient les premieres victimes. La Hollande a déja fait de grandes fautes. Elle n'a pas donné à ſes établiſſemens d'Amérique l'attention qu'ils méritoient, quoique les breches que recevoit coup ſur coup ſa fortune, fuſſent bien propres

à lui ouvrir les yeux. Si le tourbillon de ſa proſpérité ne l'eût aveuglée, elle auroit apperçu dans la perte du Bréſil les premieres ſources de ſa décadence. Dépouillée de cette vaſte poſſeſſion, qui dans ſes mains pouvoit devenir la premiere colonie de l'univers, qui devoit couvrir le vice ou la petiteſſe de ſon territoire d'Europe, elle ſe vit réduite à n'être que ce qu'elle étoit avant cette conquête, le facteur de l'univers. Alors ſe forma dans la maſſe de ſes richeſſes réelles, un vuide que rien n'a rempli depuis.

Les ſuites de l'acte de navigation que fit l'Angleterre, ne furent pas moins funeſtes à la Hollande. Dès-lors cette iſle ceſſant d'être tributaire du commerce de la république, devint ſa rivale; & bientôt acquit ſur elle une ſupériorité décidée en Afrique, en Aſie, en Amérique.

Si les autres nations avoient adopté la politique Angloiſe, la Hollande touchoit au terme de ſa ruine. Heureuſement pour elle, les rois ne ſentirent ou ne voulurent pas aſſez la proſpérité de leurs peuples. Cependant à meſure que les lumieres ont pénétré dans les eſprits, chaque gouvernement a tenté d'entreprendre le commerce qui lui étoit propre. Tous les pas qu'on a fait dans cette carriere ont reſſerré l'eſſor de la Hollande. La marche actuelle fait préſumer que chaque peuple aura tôt ou tard une navigation relative à la nature de ſon territoire, à l'étendue de ſon induſtrie. A cette époque où tout ſemble entraîner le deſtin des nations, les Hollandois qui ont dû leur fortune autant à l'indolence, à l'ignorance de leurs voiſins, qu'à leur économie, à leur expérience, ſe trouveront réduits à leur pauvreté naturelle.

Il n'appartient pas ſans doute à la prévoyance humaine d'empêcher cette révolution ; mais il ne falloit pas la précipiter, comme l'a fait la république, en cherchant à jouer un rôle principal dans les troubles qui ont ſi ſouvent agité l'Europe. La politique intéreſſée de notre ſiecle lui auroit pardonné les guerres qu'elle a entrepriſes ou ſoutenues pour l'utilité de ſon commerce. Mais comment approuver celles où ſon ambition démeſurée, des inquiétudes mal fondées ont pu l'engager ? Il a fallu qu'elle recourût à des emprunts exceſſifs. Si on réunit les dettes ſéparément contractées par la généralité, par les provinces, par les villes ; dettes également publiques, on trouvera qu'elles s'élevent à un milliard de florins, dont l'intérêt, quoique réduit à deux & demi pour cent, a prodigieuſement multiplié, énormément groſſi la maſſe des impôts.

D'autres examineront peut-être, ſi ces taxes ont été judicieuſement placées, ſi elles ſont perçues avec l'économie convenable. Il ſuffit ici d'obſerver que leur effet a été de renchérir ſi fort les denrées de premier beſoin & par conſéquent la main d'œuvre, que l'induſtrie nationale en a eſſuyé la plus rude atteinte. Les manufactures de laine, de ſoie, d'or & d'argent, une foule d'autres ont ſuccombé, après avoir lutté long-temps contre la progreſſion de l'impôt & de la cherté. Quand l'équinoxe du printemps amene à la fois les hautes marées & la fonte des neiges, un pays eſt inondé par le débordement des fleuves. Dès que la multitude des impôts fait hauſſer le prix des vivres, l'ouvrier qui paye davantage ſa conſommation, ſans gagner plus de ſalaire, déſerte les fabriques & les atteliers. La Hollande n'a

ſauvé du naufragé de ſes manufactures, que celles qui n'ont pas été expoſées à la concurrence des autres nations.

L'agriculture de la république, s'il eſt permis d'appeller de ce nom la pêche du harang, n'a guere moins ſouffert. Cette pêche qu'on appella long-temps la mine d'or de l'état, à cauſe de la quantité d'hommes qu'elle faiſoit vivre, qu'elle enrichiſſoit, n'a pas ſeulement diminué de la moitié : ſes bénéfices, de même que ceux de la pêche de la baleine, ſe ſont réduits peu-à-peu à rien. Auſſi n'eſt-ce point avec de l'argent que ceux qui ſoutiennent ces deux pêches, forment les intérêts, qu'ils y prennent. Il n'y a d'aſſociés que les négocians qui fourniſſent les vaiſſeaux, les agrêts, les uſtenſiles, les approviſionnemens. Leur profit ne conſiſte guere que dans la vente de ces marchandiſes, dont ils ſont payés par le produit de la péche, qui donne rarement quelque choſe au-delà des frais de l'armement. L'impoſſibilité où eſt la Hollande de faire un uſage plus utile de ſes nombreux capitaux, a ſeule ſauvé les reſtes de cette ſource primitive de la proſpérité publique.

L'énormité des droits, qui a détruit les manufactures de la république, & réduit à ſi peu de choſe le bénéfice de ſes pêcheries, a beaucoup reſſerré ſa navigation. Les Hollandois tirent toujours les matériaux de leur conſtruction de la premiere main. Ils parcourent rarement les mers ſur leur leſt. Ils vivent avec une extrême ſobriété. La légéreté des manœuvres de leurs navires, leur permet d'avoir des équipages peu nombreux ; & ces équipages toujours excellens, ſe forment à bon marché par l'abondance des matelots qui couvrent un pays où tout eſt mer ou rivage. Malgré tant d'avantages ſoutenus du bas prix de l'argent, ils ſe

ſont vus forcés de partager le fret de l'Europe avec les Suédois, avec les Danois, ſur-tout avec les Hamburgeois, chez qui tous les leviers de la marine ne ſont pas grevés des mêmes charges.

Les commiſſions ont diminué dans les provinces-unies, en même temps que le fret qui les amene. Lorſque la Hollande fut devenue un grand entrepôt, les marchandiſes y furent envoyées de toutes parts, comme au marché où la vente étoit la plus prompte, la plus sûre, la plus avantageuſe. Les négocians étrangers les y faiſoient paſſer ſouvent pour leur compte, d'autant plus volontiers qu'ils y trouvoient un crédit peu cher juſqu'à la concurrence des deux tiers, des trois quarts de la valeur de leurs effets. Cette pratique aſſuroit aux Hollandois le double avantage de faire valoir leurs fonds ſans riſque & d'obtenir une commiſſion. Les bénéfices du commerce étoient alors ſi conſidérables qu'ils pouvoient ſoutenir ces frais. Les gains ſont tellement bornés, depuis que la lumiere a multiplié les concurrens, que le vendeur doit tout faire paſſer au conſommateur, ſans l'intervention d'aucun agent intermédiaire. Que ſi dans quelques occaſions il convient d'y recourir, on préférera, toutes choſes d'ailleurs égales, Hambourg où les marchandiſes ne payent qu'un pour cent de droit d'entrée & de ſortie, à la Hollande où elles en payent cinq.

La république a vu ſortir auſſi de ſes mains le commerce d'aſſurance, qu'elle avoit fait autrefois, pour ainſi dire, excluſivement. C'eſt dans ſes ports que toutes les contrées de l'Europe faiſoient aſſurer leurs cargaiſons, au grand avantage des aſſureurs, qui en diviſant, en multipliant leurs riſques, manquoient rarement de s'enrichir. A meſure que l'eſprit d'analyſe s'eſt intro-

introduit dans toutes les idées, ſoit de philoſophie, ſoit d'économie, on a ſenti par-tout l'utilité de ces ſpéculations. L'uſage en eſt devenu familier & général; & ce que les autres peuples ont gagné, la Hollande l'a perdu néceſſairement.

De ces obſervations, il réſulte que toutes les branches du commerce de la république ont ſouffert d'énormes diminutions. Peut-être même auroient-elles été la plupart anéanties, ſi la maſſe de ſon numéraire & ſon extrême économie ne l'euſſent mis en état de ſe contenter d'un bénéfice de trois pour cent, auquel nous penſons qu'on doit évaluer le produit de la totalité de ſes affaires. Un ſi grand vuide a été rempli par le placement d'argent que les Hollandois ont fait en Angleterre, en France, en Autriche, en Saxe, en Danemarck, en Ruſſie même, & qui peut monter à huit cens millions de florins.

L'état proſcrivit autrefois cette branche de commerce, devenue depuis la plus importante de toutes. Si la loi eût été obſervée, les fonds qu'on a prêtés à l'étranger, ſeroient reſtés ſans emploi dans le pays, parce que le commerce y trouve en ſi grande quantité les capitaux qui peuvent y être employés, que pour peu qu'on y ajoutât, loin de donner du bénéfice, il deviendroit ruineux par l'excès de la concurrence. La ſurabondance de l'argent auroit élevé dès-lors les provinces-unies à ce période où l'excès des richeſſes eſt ſuivi de la pauvreté. Des milliers de capitaliſtes n'auroient pas eu de quoi vivre au milieu de leurs tréſors.

La pratique contraire a fait la plus grande reſſource de la république. Son numéraire prêté aux nations voiſines, lui a procuré tous les ans une balance avantageuſe, par le revenu qu'il lui a

formé. La créance exiſte toujours entiere, & produit toujours les mêmes intérêts.

On n'aura pas la préſomption de calculer, combien de temps les Hollandois jouiront d'une ſituation ſi douce. L'évidence autoriſe ſeulement à dire que les gouvernemens, qui pour le malheur des peuples ont adopté le déteſtable ſyſtême des emprunts, doivent tôt ou tard l'abjurer; & que l'abus qu'ils en ont fait, les forcera vraiſemblablement à être infideles. Alors la grande reſſource de la république ſera dans ſa culture.

Cette culture, quoique ſuſceptible d'augmentation dans le pays de Breda, de Bois-le-Duc, de Zutphen & dans la Gueldre, ne ſauroit jamais devenir fort conſidérable. Le territoire des provinces-unies eſt ſi borné, qu'un ſultan avoit preſque raiſon de dire, en voiant avec quel acharnement les Hollandois & les Eſpagnols ſe le diſputoient, que s'il étoit à lui, il le feroit jetter dans la mer par ſes pionniers. Le ſol n'en eſt bon que pour les poiſſons qui le couvroient avant les Hollandois. On a dit avec autant d'énergie que de vérité, que les quatre élemens n'y étoient qu'ébauchés. Ses productions ne nourriront jamais le quart des deux millions d'habitans qui forment ſa population actuelle. Ce n'eſt donc pas de ſes poſſeſſions d'Europe que la république peut attendre ſa conſervation : elle eſt mieux fondée à la demander à celles d'Amérique.

Les contrées que l'état a acquiſes dans ce nouveau monde, ſont toutes ſous le joug des privileges excluſifs. Ses iſles ainſi que ſes comptoirs d'Afrique dépendent de la compagnie des Indes occidentales, qui depuis la perte du Bréſil a ſi prodigieuſement déchu, que ſes actions ne ſe vendent plus qu'environ trente-neuf pour cent de leur valeur primitive.

Surinam conquis par quelques armateurs Zélandois, fut cédé par les états de cette province à la compagnie des Indes occidentales, qui ayant encore l'imagination remplie de ſon ancienne grandeur, accepta ſans balancer un terrein ſi vaſte. Des réflexions ſérieuſes lui firent ſentir que les dépenſes néceſſaires pour le mettre en valeur, étoient au-deſſus de ſes forces. Elle céda un tiers de ſes droits à la ville d'Amſterdam, & un tiers à un riche particulier nommé Daarſſens. Les deux autres colonies du continent ſont également ſoumiſes aux ſociétés commerçantes qui les ont fondées.

Aucun de ces corps n'a un ſeul vaiſſeau, aucun ne fait le moindre commerce. La navigation aux établiſſemens d'Amérique eſt indifféremment ouverte à tous les Hollandois, ſous la condition unique de faire directement, leur retour dans les ports de la métropole. Les fonctions des compagnies ſe réduiſent à gouverner & à défendre les territoires ſoumis à leur privilege. Pour les mettre en état de ſuffire à ces dépenſes, la république les a autoriſées à percevoir annuellement deux florins & demi par tête d'eſclave; & deux & demi pour cent ſur toutes les marchandiſes qui entrent dans la colonie, ſur toutes les denrées qui en ſortent.

Tous les gouvernemens éclairés ont trouvé de l'inconvénient à laiſſer leurs poſſeſſions d'Amérique dans les mains des compagnies excluſives, dont les intérêts particuliers ne s'accordent pas toujours avec l'intérêt public. Ils ont penſé que leurs ſujets du nouveau monde avoient un droit auſſi démontré que ceux de l'ancien, à ne dépendre d'aucune autre autorité que de celle des loix générales. Ils ont cru que leurs colonies feroient

des progrès plus rapides, ſi au lieu d'une protection intermédiaire, elles jouiſſoient de la protection immédiate de l'état. Le ſuccès a démontré, plus ou moins, la juſteſſe de ſes vues. La Hollande ſeule n'a pas adopté un ſyſtême ſi ſimple & ſi raiſonnable, quoique tout concourut à le lui rendre plus néceſſaire qu'aux autres peuples.

Ses établiſſemens ſont ſans défenſe contre les ennemis que l'ambition ou le reſſentiment pourroient lui ſuſciter. L'atrocité criante du traitement qu'y éprouvent les eſclaves, menace d'un ſoulevement. Une partie des denrées qui devroient revenir entiérement à la métropole, paſſe tous les jours dans les colonies étrangeres de l'Amérique ſeptentrionale. Le peu de goût qu'a naturellement pour l'exploitation des terres une nation purement commerçante, eſt fortifié dans le nouveau monde par les abus inſéparables de l'adminiſtration qui y eſt établie. Les moyens d'y créer un nouvel ordre de choſes, ſont au-deſſus de l'autorité, de la protection, de l'activité d'une ſociété particuliere. La révolution eſt attachée aux ſoins immédiats du gouvernement.

Si la république prend le parti que ſes plus chers intérêts lui dictent, elle ceſſera d'avoir pour baſe unique de ſon exiſtence une induſtrie précaire dont elle perd tous les jours quelques branches, & qu'elle perdra tôt ou tard entiérement. Ses colonies qui réuniſſent tous les avantages que peut deſirer un peuple négociant & cultivateur, lui donneront des productions, dont elle aura ſeule tout le fruit & la propriété ; devenue une puiſſance territorialle, elle entrera dans tous les marchés en concurrence avec les nations, dont elle ne faiſoit que voiturer les denrées. La Hollande ceſſera de n'être qu'une boutique : elle ſera une

terre ſolide, un état permanent. Elle trouvera dans l'Amérique la conſiſtance que l'Europe lui refuſe. Voyons ſi le Danemarck, ſeule puiſſance du nord, qui ait pouſſé ſon commerce & ſes forces juſques dans le nouveau monde, y peut former des eſpérances fondées d'agrandiſſement.

Le Danemarck & la Norwege, réunis aujourd'hui ſous les mêmes loix, formoient deux états différens au huitieme ſiecle. Tandis que le premier ſe diſtinguoit par la conquête de l'Angleterre & par d'autres entrepriſes hardies, le ſecond peuploit les Orcades, les iſles de Fero & l'Iſlande. Ses actifs habitans, preſſés par cette inquiétude qui avoit toujours agité les Scandinaves leurs ancêtres, s'établirent même, dès le neuvieme ſiecle, dans le Groenland, qu'on a de fortes raiſons d'attacher au continent de l'Amérique. On croit même entrevoir, à travers les ténebres hiſtoriques répandues ſur les monumens du nord, que ces hardis navigateurs pouſſerent dans le onzieme ſiecle leurs courſes juſqu'aux côtes de Labrador & de Terre-neuve, & qu'ils y jetterent quelques foibles peuplades. Il eſt donc vraiſemblable que les Norvégiens peuvent diſputer à Chriſtophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau monde. Mais ils y étoient ſans le ſavoir.

Les guerres qu'eſſuya la Norwege, juſqu'à ce qu'elle fût réunie au Danemarck ; les obſtacles que le gouvernement oppoſa à ſa navigation ; l'oubli & l'inaction où tomba cette nation entreprenante, lui firent perdre avec ſes colonies du Groenland, les établiſſemens ou les relations qu'elle pouvoit avoir aux côtes de l'Amérique.

Il y avoit plus d'un ſiecle que le navigateur Génois avoit commencé la conquête de cette

région au nom de l'Eſpagne, lorſque les Danois & les Norwégiens qui ne formoient alors qu'une même nation, jetterent les yeux ſur cét autre hémiſphere, dont ils étoient plus voiſins que tous les peuples qui s'en étoient emparés. Mais voulant y pénétrer par la route la plus courte, ils envoyerent en 1619 le capitaine Munk, pour chercher un paſſage par le nord-oueſt dans la mer pacifique. Ses travaux furent auſſi inutiles que ceux de tant d'autres navigateurs qui l'avoient précédé & qui l'ont ſuivi.

On doit préſumer que l'inutilité d'une premiere tentative n'auroit pas rebuté le Danemarck. Il auroit vraiſemblablement continué ſes expéditions pour l'Amérique, juſqu'à ce qu'il fût parvenu à y former des établiſſemens utiles. S'il perdit de vue ces régions éloignées, il y fut forcé par les guerres où ſon imprudence le précipita en Europe, par celles que ſon extrême foibleſſe lui attira. Les pertes qu'il fit coup ſur coup, lui creuſerent un précipice, d'où jamais il ne ſe ſeroit relevé, ſi les ſecours de la Hollande, & la conſtance des citoyens de Copenhague ne lui euſſent procuré en 1660 une paix moins humiliante, moins ruineuſe qu'il ne la devoit craindre.

Le gouvernement employa le premier inſtant de tranquillité à ſonder ſes plaies. Semblable à tous les gouvernemens Gothiques, il étoit partagé entre un chef élective, les grands de la nation ou le Sénat & les états. Le roi n'avoit d'autre droit que celui de préſider au ſénat & de commander l'armée. Le ſénat gouvernoit dans l'intervalle d'une diete à l'autre. Celle-ci compoſée du clergé, de la nobleſſe & du tiers état, décidoit de toutes les grandes affaires.

Quoique cette conſtitution offre l'image de la liberté, rien n'étoit moins libre que le Danemarck. Le clergé avoit perdu toute influence depuis la réformation. Les bourgeois n'avoient pas encore acquis aſſez de richeſſes pour ſe donner de la conſidération. Ces deux ordres étoient écraſés par celui de la nobleſſe, toujours rempli de cet eſprit féodal qui ramene tout à la force. La criſe où l'on ſe trouvoit n'inſpira à ce corps, ni la juſtice, ni la modération dont il avoit beſoin. Le refus qu'il fit de contribuer aux charges publiques en raiſon de ſes poſſeſſions, aigrit les autres membres de la confédération. Dans le dépit de leur reſſentiment, ils conferent au monarque une autorité abſolue, illimitée; & ceux qui les avoient réduits à cet acte de déſeſpoir, ſe virent forcés de ſuivre un ſi funeſte exemple.

A cette époque de la révolution la plus imprudente, la plus ſinguliere qu'offrent les annales des nations, les Danois tomberent dans une eſpece de léthargie. Aux grandes agitations, que cauſent toujours des droits importans à diſputer, ſuccéda la fauſſe tranquillité de l'eſclavage. Un peuple qui avoit occupé la ſcene pendant pluſieurs ſiecles, ne joua plus de rôle ſur le théâtre du monde. Il ne ſortit de l'anéantiſſement où le deſpotiſme l'avoit plongé, que pour aller occuper en 1671 en Amérique une petite iſle, connue ſous le nom de Saint-Thomas.

Cette derniere des Antilles du côté de l'oueſt étoit tout-à-fait déſerte, lorſque les Danois entreprirent de s'y établir. Ils furent d'abord traverſés par les Anglois ſous prétexte que quelques vagabonds de leur nation y avoient commencé autrefois des défrichemens. Le miniſtere Britannique arrêta le cours de ces vexations, & la co-

nie vit former ſucceſſivement les plantations de ſucre que comportoit un terrein ſablonneux qui n'avoit que cinq lieues de long ſur deux & demi de large.

Avec une ſi foible culture, Saint-Thomas n'auroit jamais eu de célébrité. Mais la mer y a creuſé un port excellent, qui peut mettre en sûreté cinquante vaiſſeaux. Un avantage ſi précieux le fit fréquenter par les flibuſtiers Anglois & François, qui vouloient ſouſtraire le fruit de leurs rapines, aux droits qu'on exigeoit d'eux dans les établiſſemens de leur nation. Les corſaires qui avoient fait leurs priſes trop bas, pour les faire remonter aux iſles du vent, les venoient vendre à celle de Saint-Thomas. Elle étoit l'aſyle de tous les bâtimens marchands qui pourſuivis en tems de guerre y trouvoient un port neutre. C'étoit l'entrepôt de tous les échanges que les peuples voiſins n'auroient pu faire ailleurs avec autant d'aiſance & de sûreté. C'eſt delà qu'on expédioit tous les jours des bateaux richement chargés pour un commerce clandeſtin avec les côtes Eſpagnoles, d'où l'on rapportoit beaucoup de métaux & de marchandiſes précieuſes. Saint-Thomas étoit enfin une place où ſe faiſoient des marchés très-importans.

Mais le Danemarck ne profitoit pas de cette circulation rapide. C'étoient des étrangers qui s'enrichiſſoient, & qui diſparoiſſoient avec leurs richeſſes. Un vaiſſeau expédié tous les ans pour l'Afrique, allant vendre ſes eſclaves en Amérique, & revenant en Europe avec une cargaiſon qu'il avoit reçue en échange : telles étoient les liaiſons que la métropole avoit avec ſa colonie. Elles augmenterent en 1719 par le défrichement de l'iſle de Saint-Jean, voiſine de Saint-Thomas,

mais encore plus petite de la moitié. Ces foibles commencemens auroient eu beſoin de l'iſle des Crabes, ou de Borriquen, où l'on avoit tenté deux ans auparavant de s'établir.

Cette iſle qui peut avoir huit à dix lieues de circonférence, a un aſſez grand nombre de montagnes, mais elles ne ſont ni arides, ni eſcarpées, ni fort élevées. Le ſol des plaines & des vallées qui les ſéparent, paroît très fertile; & il eſt arroſé par de nombreuſes ſources dont l'eau paſſe pour excellente. La nature, en lui refuſant un port, lui a prodigué les meilleures rades que l'on connoiſſe. On trouve à chaque pas des reſtes d'habitations, des allées d'orangers & de citronniers qui prouvent que les Eſpagnols de Porto-rico, qui n'en ſont éloignés que de cinq ou ſix lieues, y ont été fixés autrefois.

Les Anglois voyant qu'une iſle ſi bonne étoit déſerte, y commencerent quelques plantations vers la fin du dernier ſiecle. On ne leur laiſſa pas le temps de recueillir le fruit de leur travail. Ils furent ſurpris par les Eſpagnols, qui maſſacrerent impitoyablement tous les hommes faits, & qui en amenerent les femmes & les enfans à Porto-rico. Cet événement n'empêcha pas les Danois de faire quelques arrangemens pour s'y établir en 1717. Mais les ſujets de la Grande-Bretagne reclamant leurs anciens droits, y envoyerent quelques avanturiers, qui furent d'abord pillés & bientôt après chaſſés par les Eſpagnols. La jalouſie de ces tyrans du nouveau monde, va juſqu'à défendre à des barques même de pécheur l'approche d'un rivage où ils n'ont qu'un droit de poſſeſſion ſans exercice. Condamnant l'iſle des Crabes à une ſolitude éternelle, ils ne veulent ni l'habiter, ni qu'on l'habite : trop pa-

reſſeux pour la cultiver, trop inquiets pour y ſouffrir des voiſins actifs. Un tel caractere de domination excluſive a obligé le Danemarck de détourner ſes regards de l'iſle des Crabes, pour les porter vers Sainte-Croix.

Celle-ci méritoit à plus juſte titre d'exciter l'ambition des peuples. Elle a dix-huit lieues de long ſur trois & quatre de largeur. Elle fut occupée en 1643 par les Hollandois & par les Anglois. Leur rivalité ne tarda pas à les brouiller. Les premiers battus en 1646 dans un combat opiniâtre & ſanglant, ſe virent réduits à abandonner un terrein ſur lequel ils avoient fondé de grandes eſpérances. Le vainqueur travailloit à s'affermir dans ſa conquête, lorſqu'en 1650, il fut attaqué & chaſſé à ſon tour par douze cens Eſpagnols arrivés ſur cinq vaiſſeaux. Leur triomphe ne dura que quelques mois. Ce qui étoit reſté de ce corps nombreux pour la défenſe de l'iſle, la céda ſans réſiſtance à cent ſoixante François partis de Saint-Chriſtophe pour s'en mettre en poſſeſſion.

Ce nouveaux habitans ſe hâterent de reconnoître un terrein ſi diſputé. Sur un ſol, d'ailleurs excellent, ils ne trouverent qu'une riviere médiocre, qui coulant lentement preſqu'au niveau de la mer, dans un terrein ſans pente, n'offroit qu'une eau ſaumâtre. Deux ou trois fontaines qu'on découvrit dans l'intérieur de l'iſle, ſuppléoient foiblement à ce défaut. Les puits ne fourniſſoient que rarement de l'eau. Il falloit du temps pour conſtruire des citernes. L'air n'étoit pas plus attrayant pour les nouveaux colons. Une iſle platte & couverte de vieux arbres, ne permettoit guere aux vents de balayer les exhalaiſons infectes dont ſes marais épaiſſiſ-

ſoient l'athmoſphere. Il n'y avoit qu'un moyen de remédier à cet inconvénient. C'étoit de brûler les forêts. Auſſi-tôt les François y mettent le feu, & s'embarquent ſur leurs vaiſſeaux, contemplent de la mer durant des mois entiers, l'incendie qu'ils avoient allumé dans l'iſle. Dès qu'il eſt éteint, ils redeſcendent à terre.

Les champs ſe trouverent d'une fertilité incroyable. Le tabac, le coton, le rocou, l'indigo, le ſucre y réuſſiſſoient également. Tels furent les progrès de cette colonie, que onze ans après ſa fondation, elle comptoit huit cens vingt-deux blancs, avec un nombre d'eſclaves proportionné. Elle marchoit d'un pas rapide à une proſpérité qui devoit effacer les établiſſemens les plus floriſſans de ſa nation, lorſqu'on mit à ſon activité des entraves qui la firent retrograder. Sa décadence fut auſſi prompte que ſon élevation. Il ne lui reſtoit plus que cent quarante ſept hommes avec leurs femmes & leurs enfans, & ſix cens vingt-trois noirs, quand on tranſporta en 1696. cette population à Saint-Domingue.

Des écrivains, qui ſuppoſent que la cour de Verſailles ſe décide toujours par les vues ſublimes d'une profonde politique, ont imaginé qu'elle n'avoit mépriſé Sainte Croix, que parce qu'elle vouloit abandonner les petites iſles, pour concentrer toutes les forces, toute l'induſtrie, toute la population dans les grandes : ils ſe ſont trompés. Cette réſolution fut l'ouvrage des fermiers qui trouvoient que le commerce clandeſtin de Sainte-Croix avec Saint-Thomas, étoit nuiſible à leurs intérêts, & les privoit de leur droit d'entrée. De tout temps, la finance fut nuiſible au commerce, & dévora le ſein qui la

nourrit. L'iſle fut ſans colons & ſans culture juſqu'en 1733, temps où la France en céda la propriété au Danemarck pour cent ſoixante-quatre mille rixdales.

Ce fut alors que cette puiſſance du nord, ſembla devoir pouſſer de fortes racines en Amérique. Malheureuſement, elle fit gémir ſes cultures ſous la tyrannie d'un privilege excluſif. Des hommes induſtrieux de toutes les ſectes, & ſur-tout des freres Moraves, ne purent jamais vaincre ce grand obſtacle. On eſſaya pluſieurs fois de concilier les intétêts du colon & celui de ſes oppreſſeurs : ces tempéramens furent inutiles. Les deux partis ſe firent toujours une guerre d'animoſité, jamais d'induſtrie. Enfin le gouvernement plus modéré que ſa conſtitution ne permettoit de l'eſpérer, acheta en 1754 les droits & les effets de la compagnie. Le prix fut réglé à deux millions deux cens mille rixdales. Une partie fut payée en argent comptant, & le reſte en obligations ſur le tréſor public portant intérêt. La navigation dans les iſles fut alors ouverte à tous les ſujets de la domination Danoiſe.

L'avidité du fiſc traverſa mal à propos le bien que cet arrangement devoit produire. A la vérité les denrées, les marchandiſes nationales, celles qui auroient été tirées de la premiere main avec des bâtimens Danois, devoient être embarquées dans la métropole ſans rien payer; mais on exigea quatre pour cent de toutes les matieres fabriquées qui ne ſe trouveroient pas dans une de ces conditions. Tout ce qui arrivoit dans les colonies y fut aſſujetti à cinq pour cent d'entrée; tout ce qu'on en exportoit, à ſix pour cent de ſortie. Des productions de l'Amérique,

ce qui ſe conſommoit dans la métropole, devoit deux & demi pour cent, & ce qui paſſoit à l'étranger, un pour cent.

Dans le temps que le commerce des iſles recouvroit ſon indépendance naturelle, avec ces reſtrictions onéreuſes, on rendoit libre auſſi celui d'Afrique qui en fait la baſe. Depuis plus d'un ſiecle, le gouvernement avoit acheté du roi d'Aquambo les deux fortereſſes de Fredensbourg & de Chriſtiansbourg ſituées ſur la côte d'or, à peu de diſtance l'une de l'autre. La compagnie ſeule en jouiſſoit en vertu de ſes conventions ; & ſes droits étoient exercés avec cette barbarie, dont les Européens les plus policés, ont donné l'exemple dans ces malheureux climats. Un ſeul de ſes agens eut le courage de renoncer à des atrocités que l'habitude faiſoit regarder comme légitimes. Telle étoit la réputation de ſa bonté, la confiance en ſa probité, que les noirs venoient de cent lieues pour voir cet homme ; qu'un ſouverain d'une contrée éloignée lui envoya ſa fille avec de l'or & des eſclaves, pour obtenir un petit fils de Schilderop. C'étoit le nom de cet Européen, révéré ſur toutes les côtes de la Nigritie. O vertu ! ton influence reſpire encore dans l'ame de ces miſérables condamnés à habiter parmi les tigres, ou à gémir ſous la tyrannie des hommes ! Ces êtres écraſés & foulés, dont nos mains expriment le ſang dans les ſillons où germent nos délices, peuvent donc avoir un cœur pour ſentir les doux attraits de l'humanité bienfaiſante ! Juſte & vertueux Danois, quel monarque reçut jamais un hommage auſſi pur, auſſi glorieux que celui dont ta nation t'a vu jouir ! Et dans quel

lieu encore ? Sur une mer , ſur une terre que deux ſiecles ont à jamais ſouillés d'un infame trafic de crimes & de malheurs ; d'hommes échangés pour des armes ; d'enfans vendus par leurs peres à des étrangers qui les ſubſtitueront à des chevaux..... Non , des larmes ne ſuffiſent pas à de telles horreurs. Il faudroit les peindre en lettres de ſang.

Cependant le privilege excluſif de la traite des negres a été aboli en Danemarck , comme dans les autres états. Il eſt permis à tous les ſujets de cette puiſſance commerçante d'aller acheter des hommes en Afrique. Ils ne payent que quatre rixdales pour chaque tête qu'ils introduiſent en Amérique. Les plantations de leurs colonies occupent déja trente mille eſclaves de tout âge & de tout ſexe qui doivent chacun un écu de capitation. Les denrées qui naiſſent des travaux de ces malheureux forment la cargaiſon de quarante bâtimens dont le port eſt de cent vingt juſqu'à trois cens tonneaux. Les habitations qui rendent annuellement au fiſc deux écus Danois par mille piés quarrés , donnent à la nation un peu de caffé & de gingembre , quelque bois de marqueterie , huit cent balles de coton qui paſſent preſqu'entierement à l'étranger , douze millions peſant de ſucre brut dont les quatre cinquiemes ſe conſomment dans la métropole , & le reſte eſt vendu dans la Baltique , ou introduit en Allemagne par la voie d'Altena. Sainte Croix , quoique le plus moderne des établiſſemens Danois , fournit les cinq ſeptiemes de ces productions.

Cette iſle eſt partagée en trois cens cinquante plantations , par des lignes qui ſe coupent à an-

gles droits. Chaque plantation renferme cent cinquante acres de quarante mille pieds quarrés chacun ; enſorte qu'elle peut occuper un eſpace de douze cens pas communs de long ſur huit cent de large. Les deux tiers de ce terrein ſont propres au ſucre , & le propriétaire peut y employer quatre-vingt acres à la fois , dont chacun rendra années communes ſeize quintaux de ſucre , ſans compter les ſirops. Le reſte peut être mis en valeur d'une façon moins lucrative. Lorſque l'iſle ſera toute défrichée , ce qui dépend du temps & des circonſtances , il pourra s'y former quelques villes. Elle n'a actuellement que le bourg de Chriſtianſtad , bâti à côté de la fortereſſe qui défend le port principal.

Le Danemarck ne peut pas ſe diſſimuler que les richeſſes qui commencent à venir de ſes colonies , ne lui appartiennent pas en totalité. Une grande partie paſſe aux Anglois & aux Hollandois , qui ſans vivre dans ces iſles y ont formé les meilleures habitations. La nouvelle Angleterre y porte des bois , des beſtiaux , des farines , qu'elle échange contre des ſirops & d'autres denrées. Il faut payer aux nations étrangeres les vins , les toiles , les ſoieries qu'elles fourniſſent. L'Inde même eſt aſſociée à ce commerce , puiſque la compagnie y place un aſſez grande quantité de ſes marchandiſes. Un calcul rigoureux prouveroit peut-être que ce qui reſte à l'état propriétaire au delà de la commiſſion , du fret & des droits eſt fort peu de choſe. La ſituation où ſe trouve cette puiſſance ne lui permet pas de voir d'un œil indifférent cet arrangement. Tout l'invite à chercher les moyens convenables pour s'approprier le produit entier de ſes poſſeſſions d'Amérique.

Celles d'Europe qui forment aujourd'hui le Danemarck, étoient autrefois indépendantes les unes des autres. Des révolutions la plupart ſingulieres, les ont réunies ſous les mêmes loix. Au centre de ce tout bizarrement compoſé ſont quelques iſles, dont la plus connue ſe nomme Zelande. On y trouve un port excellent, qui n'étant au onzieme ſiecle qu'une habitation de pêcheurs, devint une ville au treizieme, la capitale de l'Empire au quinzieme, & une belle cité après l'incendie de 1728 qui y réduiſit en cendres ſeize cens & cinquante maiſons. Au midi de ces iſles, eſt cette péninſule longue & étroite que les anciens appelloient Cherſoneſe Cimbrique. Ses parties les plus importantes, les plus étendues ont ſucceſſivement groſſi la domination Danoiſe, ſous le nom de Jutland, de Sleswig, & de Holſtein. Elles ont été plus ou moins floriſſantes, à proportion qu'elles ſe ſont reſſenties de l'inſtabilité de l'Océan, qui tantôt s'éloigne de leurs bords, & tantôt les engloutit. On voit dans ces contrées, ainſi que dans les comtés d'Oldembourg & de Delmenhorſt, ſoumiſes au même maître, une lutte entre les hommes & la mer, un combat perpétuel dont les ſuccès ont toujours été balancés. Les habitans d'un tel pays ſeront libres, dès qu'ils s'appercevront qu'ils ne le ſont pas. Ce n'eſt point à des marins, à des inſulaires, aux peuples des montagnes que le deſpotiſme peut impoſer longtemps un joug aviliſſant.

La Norwege qui obéit au Danemarck n'eſt pas plus propre à cette ſervitude. Elle eſt couverte de pierres ou de rochers, & traverſée en différens ſens par des hautes montagnes qui ne ſont pas ſuſceptibles de culture. On ne voit en Laponie qu'un

petit

petit nombre de ſauvages fixés ſur les côtes par la pêche; ou errans dans des déſerts affreux, & ſubſiſtans par le moyen de la chaſſe, de leurs pelleteries & de leurs rennes. L'Iſlande eſt un pays miſerable, cent fois bouleverſé par des volcans, par des tremblemens de terre, & cachant toujours dans ſon ſein des matieres bitumineuſes qui peuvent à chaque inſtant la réduire en un monceau de cendres. Pour le Groenland, que le vulgaire croit une iſle, & que les géographes préſument tenir à l'Amérique par l'oueſt, c'eſt un pays vaſte & ſtérile, que la nature condamne aux glaces éternelles. Si jamais ces régions ſont peuplées, elles deviendront indépendantes les unes des autres, & toutes du roi de Danemarck qui croit y commander, parce qu'il s'en dit le maître, à l'inſçu de leurs ſauvages habitans.

Le climat des iſles Danoiſes de l'Europe n'eſt pas auſſi rigoureux, qu'on le jugeroit par leur latitude. Si les golfes dont elles ſont environnées voient quelquefois interrompre la navigation, c'eſt bien moins par les glaçons qui s'y forment, que par ceux que les vents y pouſſent, & qui ſe nuiſent, à meſure qu'ils s'y entaſſent. Si l'on en excepte le nord du Jutland, les provinces qui joignent l'Allemagne, jouiſſent de ſa température. Le froid eſt très-modéré, même ſur les côtes de la Norwege. Il y pleut ſouvent durant l'hyver; & ſon port de Bergue eſt à peine une fois fermé par les glaces tandis que ceux d'Amſterdam, de Lubeck & de Hambourg, le ſont dix fois dans l'année. Il eſt vrai que cet avantage eſt cherement acheté par les brouillards épais & continuels qui rendent le ſéjour du Danemarck déſagréable, triſte, & ſes habitans ſombres, mélancoliques.

La population de cet empire n'eſt pas propor-

tionnée à ſon étendue. Dans les ſiecles reculés, il ſe dépeupla par des émigrations continuelles. Les brigandages qui les remplacerent, entretinrent cette dépopulation. L'anarchie empêcha l'état de ſe rétablir de ſi grands maux. Le double deſpotiſme du prince ſur les citoyens qui ſe croient libres ſous le titre de nobles, & de ceux-ci ſur un peuple eſclave, étouffe juſqu'à l'eſpérance d'une plus grande population. A peine ſur une ſurface immenſe, compte-t-on quinze cens mille ames.

Indépendamment de beaucoup d'autres cauſes, le poids des impôts s'oppoſe à leur bonheur. On en exige de fixes pour les terres, d'arbitraires en forme de capitation; de journaliers ſur les conſommations. Cette oppreſſion eſt d'autant plus criminelle que le gouvernement jouit d'un domaine très-conſidérable; & qu'il a une reſſource aſſurée dans le détroit du Sund. Six mille neuf cens trente navires qui, ſi l'on en juge par le compte de 1768, doivent entrer annuellement dans la mer Baltique ou en ſortir, payent dans ce fameux paſſage, environ un pour cent de toutes les marchandiſes dont ils ſont chargés. Cette eſpece de tribut qui, quoique difficile à lever, rend à l'état deux millions cinq cens mille livres, eſt perçu dans la rade d'Elzeneur, protégée par la fortereſſe de Gronenbourg. Il y a long-tems que cette poſition & celle de Copenhague invitent inutilement le Danemarck à y former un entrepôt, où tous les peuples commerçans, ſoit du nord, ſoit du midi, viendroient échanger leurs productions & leur induſtrie.

Avec les fonds provenans des tribus, du domaine, des péages, des ſubſides du dehors, l'état entretient une armée de vingt-cinq mille hommes, qui toute compoſée d'étrangers, paſſe pour

la plus mauvaiſe milice de l'Europe. Sa flotte jouit au contraire de la meilleure réputation. Elle conſiſte en trente-deux vaiſſeaux de ligne, quinze ou ſeize frégates & quelques galeres, dont l'uſage ſagement proſcrit ailleurs, ne peut être abandonné ſur les côtes de la Baltique, le plus ſouvent inacceſſibles à d'autres bâtimens. Vingt-quatre mille matelots claſſés, qui ſont la plupart toujours en action, aſſurent les opérations navales. Aux dépenſes militaires le gouvernement en a joint d'autres depuis quelques années pour l'encouragement des manufactures & des arts. Qu'on ajoute quatre millions de livres pour les beſoins ou les fantaiſies de la cour; une ſomme à peu près ſemblable pour les intérêts qu'entraîne une dette publique de ſoixante-dix millions; & on aura l'emploi des vingt-trois millions de livres tournois qui forment le revenu de la couronne.

Si c'eſt pour en aſſurer le recouvrement que le gouvernement a proſcrit en 1736 l'uſage des bijoux, des étoffes d'or & d'argent, on ſe permettra de dire qu'il avoit ſous ſa main des moyens plus ſimples. Il falloit abolir cette foule d'entraves qui gênent les opérations des citoyens entr'eux, qui empêchent la libre communication des différentes parties de la monarchie. La pêche de la baleine, le commerce de Grœnland, de l'Iſlande, ceſſant d'être dans les fers des privileges excluſifs, & le commerce des iſles de Féroé retiré des mains du ſouverain, auroient acquis de l'activité. On auroit également étendu les liaiſon étrangeres, ſi l'on eut ſupprimé la compagnie de Barbarie; ſi tous les membres de l'état avoient été déchargés de l'obligation qui leur fut impoſée en 1726 de ſe pourvoir de vin, de ſel, d'eau-de-vie, de tabac à Copenhague même.

Dans l'état actuel des choſes, les exportations ſont aſſez bornées. Elles ſe réduiſent dans les provinces du continent de l'Allemagne à cinq ou ſix mille bœufs, à trois ou quatre mille chevaux propres pour la cavalerie, à quelque ſeigle qui eſt vendu aux Suédois & aux Hollandois. Depuis quelques années le Danemarck conſomme le froment que la Fionie & l'Alland envoyoient autrefois à l'étranger. Ces deux iſles ainſi que la Selande, ne vendent plus que ces magnifiques attelages, ſi chers à tous ceux qui aiment les beaux chevaux. La Norwege fournit au commerce du hareng, des bois, des mâtures, du goudron & du fer. Il ſort des pelleteries de la Laponie & du Groenland. On tire de l'Iſlande de la morue, de l'huile de baleine, de chien & de veau marins, du ſoufre, & ce délicieux duvet ſi connu ſous le nom d'édredon.

Arrêtons ici les détails qu'a néceſſairement amenés le commerce du Danemarck. Ils ſuffiſent pour convaincre cette puiſſance, qu'elle a le plus grand intérêt à jouir, à trafiquer ſeule de toutes les productions de ſes iſles de l'Amérique. Plus les poſſeſſions de cette couronne ſont bornées dans le nouveau monde, comme elles le ſeront toujours pour elle ſous la zone torride, plus elle doit être attentive, à ne laiſſer échapper aucun des avantages qu'elle en peut tirer. Dans un état de médiocrité, la moindre négligence a des ſuites importantes. Les nations même qui ont de vaſtes & riches territoires ne ſont pas impunément des fautes, comme on le verra dans le livre ſuivant.

Fin du Livre douzieme.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce quatrieme volume.

A

AFrique (l') deſcription de, 106. Diviſion, 109. Commerce des Européens dans la Barbarie, 118 & *ſuiv.* Commerce des Européens dans la côte occidentale, 120. Diſſertation ſur la couleur des negres, *idem & ſuiv.* Climat, diviſion & deſcription de la Guinée, 124 & *ſuiv.* Mœurs & uſages en général, 127 & *ſuiv.* Religion, 231. Conquêtes & établiſſemens des Européens ſur ces côtes, 148.

Aix-la-Chapelle (paix de) & Diſſertation ſur ce traité, 76.

Angleterre (l') déclare la guerre à l'Eſpagne en 1739: cauſes de cette guerre, 73 & *ſuiv.* Déclare la guerre à la France en 1755: Suite de cette guerre, 80 & *ſuiv.* Enthouſiaſme de la nation, 85. Déclare la guerre à l'Eſpagne, 97. Paix avec les deux Puiſſances, & conditions, 101 & *ſuiv.*

Antilles, (iſles) Situation, deſcription, diviſion, & diſſertation ſur leur formation, 1 & *ſuiv.* Etat de ces iſles lors de l'arrivée des Européens, 6 & *ſuiv.* Climat, diſſertation ſur le vent d'eſt, 13 & *ſuiv.* Pluies conſidérables, tremblement de terre & ouragan, & cauſes, 15 & *ſuiv.* Mœurs, uſages, caractere, religion de ces anciens habitans, 21 & *ſuiv.* Premier établiſſement des Européens, 26. On fait une guerre cruelle aux Caraïbes, 27. Partage des iſles entre les François & les Anglois, 29.

B

BAmbouc, pays dans l'intérieur de l'Afrique, richeſſe & exploitation de ſes mines, 139 & *ſuiv.* Projet des Anglois & des François pour s'en emparer; difficultés, 141.

Barbarie, (hiſtoire de la) 109. Diviſion des états qui la compoſent, 111. Pirateries des peuples des côtes; projet de Charles V. de les détruire; facilité que les princes Chrétiens auroient de le faire, 112 & *ſuiv.* Commerce actuel de la Barbarie avec les Européens, tant aux royaumes de Maroc, qu'à Alger, Tunis, Tripoli, 118.

Bing, Amiral Anglois. Il eſt mis à mort. 85.

Boucaniers s'établiſſent au

nord de St. Domingue. Leur origine, leurs loix, leurs uſages, &c. 30 *& ſuiv.* Leurs guerres avec les Eſpagnols, 32 *& ſuiv.* Ils s'adonnent à l'agriculture; & la France envoie un Gouverneur, 33.

C

CAFE', maniere de le préparer à Surinam, 259. Maniere de le cultiver, 260.
Caraïbes, inſulaires des Antilles, leurs mœurs, uſages, caractere, religion, gouvernement, &c. lors de l'arrivée des Européens, 21 *& ſuiv.*
Créole, enfant d'un Européen & d'une Ameriquaine, ou d'un Amériquan & d'une Européenne, 198. Leur caractere, leur tempérament, &c. *idem & ſuiv.* Maladie particuliere aux enfans, 204. Leurs maladies en général, *idem & ſuiv.*
Cromwel ſe lie avec la France contre les Eſpagnols, ſa politique à ce ſujet, 34 & *ſuiv.* Il fait attaquer St. Dominque, mauvaiſe réuſſite, & cauſes, 35 *& ſuiv.* Sa flotte ſe préſente à la Jamaïque, s'en empare & s'y établit, 36 *& ſuiv.*
Cuba, (iſle de) Situation, deſcription, hiſtoire de ſa priſe par les Eſpagnols, 228 *& ſuiv.* Sa culture & ſon commerce ſont très-peu de choſe, 230 Sa principale production eſt le tabac, 232. La Havane eſt ſa capitale; ſa population, ſon port, nouvelles fortifications qu'on y fait, 233 *& ſuiv.* Projet militaire de l'Eſpagne ſur cette place, ſa défectuoſité, 240. Diſcours des habitans des iſles Eſpagnoles à ſa métropole, 243.
Curaçao, (iſle de) ſon hiſtoire, 247. Droit qu'on y paye, 254.

D

DANEMARCK, hiſtoire & origine du Danemarck & de la Norwege, 277 *& ſuiv.* Les Danois ſe ſoumettent au deſpotiſme, 279. Leur arrivée en Amérique; ils s'établiſſent à St. Thomas, 280. La France leur céde l'iſle de Ste. Croix, 283. Leurs établiſſemens ſur les côtes d'Afrique, 284.
Diſſertation ſur les flibuſtiers, 63.
Diſſertation ſur l'eſclavage, 69.
Diſſertation ſur le mariage, & ſur le mélange des races, 97.
Diſſertation ſur la guerre, & la maniere de la faire, 217.
Domingue, (iſle de St.) Hiſtoire de l'établiſſement des Eſpagnols dans cette iſle, 222. Cauſes du dépériſſement de cette colonie, 223. Les François s'y établiſſent, 224. San-Domingo ſa capitale, eſt le lieu où ſe fait tout ſon commerce, 225. Monte-Chriſto, autre ville, eſt beaucoup plus commerçante, 226.

E

ESCLAVAGE, (deſcription ſur l') 169 *& ſuiv.*

Etat de l'Europe avant & après la paix d'Utrecht, 67.
Euſtache, (iſle de St.) Son hiſtoire, ſes productions, & ſon commerce, 248. Son commerce, 254.

F

Flibustiers, s'établiſſent à l'iſle de la Tortue, leurs mœurs, leur gouvernement, leur témérité, 38 *& ſuiv.* Ils pouſſent leur courſe juſqu'à la Californie, 40. Divers traits de bravoure, 41 *& ſuiv.* Leur équité dans les partages, 43. Ils attaquent les Eſpagnols dans leurs colonies, 44. Leurs exploits ſous Montbars, ſous l'Olonois, & Michel le Baſque & Morgen, 45 *& ſuiv.* Ils prennent Panama & le brulent, 50. Ils mettent à contribution Vera cruz, 53. Ils paſſent au Pérou, dévaſtation qu'ils y font, 54. Ils s'emparent de Campêche, 58. Ils prennent Carthagene, 60 *& ſuiv.* Diſſertation ſur les flibuſtiers, 63 *& ſuiv.* Beau trait de Montauban, 66.
France, ſa mauvaiſe politique après la Paix d'Aix-la-Chapelle, 79. Guerre de 1755, & ſuite, 80.

G

Guadeloupe (la) eſt attaquée par les Anglois qui s'en emparent en 1759, 88.
Guinée (la) Deſcription, diviſion, climat, ſol, mœurs, uſages, religion & gouvernement de ſes habitans, 123. Commerce des eſclaves ſur cette côte, & diſſertation à ce ſujet, 142. Augmentation du prix des noirs & cauſes, 144. Temps & lieux où les Européens font la traite des negres, 147. Maniere de la faire, *idem.*

H

Havane, (la) attaquée & priſe par les Anglois en 1762; Faute des aſſiégeans & des aſſiégés, 97 *& ſuiv.* Voyez Cuba, 228.
Hollandois, l'Europe leur doit la ſcience & les avantages du commerce, 245. Hiſtoire de l'établiſſement de leur commerce, 246. Eloge de leur tolérance à Surinam, 256 *& ſuiv.* Fautes des Hollandois en ſe mêlant des troubles politiques, 270. Réflexions ſur les manufactures & le commerce en général des Hollandois, *idem. & ſuiv.* Leurs reſſources pour l'agriculture, 274.

M

Mancannillier, arbre très-dangereux de l'Amérique, 218.
Manioc, plante, ſon hiſtoire, ſa culture & ſon utilité, 185.
Marguerite (iſle de la) 215.
Martin, (iſle de St.) ſon ſol, ſon hiſtoire, eſt partagée entre les François & les Hollandois, 250 *& ſuiv.*
Martinique (la) eſt attaquée & priſe par les Anglois en 1762, 88.
Montbars, fameux capitaine des flibuſtiers, ſes exploits

71-79
Argus
Aug. 1970

& ſon animoſité contre les Eſpagnols, 145.
Negres, Diſſertation ſur leur couleur, 120. Commerce & traite des negres, 142 & *ſuiv.* Répartition des negres entre les Européens, 147. Obſervation ſur la traite des negres en général, & ſur-tout ſur celle que font les François, 152 & *ſuiv.* Conduite des negres en général dans les colonies, & maniere dont ils ſont traités, 156. Maladies auxquelles ils ſont ſujets, 160. Réflexions ſur le gouvernement des eſclaves, 162. Obſervations ſur le gout des blancs pour les négreſſes, 168. Réflexions ſur l'eſclavage, 169.
Norwege, deſcription, 288.

O

OLONOIS (l') fameux chef des flibuſtiers, ſes exploits, 47.
Orenoque, (l') fleuve conſidérable de l'Amérique, 211. Les Eſpagnols ont négligé le terrein qui borde ce fleuve; moyens qu'ils auroient pour en tirer avantage, 213.

P

PITT, (Guillaume) placé à la tête du miniſtere Anglois, ſon portrait, 84. Sa conduite dans le miniſtere, 85. Sa retraite, 91. Obſervation & remarques ſur Pitt, 93.
Pois d'Angole, arbriſſeau de l'Amerique, ſon utilité, 184.
Porto-Rico, ſa ſituation, 216. Hiſtoire de ſa priſe par les Eſpagnols, 219. Commerce actuel de cette iſle, 220.

R

RUM, eau de vie tirée du ſirop de ſucre, 194.

S

SABA, (iſle de) ſon heureux climat; bonheur de ſes habitans, 249.
Schilderop, Danois vertueux, hommage que les negres lui rendent, 285.
Sucre, culture, hiſtoire, maniere de l'extraire des cannes, 187. & *ſuiv.*
Sund, (détroit du) impôts qu'on y paye, 290.
Surinam, hiſtoire des établiſſemens des Hollandois, 255. Culture, production & population, 256. Colonies qui en dépendent, 258. Le café eſt une des principales productions; maniere de le préparer, 259 & *ſuiv.* Récolte & exportation en 1768. 262. Commerce des Anglois Amériquains avec cette colonie, 263. Danger que court cette colonie, 264. révolte des negres en 1763, 266. Suite, 267.

T

TAFFIA, eau-de-vie tirée du ſirop de ſucre, 194.
Trinité, (iſle de la) 214.

Z

ZELANDE, iſle du Danemarck, 288.

Fin de la Table du Tome quatrieme.

E 773
R 274h2
v.4